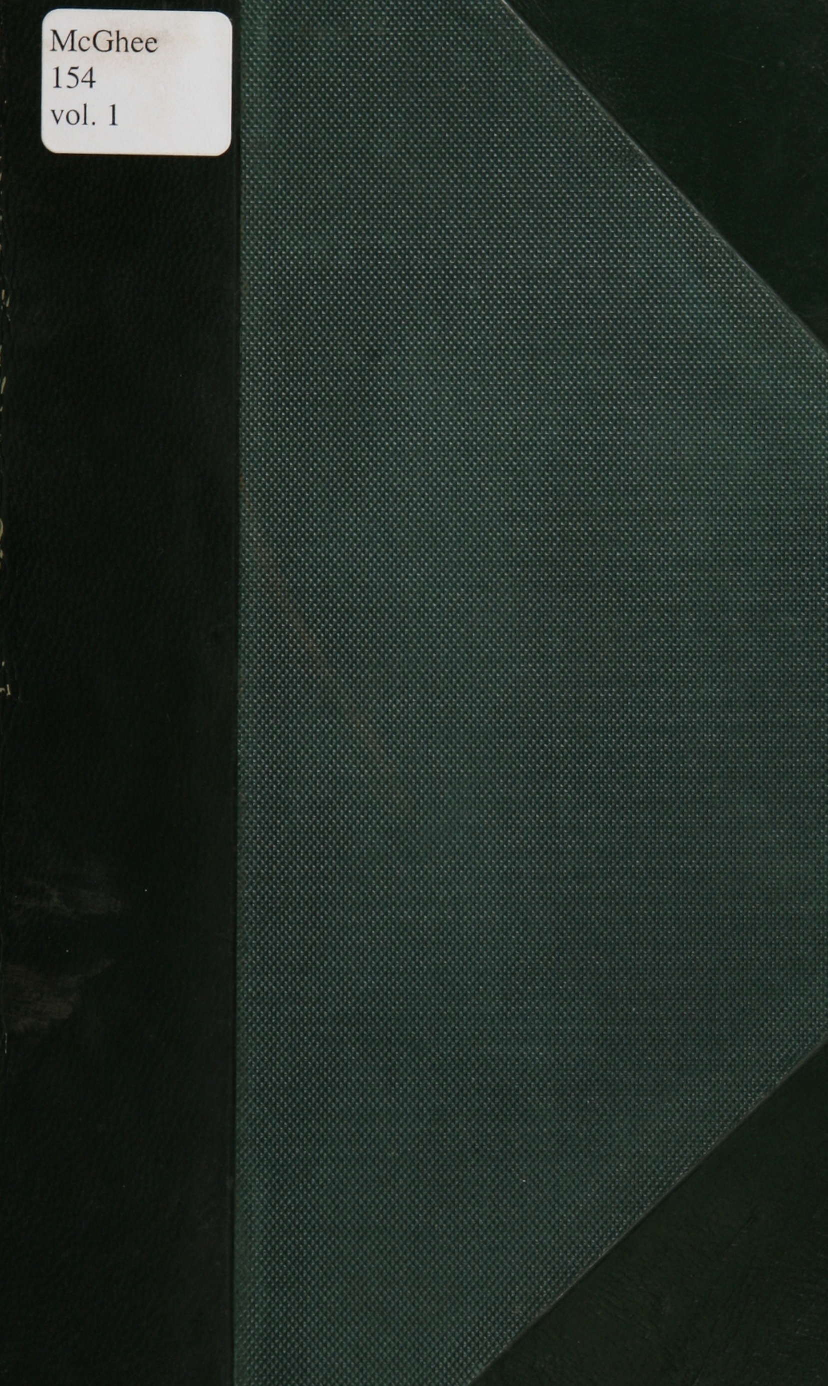

McGhee
154
vol. 1


Sultan Mehmed II, the Conqueror
Ex Libris
George Crews Mc Ghee
United States Ambassador
to Turkey

CONSTANTINOPLE

ANCIENNE ET MODERNE.

CONSTANTINOPLE ANCIENNE ET MODERNE,

ET

DESCRIPTION

DES CÔTES ET ISLES DE L'ARCHIPEL ET DE LA TROADE;

PAR JACQUES DALLAWAY,

Membre de la Société des Antiquités, Chapelain et Médecin de l'Ambassade anglaise à la Porte Ottomane.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR ANDRÉ MORELLET.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ DENNÉ jeune, Libraire, rue Vivienne, n°. 41, Maison de l'ancienne Caisse-d'Escompte.

AN VII.

1799

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Nous ne préviendrons point nos lecteurs, sur un ouvrage soumis à leur jugement, par des éloges qui, de notre part, seroient suspects; nous nous contenterons de dire qu'il a été accueilli en Angleterre où le genre d'érudition dont il est rempli, est plus généralement cultivé que chez nous, et que, selon le journaliste anglais, auteur du *Monthly Review* (*fév. 1798*), au double talent d'observer avec justesse et de peindre avec intérêt, M. Dallaway joint l'érudition classique la plus étendue, et que son ouvrage est une richesse nouvelle ajoutée à la collection déjà riche des

voyages dans les contrées qui bordent la Propontide, l'Hellespont et la mer Égée.

L'ouvrage anglais est orné de quelques gravures, parmi lesquelles nous nous sommes contentés de faire graver celles qui sont vraiment intéressantes, comme *la Vue de la pointe du Serrail*; *une Esquisse de la Plaine de Troye*, et *le Tombeau d'Hector*.

L'auteur anglais attaque en quelques endroits la voyageur éclairé à qui l'érudition et les beaux arts doivent le *Voyage pittoresque de la Grèce*, ainsi que le citoyen le Chevalier, auteur d'une savante *Dissertation sur la Plaine de Troye*, auquel il rend d'ailleurs justice comme ayant présenté la vraie topographie du théâtre des héros d'Homère.

Le traducteur est fort éloigné d'approuver ni la forme ni le fonds de ces critiques; mais il ne s'est cru ni en état ni en droit d'entrer dans une discussion de ce genre, et s'est dit,

Non nostrûm inter vos tantas componere lites.

Les Lecteurs sont avertis qu'on a fondu dans le texte les notes qui, dans l'original, sont nombreuses et souvent très-longues; la plupart tenant directement au texte et s'y plaçant naturellement, on a cru donner ainsi plus d'ensemble et de suite à la lecture, et on a obtenu plus d'économie dans l'impression.

On n'a point réduit dans le cours de la traduction les mesures anglaises en mesures françaises, soit anciennes, soit nouvelles. Il suffit de dire ici que le pied

anglais est d'environ onze pouces trois lignes de l'ancien pied français, et en parties du nouveau mètre d'environ trois cents cinq millimètres ou millièmes parties du mètre ; et que l'yard, mesure de trois pieds anglais, correspond à deux pieds neuf pouces neuf lignes environ de l'ancien pied, et en parties du mètre nouveau, à environ neuf cents quatorze millimètres.



La pointe du Serrail vüe du Palais de l'Ambassadeur d'Angleterre à Pera.

CONSTANTINOPLE ANCIENNE ET MODERNE.

CHAPITRE PREMIER.

Étendue et plan du voyage. — État présent de l'Asie mineure. — Vue pittoresque de l'Ionie. — Montagnes, lacs et rivières. — Villages turcs. — Fontaines. — Caractère des Turcs et des Grecs modernes. — Caractère des figures des hommes, et leur ressemblance avec l'antique. — Beauté des femmes. — Études pour les peintres. — Manière de voyager. — Idée générale des écrivains qui ont fait connoître le Levant.

DANS le voyage qu'on va lire, outre Constantinople, nous avons vu la côte orientale de la mer de Marmara; traversé l'Anatolie, en passant à peu de distance d'Halicarnasse; suivi, dans notre retour, les côtes de la mer Égée; visité les isles de Samos, de Chio, de Mytilène et de Tenedos; et examiné la célèbre et désolée région de la Troade : voyage, en tout, d'environ mille milles.

Notre objet principal a été d'acquérir une

connoissance exacte de l'état actuel de ces ruines que l'érudition voit avec orgueil, et de contempler ces lieux habités et honorés par le peuple le plus éclairé de l'ancien monde. Les scènes vastes, composées de traits moins sujets à changer, présentent encore aux yeux l'intérêt des évènements qui s'y sont passés, et abondent en tableaux plus frappants et plus sublimes que ceux que l'on voit ailleurs, soit dans la nature, soit sur la toile animée par le pinceau. Les restes étonnants de la magnificence des anciens Grecs ont d'autant plus de charmes aux yeux, que l'imagination se donne plus de carrière en les contemplant, quoiqu'elle soit forcée de rabattre ensuite de ses agréables illusions, en considérant leur triste destin; car la plupart de ces monuments sont presque entièrement détruits. On ne voit que peu de colonnes encore debout, et aucun temple n'est entier. L'enceinte de beaucoup de villes est cachée sous les sillons. Un historien moderne de la Grèce, Gillies, t. I. pag. 335, observe, avec autant de justesse que d'élégance, que son état présent, comparé avec l'ancien, est l'obscurité silencieuse du tombeau contrastant avec l'éclat d'une vie brillante et active.

On ne peut s'étonner d'un tel changement

dans un espace de temps de plus de deux mille ans ; mais on desire d'en connoître les causes, de comparer les évènements, et de voir l'état où sont encore à présent les restes de ces grands monuments qui, ayant échappé aux ravages de la guerre et de la barbarie, vont se consumant par l'action lente du temps. Nous sommes curieux d'apprendre, par les descriptions anciennes, de combien nous sommes venus trop tard pour pouvoir comparer l'art moderne avec celui des anciens; et nous nous contentons de reconnoître, autant qu'il nous est possible, tout ce qui n'en est pas encore disparu de la surface de la terre, et perdu pour nous sans retour.

Le voyageur vraiment classique, George Sandys, rarement surpassé par ceux qui l'ont suivi, nous donne l'esquisse suivante des lieux qu'il a parcourus. « Ce sol, autrefois si riche, est à présent stérile et couvert de buissons, repaires de bêtes sauvages, de voleurs et d'assassins. De grands espaces sont dépeuplés, ou ne présentent qu'un petit nombre d'habitants. De belles villes sont désertes, de grands édifices ne sont que des ruines, de riches temples sont détruits ou prostitués à un culte impie. La vraie religion est découragée ou opprimée. Toute l'ancienne noblesse est éteinte, tout savoir est

interdit et toute vertu proscrite. La violence et la rapine dominent par-tout, et ne laissent de sûreté qu'aux ames avilies par l'esclavage et la pauvreté ».

Les paysages ou vues de l'Ionie ont plus de grandeur que d'agrément. Les montagnes en sont hautes et forment une longue chaîne; les sommets d'un grand nombre sont plus élevés que les nuages. Des lacs couvrent de grandes parties du terrain, et la mer Égée semble s'agrandir de ces espaces. Les rivières sont grandes; mais elles n'ont pas d'autre beauté, au moins à la distance où nous les avons vues de leurs sources. En traversant l'Hermus, le Méandre ou le Caystre, on admire l'imagination du poëte, ou on déplore le changement qui a dégradé les objets de ses riantes descriptions; car on n'y entend point les chants des cygnes, et on n'y trouve point les sables d'or sur lesquels rouloient ces belles rivières. On ne voit plus que des eaux bourbeuses, lorsqu'elles ont toute leur étendue ou leur lit desséché dans la saison de l'été, et l'on s'étonne de la hardiesse de la fiction. Les chûtes d'eaux, qui embellissent les pays de montagnes, ne sont là que passagères, et nous ne nous sommes pas trouvés sur les lieux dans la saison où elles se montrent.

Au temps de l'année où nous avons parcouru ce pays, nous ne pouvions pas nous attendre à voir les campagnes agréablement vêtues. Le règne du printemps y est si court, et il est si promptement chassé par l'été, qu'un œil anglais y cherche vainement ce tapis de velours et cette verdure riante d'une belle prairie. La température de l'air y est fort douce, et la sérénité du ciel rarement troublée.

Mais si le paysage y a, comme nous l'avons dit, plus de majesté que de douceur, il reçoit une variété agréable de beaucoup d'accidents. On voit peu de pays où les objets soient mieux en harmonie, et qui soient si pittoresquement peuplés. L'habillement long et flottant de ces peuples; la variété des couleurs gaies de leur vêtement; la marche grave des chameaux dans de vastes plaines, ou la précaution avec laquelle ils suivent les détours d'une montagne sur le bord des précipices : toutes ces circonstances sont parfaitement d'accord avec le caractère du lieu de la scène. Les vues des villages turcs, situés dans les baies formées par les montagnes, ou environnés de cyprès dans les vallées avec leurs minarehs (colonne creuse jointe à une mosquée, terminée par le haut en plate-forme

ou ayant des galeries d'où le muezzin ou sacristain annonce les cinq heures de la prière); tout cela donne une variété de spectacles qui fait oublier quelque temps les ruines et la désolation dont on est environné. Le cyprès qui orne les cimetières et les environs des habitations, et qu'on voit rarement dans les forêts, dure autant que le chêne. On en voit souvent qui ont jusqu'à six pieds de circonférence, avec une hauteur proportionnée à leur forme pyramidale. On ne peut pas s'en faire une idée juste, d'après les arbres dégénérés de cette espèce que nous avons en Angleterre. Si quelque chose y ressemble, c'est un grand if originairement taillé en cône, et qu'on auroit laissé à lui-même pendant plusieurs années. Quand lady Craven parle des arbres anglais comme de balais, en comparaison de ceux de la Turquie, elle entend sur-tout opposer les beaux cyprès de ce pays aux nôtres.

Les plaines sont garnies de fontaines construites par une piété utile, et placées entre elles à cette distance où, comme dit T. Warton, « la soif qui presse le voyageur harassé, lui fait desirer avec ardeur un frais ruisseau où il puisse humecter ses lèvres arides et laver ses membres fatigués, et où il croit, dans

chaque bruit léger, entendre le murmure des eaux ».

Si les fontaines ainsi répandues ne sont pas toujours pittoresques par leur construction, elles ont toujours un caractère intéressant; sur-tout quand elles sont ombragées de quelques platanes, et qu'à l'heure de midi on y observe le dévot Musulman, après son ablution, se prosterner sur le tapis qu'il porte avec lui, adressant à Dieu la prière prescrite par son prophète.

L'artiste qui voyage dans ces contrées, indépendamment des objets divers et sur-tout des ruines qui peuvent donner de la dignité à ses dessins, trouve, dans les physionomies et les vêtements des habitants, des matériaux et des modèles de tout ce qui compose le costume dans ces détails les plus minutieux dont l'art peut avoir besoin.

Nous n'avons pas assez séjourné dans ces pays pour recueillir beaucoup de traits des dispositions du peuple qui l'habite envers les étrangers; mais, comme voyageurs, nous devons dire que nous n'avons éprouvé dans aucun endroit d'incivilité positive, et que nous n'avons jamais reçu aucune insulte. Nous avons même été reçus par plusieurs agas et par des Turcs

aisés, habitant les provinces, avec une grande urbanité et une simplicité naturelle et obligeante. Nous aurions été injustes en jugeant de cette classe de Turcs d'après ceux avec lesquels nous avons eu quelque relation à Constantinople, ou même dans les provinces de l'Europe.

On compare souvent les Grecs modernes avec les anciens. On conçoit aisément qu'il doit y avoir une énorme différence entre les maîtres ou même les sujets d'un empire où le Gouvernement encourage les sciences, les arts et le goût, et ceux d'un pays où l'esprit est dégradé par les maximes de la plus abjecte servitude. Quoiqu'aujourd'hui ils soient à quelques égards moins opprimés que les peuples conquis par beaucoup d'autres nations, ils n'ont rien recouvré de leur première énergie. Les Grecs les plus riches, car c'est-là l'unique distinction qui soit parmi eux, sont souples, intrigants, et, à très-peu d'exceptions près, seulement un peu moins ignorants que leurs maîtres. Le petit peuple est naturellement gai, mais de mauvaise-foi et habile à tirer profit de tout par tous les moyens que peut lui suggérer la corruption qui dégrade l'ame à la suite de la servitude. Il s'abandonne, sans doute, porté par l'influence

du climat, à une sorte de joie turbulente et insensée qui s'exprime par des cris, et qui contraste fortement avec la sérénité paisible des Turcs. Leurs fêtes sont celles d'esclaves oubliant leur avilissement et dansant avec leurs chaînes.

C'est une source d'un grand amusement pour celui qui parcourt ces pays, que la variété des figures et du maintien des habitants. Ce qui rend ce spectacle plus intéressant est la différence des vêtements et un caractère de physionomie où l'ame se peint. Les vieillards rappellent continuellement ces belles attitudes et ces têtes de caractère qu'on va étudier dans l'école italienne, et que les grands maîtres ont fait entrer dans les sujets tirés de la Bible. On retrouve les contours des statues grecques, et les profils de leurs médailles, dans les traits de leurs descendants dégénérés; et on voit quelquefois des ressemblances marquées entre les figures qui nous restent des héros anciens et un paysan ou un matelot. Dans les isles, et sur-tout dans celle de Chio, cette régularité de traits et ce beau teint, qui inspiroient les poëtes et transportoient les héros de l'antiquité, se montrent encore et ravissent les voyageurs. Mais la beauté, dans ces climats, est de peu de durée et ne

se conserve guères par-delà trente ans ; et, comme la longevité y est aussi commune que dans aucun autre, nous expliquons par-là comment les poëtes grecs ont versé tant de sarcasmes sur les charmes flétris.

La manière de voyager, que le mauvais état des routes ne permet pas de changer, est de louer des chevaux de selle d'une ville à l'autre. Le maitre des chevaux et son valet les accompagnent ; et, si on prend un janissaire pour plus de sûreté, et un interprète dont on ne peut se passer, on a tout de suite une cavalcade formée.

La distance est mesurée par le nombre d'heures qu'on met à la parcourir, et rarement avec exactitude. Elle est estimée différemment, selon que le chemin est uni ou montueux. Cette manière de calculer est prise sur la marche du chameau. Un Anglais, voyageant dans ce pays, a pris la peine de compter le nombre de pas d'un chameau marchant en caravane, et a trouvé, après plusieurs jours de marche et en prenant un taux moyen, que cet animal faisoit par heure environ deux milles anglais et trois quarts.

Dans la plupart des petites villes il y a des khans de distance en distance. Un khan est une

grande pièce ressemblante à une grange, dont le milieu est pour les chevaux; tout autour est un plancher un peu élevé de terre où les voyageurs mettent leurs nattes pour dormir, et des cheminées où ils préparent leur manger. Dans les villes un peu considérables les khans sont plus commodes, et on y trouve des chambres séparées. Quelquefois on obtient d'un Grec, avec de l'argent, de loger dans sa petite maison, et il vous fournit ce qui vous est nécessaire. On ne trouve pas fréquemment des couvents; et ils sont en général mal-propres, ne sont guères plus commodes que le khan, et l'on y fait une dépense plus grande relativement à ce qu'on y trouve. Mais, quand le voyageur est assez heureux pour être logé dans la maison d'un aga, il y trouve toutes les commodités que le pays peut offrir. En partant, il fait un présent au maître ou donne quelque argent aux domestiques, et, pour les femmes du harem, quelques petits bijoux qui sont communément bien reçus.

Le voyageur anglais doit s'efforcer d'oublier les commodités de son pays, et doit trouver dans le desir qu'il a de connoître celui qu'il parcourt, qui a d'ailleurs tant d'avantages sur beaucoup d'autres, le plaisir et l'instruction qui le dédommagent de ses privations.

J'ai parcouru, avec une curiosité soigneuse, ce qu'ont écrit les voyageurs qui m'ont précédé, de la politique, des mœurs et de la topographie du Levant. Quelques-uns ont recueilli des informations exactes, tandis que beaucoup d'autres, visitant ces pays en hâte et sans attention, se sont contentés de nous transmettre des rapports sans autorité et des tableaux sans fidélité.

Pour le voyageur philosophe c'est un fait curieux à observer que, tandis que les modes européennes sont si changeantes, les premières relations du Levant, remontant à plus de deux cents ans, nous font une peinture des Levantins de cette époque, à-peu-près la même que celle qu'on en peut faire de nos jours. Les Turcs, généralement parlant, n'ont rien innové dans leurs usages et leurs mœurs; et la communication que les Francs ont eue avec les Grecs, n'a point apporté non plus de différence essentielle dans les usages et les habitudes domestiques de ceux-ci.

Dans la mention rapide que je vais faire des écrivains qui m'ont précédé, je suivrai l'ordre chronologique, en mettant ensemble les auteurs de chaque nation.

La première alliance formée par les nations chrétiennes avec les Turcs devenus une puis-

sance européenne, est celle des Français sous le règne de François Ier. A la suite de l'ambassade, ou du moins sous la protection de l'ambassadeur français, Gille, Belon, d'Arvieux et Duloir recherchèrent avec beaucoup de succès les antiquités et les usages de ce pays respecté en Europe pour son ancienne célébrité, et rendu plus intéressant encore depuis qu'il avoit été envahi par un peuple nouveau si différent des autres peuples.

Gille étoit un antiquaire laborieux et savant, capable de recueillir avec exactitude les témoignages des géographes et des historiens. Belon un botaniste habile. D'Arvieux et Duloir ayant des connoissances de divers genres et tous deux amusants, manquent quelquefois d'exactitude. La description de Constantinople par Grelot est celle d'un connoisseur; c'est le premier qui ait donné une idée juste de l'architecture de Sainte-Sophie, dégagée des exagérations de Procope et d'autres écrivains. On peut s'instruire beaucoup dans la Motraye, écrivain raisonnable et sans prétention; au lieu que l'ouvrage de Thévenot est reconnu aujourd'hui pour une imposture littéraire. Tournefort a atteint très-heureusement son principal objet : ses recherches et ses découvertes en botanique sont jus-

tement estimées ; mais ses autres observations sont copiées de ceux qui l'avoient précédé. Cependant on trouve dans son ouvrage une exactitude, et dans sa narration une simplicité qui n'est pas ordinaire à ses compatriotes. Le voyage de le Bruyn est recommandable par un grand nombre de vues des lieux et des sites ; mais ces vues ne sont pas bien fidelles : la plupart semblent avoir été faites de mémoire. En me rapprochant de notre tems, je trouve l'ouvrage du baron de Tott ; mais les tableaux qu'il a tracés de cette singulière nation, avec laquelle il a eu des relations si intimes, perdent de leur prix aux yeux de ceux qui voient dans l'auteur l'amour-propre toujours en jeu, l'air de ne pas tenir grand compte de la vérité, et le desir marqué d'étonner ses lecteurs. Cependant, après avoir observé les mêmes scènes et les mêmes caractères qu'il a décrits, la bonne-foi oblige de convenir qu'il y a quelque vérité dans ses portraits, quoique quelquefois un peu en charge.

Dans les lettres de Guys écrites avec imagination, et dans le rapprochement forcé qu'il veut faire des anciens et des modernes habitants de la Grèce, il y a du goût et de l'esprit ; mais ses preuves n'ont aucune solidité.

Ceux qui veulent s'instruire bien à fond de la religion et de la législation des Turcs, d'après les sources mêmes, n'ont qu'à consulter l'excellent ouvrage de M. Moradgea d'Ohsson, maintenant ambassadeur de Suède à la Porte, et si digne de cet emploi. Son rival en célébrité, mais non pas en exactitude, M. le comte de Choiseuil-Gouffier, a offert au monde savant, sur l'un et l'autre objet, des recherches malheureusement incomplètes et que nous devons craindre de voir rester telles, tant que les troubles de France dureront. L'auteur avoit publié son magnifique ouvrage avant d'être envoyé ambassadeur à la Porte. Dans un discours préliminaire, où respire une grande passion pour la liberté, il montre un ardent desir de voir les Grecs délivrés du joug des Turcs. Lorsqu'il fut nommé ambassadeur, il prit tous les moyens possibles de dérober, aux ministres avec qui il alloit traiter, des opinions si contraires à l'intérêt de leur cour.

La résidence d'un envoyé de Venise à la Porte a fourni aussi, à quelques voyageurs italiens, des occasions et des moyens de connoître ce pays. Pietro della Valle est supérieur à Belon. Il a observé sur-tout les mœurs et les usages; et sa petite vanité, quoique ridicule, ne le rend

pas injuste. Marsigli, l'abbé Toderini, et le marquis Serpos, leur compatriote, dans son *Histoire des Arméniens*, ont rendu un fort bon compte des établissements militaires et de l'état actuel de la littérature des Turcs.

La première ambassade anglaise en Turquie est du temps de Jacques Ier. Avant cette époque nous avions dans notre langue quelques relations des pays du Levant qu'on trouve recueillies dans les collections d'Hackluyt et de Purchas; mais le premier ouvrage, bien répandu sur ce sujet, a été le voyage de Sandys, dont il se fit six éditions en un petit nombre d'années. Sandys a de l'érudition, de la sagacité et l'amour de la vérité. Il s'est servi, sans doute, de tout ce qui avoit été publié avant lui; mais il emprunte avec discernement, et il a donné à tout son ouvrage un air original. Wheler et Spon donnent l'idée la plus juste qu'on puisse avoir de la Morée et des isles de l'Archipel dans leur état actuel. Leur objet principal a été la recherche des inscriptions et des antiquités; et leurs travaux, sur cet objet, ont été étendus et complétés avec un grand succès par Maundrel, Chishull, Pococke et Chandler.

Les docteurs Smith et Cowell, tous deux chapelains de notre ambassade à Constantino-

ple,

ple, ont publié de savantes recherches sur l'église grecque et ses controverses. Le premier de nos écrivains qui ait donné des annales de l'empire ottoman est Knowles, dont l'histoire, si estimée du docteur Johnson, a été continuée par Ricault, et enrichie de beaucoup d'additions sur des objets nouveaux dans la traduction de l'ouvrage du prince Cantemir, par Tindall.

Ricault ayant résidé long-temps dans le Levant, et fréquenté beaucoup nos ambassadeurs, étoit très-en état de décrire les coutumes et le gouvernement des Turcs, et ses tableaux sont fidèles quoique sans grace. Quant aux lettres de mylady Worthley Montague, lorsque la curiosité se trouve, au plus haut degré, flattée et satisfaite des scènes voluptueuses et animées qu'elle retrace, on ne peut cependant s'empêcher de distinguer les couleurs qu'emploie son imagination de celles de la nature et de la vérité.

Ce qui regarde le commerce et la politique a été rassemblé par sir James Porter durant son ambassade, et ses observations sont pleines d'agrément et de bon sens. La république des lettres doit avoir de grandes obligations au docteur Russel et à son frère pour leur histoire d'Alep, où l'on trouve des

recherches utiles d'histoire naturelle, et des détails sur les opinions nationales et les usages domestiques des Levantins dans l'éloignement de la capitale. Le docteur John Sibthorp, doué d'un grand talent, porté vers les mêmes études et destiné au même sort qu'Haselquist, Torskaal et Neibuhr, avoit parcouru deux fois le Levant, et a péri, jeune, victime de sa passion pour s'instruire et de ses grands travaux, dans un climat qui ne lui convenoit pas. J'ai été confident de ses recherches laborieuses; j'ai vécu dans sa société au dernier voyage qu'il a fait en Grèce, et mes regrets de sa perte ne sont adoucis que par la pensée que sa *Flora Græca*, qu'il a léguée à l'université d'Oxford, ajoutera aux richesses de la botanique et à la renommée qu'il s'est si justement acquise.

En parcourant ainsi ce qui a été fait déjà pour le progrès des connoissances relatives aux antiquités, aux mœurs, au gouvernement dans le vaste empire des Turcs, je puis me défier de l'utilité de mes propres travaux. J'ai cependant quelque espoir que mes observations obtiendront l'indulgence du public; et on ne regardera pas cet espoir comme l'effet de trop de présomption, si l'on considère que, dans les recherches de ce genre, d'heureux hasards et,

plus que cela, les circonstances et la situation où se trouve l'écrivain, peuvent procurer des connoissances qu'un homme privé de ces avantages et doué de plus grands talents n'obtiendroit pas.

La hauteur qui détourne les Turcs de se communiquer aux étrangers, la prévention qui leur fait mépriser tous ceux qui ne sont pas éclairés de la lumière de l'islamisme, la vanterie et l'esprit mensonger des Grecs, ne permettent pas à un étranger de s'instruire facilement, par un commerce suivi avec les uns et les autres, de ce qui pourroit donner une parfaite connoissance de leur caractère national. Ces moyens, praticables au milieu d'un peuple plus civilisé, échoueroient ici; et ce n'est que par des recherches obstinées et suivies pendant quelques années et dans une position favorable, qu'on peut tracer un tableau qui ait quelque vérité, et qui ne soit pas altéré par les préventions ou les faux jugements, ou par la légèreté à admettre des faits sans assez d'examen.

CHAPITRE II.

De Byzance. — De Constantinople depuis qu'elle est dans les mains des Turcs. — Murs de la ville. — Portes. — Les sept tours. — Le serrail. — La sublime porte. — L'église de Sainte-Irène, maintenant l'arsenal. — Les deux cours du serrail avec leurs portes. — Colonne de Théodose. — Kiosques. — Nouveau jardin du sultan. — Bains. — Bibliothèque. — Trésor. — Appartements de cérémonie. — Chambre d'audience. — Habitants du serrail. — État des femmes dans le serrail, et réglements actuels du harem.

Ce seroit montrer plus de présomption que de talent, que d'entreprendre de décrire l'ancien état de Constantinople dans sa splendeur, après les recherches savantes de Pierre Gylle, Ducange et Banduri, puisées dans les historiens de Byzance, et dans le tableau qu'en a tracé Gibbon, bien plus parfait, et dont le voyageur, qui a les objets sous les yeux, ne peut s'empêcher d'admirer la fidélité.

Petrus Gyllius, comme il s'est appelé lui-même, selon la mode établie de son temps de latiniser les noms, étoit un médecin français, chargé, à ce qu'on dit, par François Ier, de re-

cueillir des manuscrits à Constantinople, dans le commencement du seizième siècle. Il compila, dans son séjour en ce pays, deux traités, l'un intitulé : *Topographia Constantinopoleos* ; et l'autre de *Bosphoro*, tirés principalement d'un poëme de Denys de Byzance, intitulés : Περιηγησις τȣ εν τω Βοσπορω, mentionné par Suidas. Ces deux curieux ouvrages furent d'abord publié *in*-4°. en 1561 ; ensuite *in*-12, par Elzevir, en 1632 ; enfin incorporés dans le *Thesaurus Antiquitatum Græc.*, de Gronovius ; et par Banduri dans son *Impérium Orientale*, en 1711.

Gyllius fut accompagné, ou plutôt suivi par un autre médecin son compatriote, Pierre Belon, du Mans, qui a imprimé ses *Voyages dans le Levant*, *in*-8°. en 1550, et *in*-4°. en 1584. Ils sont principalement recommandables dans ce qui est relatif à l'histoire naturelle. On estime davantage les premiers pour l'érudition et l'exactitude ; et Tournefort, un des meilleurs voyageurs dans le Levant après Wheler et Spon, en a emprunté beaucoup sans les citer.

L'ouvrage de Ducange a pour titre : *Constantinopolis christiana, sive Descriptio urbis Constantinopolitanæ, qualis extitit sub imperatoribus ex variis scriptoribus contexta ; Lutetiæ*, 1680, *in*-fol., auquel l'*Imperium Orien*-

tale d'Anselme Banduri, Paris, 1711, 2 vol. *in*-fol., est regardé comme servant de supplément.

Je renvoie à ces auteurs les lecteurs curieux et qui veulent s'instruire, plutôt que de m'exposer au reproche de plagiat et de mutiler des ouvrages estimables, dans un extrâit nécessairement incomplet. Mon intention est de faire connoître la capitale de l'empire ottoman, en rassemblant, pour mes lecteurs, tout ce qui m'a paru digne de remarque dans le séjour de dix-huit mois que j'y ai fait.

Dans une situation fortement marquée par la nature pour y placer une métropole, Byzance fut fondée par un roi de Mégare, appelé Byzas, qui lui donna son nom (1). Pausanias, de Sparte, après la défaite de Xerxès, la rendit considérable; elle souffrit beaucoup de la seconde irruption des Perses, et fut prise par les Athéniens, commandés par Alcibiade. L'empereur Vespasien lui ôta sa franchise et l'attacha à une province; et Sévère, après un long siége, la rasa jusqu'aux fondements et en dispersa les habitants. Constantin, déterminé

(1) Herod. l. II; Thucyd. l. I; Polyb. l. IV; Eutr. l. VII.

sans doute par la beauté de la situation, la releva avec une magnificence sans égale, pour en faire la nouvelle capitale de l'empire romain.

. Nous pouvons juger de son ancienne splendeur d'après l'énumération suivante, faite par Onuphrius Panvinius. La ville de Constantinople renferme, selon lui, quatorze quartiers; cinq palais; quatorze églises; six maisons de princesses; trois maisons de princes; huit bains publics; deux basiliques; quatre marchés; deux salles du sénat; cinq greniers publics; deux théâtres; deux places publiques pour les jeux; quatre ports; un cirque; quatre citernes; quatre nymphées (lieux rafraîchis par des fontaines, où le peuple alloit dans les chaleurs;) trois cents vingt-deux rues; quatre mille trois cents quatre-vingt-huit maisons; cinquante-deux portiques; cent cinquante-trois bains particuliers; vingt moulins publics; cent vingt moulins particuliers; la colonne de Constantin, appelée *Purpurea*; deux colonnes creuses, dans lesquelles sont pratiqués des escaliers; un colosse; le tétrapyle d'Auguste, édifice à quatre portes; la monnoie; trois quais. Sa longueur, depuis la porte dorée jusqu'au rivage de la mer, est de quatorze mille soixante-quinze pieds, et de-

soixante mille cent cinquante pieds dans l'autre dimension. *Gronov., V. VII., p.* 1327.

Le nom donné à Constantinople, par les Turcs, est Stamboul, corrompu du grec moderne Στηνπολιν. Ils l'appellent aussi Istamboul, qui signifie la demeure des fidèles, dénomination employée dans leurs monnoies.

Je passe par-dessus une période de onze cents seize ans, depuis le rétablissement de cette ville par Constantin, jusqu'à sa conquête, par Mahomet II, en 1453, espace rempli par tous les évènements de l'histoire d'une nation s'affoiblissant par degrés, et devenant méprisable par la corruption universelle de ses mœurs et son obstination à nourrir dans son sein des querelles religieuses et des controverses ridicules.

La situation de Constantinople est bien connue. Sa latitude est de quarante-un degrés et demi; mais les hommes du nord peuvent difficilement s'accommoder de son climat. Dans les mois d'été, rien ne peut égaler la sérénité du ciel et la douceur de l'air; mais dans les autres temps de l'année, les alternatives subites du froid et de la chaleur, selon les vents qui soufflent des deux mers, affectent certaines constitutions d'une manière dangereuse. Depuis quelque temps, dans notre hémisphère,

au physique comme au moral, l'influence du nord semble devenir dominante.

Le terrain occupé par la ville forme une espèce de triangle assez semblable à une harpe. Sa circonférence peut être de douze à quatorze milles anglais, renfermant un espace d'environ deux mille acres, ceint de murailles et défendu de deux côtés par la mer et par une anse ou hâvre, appelé la corne dorée.

Selon les registres du Stamboul effendissy, ou maire de Constantinople, il y a maintenant quatre-vingt-huit mille cent quatre-vingt-cinq maisons et cent trente bains publics. On n'y compte pas moins de quatre cents mille habitants; mais, dans ce calcul, il faut comprendre les faubourgs de Galata, de Pera, de Tophana et de Scutari. Ce nombre est formé de deux cents mille Turcs, de cent mille Grecs, et pour le reste, de Juifs, d'Arméniens et de Francs de toutes les nations de l'Europe. On prétend que, parmi les premiers, la population diminue: il y a peu de villes où l'on trouve autant de jeunes hommes non mariés. Les habitants se renouvellent souvent, et les ravages de la peste, dans la population de Constantinople, sont réparés par de nouveaux venus arrivant des autres parties de l'empire. Cependant la longevité y est fort

commune, et les Turcs sont en général d'une santé ferme et forte. Selon La Motraye, il n'y a pas de nation sujète à si peu de maladies, où l'on vive généralement plus longtemps et où l'on jouisse d'une santé plus constante. Si la peste, ajoute-t-il, ne les visitoit de temps en temps, et n'en emportoit un grand nombre, leurs villes seroient trop peuplées.

Constantin avoit achevé de fermer de murailles sa nouvelle ville. Sous Théodose II, durant la minorité de ce prince, son tuteur, Anthemius, en 413, en étendit l'enceinte du côté de la terre, et tout l'ouvrage fut achevé en deux mois, avec une incroyable diligence. Des tremblements de terre et des coups de mer en ont renversé, à diverses fois, de grandes parties, qui ont été réparées par Théodose II, Léon III et Théophile. Dans la trente-neuvième année de Théodose, ses murailles souffrirent prodigieusement d'un tremblement de terre; cinquante-huit tours furent jetées bas. Le dommage fut réparé avec célérité, sous la direction de Constantin, préfet d'orient, en 447. Selon Ammien Marcellin, la muraille du côté de la mer et celle du côté du couchant furent aussi réparées, dans le huitième siècle, par les empereurs Absimarus et Léon III. (Voyez *Zozime et Zonare.* — *Anthol. l.* 4.

XVIII. et Gyllius Top. Const. l. 1. *CXIX*).

La grande muraille, depuis les sept tours jusqu'au hâvre, est de quatre milles de long, garnie de tours élevées de diverses formes, sur lesquelles sont des inscriptions sur le marbre ou en lettres faites de marbre ou de fer.

Plusieurs de ces inscriptions sont conservées dans le voyage de Wheler, mais sans assez d'exactitude. Celles qui sont en fer ont souffert davantage du temps, et la rouille les a laissées rarement lisibles. Les inscriptions grecques et latines, découvertes en différentes parties de la ville, ont été recueillies par George Douza, dans son voyage de Constantinople, qu'on trouve dans Gronovius, t. VI, p. 3342. Celles des murailles sont mieux dans Banduri, t. I, p. 617; elles y sont corrigées d'après l'Anthologie.

Dans cette partie de l'enceinte de la ville il y a cinq portes, auxquelles on arrive en passant autant de ponts de pierre jetés sur le fossé, qui est large de vingt-cinq pieds. La plus remarquable de ces portes, quoique la plus dégradée, est celle de Topkapessi, ou porte de Saint-Romain, par laquelle entrèrent les Turcs, et où fut tué l'empereur Constantin Paléologue (1).

(1) Gibbon, R. H. vol. VII, *in*-8°.

On ne lit rien dans l'élégante histoire de Gibbon, de plus intéressant que le récit de ce funeste siége. L'esprit est frappé des traits héroïques qui se déploient dans ce grand évènement, en voyant d'un côté les travaux prodigieux des assiégeants, et de l'autre la chûte de ces nombreuses tours qui défendoient la cité impériale. Nous sommes partagés entre l'admiration pour les efforts étonnants de ce peuple barbare, et la compassion pour le sort d'un grand empire périssant en même temps avec son aimable et magnanime souverain.

La porte Dorée est un arc de triomphe élevé par Théodose après sa victoire sur Maxime; et, outre la statue de la victoire en bronze doré qui la surmontoit, elle étoit ornée d'or avec profusion. On y lit encore ces vers :

Haec loca Theodosius decorat post fata tyranni,
Aurea secla gerit qui portam construit auro.

Lorsque Mahomet II, en 1458, fit la forteresse et la prison des Sept-Tours, il l'enferma dans sa nouvelle enceinte. Plusieurs portes ont des inscriptions. Il n'y en a qu'une de lisible, sur un côté de celle qu'on appelle *Yeni-Cappi* :

Theodosi, jussis gemino nec mense peracto,
Constantinus ovans haec mænia firma locavit :
Tam citò tam stabilem Pallas vix conderet arcem.

Autour de la porte dorée sont des colonnes de granit et des fragments en marbre, remarquables par l'élégance et la beauté du travail.

Une grande route qui se prolonge parallèlement à la muraille, permet de jouir du coup-d'œil frappant, que fournit cette vaste structure, presque dans toute son étendue. Cette vue est variée par des ruines pittoresques et par des arbres d'une grande beauté et d'espèces différentes, qui croissent le long des fossés.

On peut observer cette différence entre les murs de Rome et ceux de Byzance, que l'ouvrage reticulé en briques, en usage du temps des consuls, est employé dans les premiers, au lieu que ceux de Byzance étoient de granit, et si solidement construits qu'ils paroissent être d'une seule pièce. Ceux de Constantinople, élevés par les empereurs, sont faits d'assises alternativement en briques plates et en pierres d'une épaisseur double de celle de la brique. Les arches et les chambres des tours sont toutes en briques et d'une curieuse construction.

Outre les effets naturels du temps et la violence des tremblements de terre, les murs et les fortifications de Constantinople ont soutenu sept siéges mémorables, et il est étonnant que ces ouvrages soient encore aussi bien conservés. A l'extrémité sud, proche de la mer, est le château appelé par les Turcs *Yeddi-Kuli, les Sept-Tours*, d'abord élevé par les empereurs grecs, qui lui donnèrent un nom qui a la même signification. En 1458, Mahomet II le rebâtit en grande partie, en ajoutant trois tours aux quatre anciennes, pour y mettre son trésor en sûreté et y renfermer les prisonniers d'état. La dernière personne de marque qui y a été mise est l'envoyé de Russie, au commencement de la guerre, en 1784. Trois des sept tours ont été jetées bas par le terrible tremblement de terre de 1768, et n'ont pas été relevées.

On croit que cette forteresse a été fondée par Jean Zimitzès, en l'an 1000, et continuée par Basile II et Constantin VIII, en 1030, quoiqu'il y ait quelque incertitude sur l'époque de sa première fondation. Les tours furent ajoutées par Manuel Commène en 1182.

L'apparence extérieure de cette forteresse

est désagréable ; les tours, qui sont de grands octogones, ont leurs toits en forme conique, ce qui les fait ressembler à des moulins à vent.

Le serrail et l'église de Sainte-Sophie sont deux objets à Constantinople, qui piquent davantage la curiosité des Européens, peut-être parce que les Chrétiens parviennent à les voir avec quelque difficulté. Dans beaucoup de descriptions de ces monuments, on trouve tant de fictions mêlées avec la vérité, qu'il n'est pas possible de s'en contenter, et qu'il faut tâcher de s'instruire auprès de ceux qui sont parvenus à être admis dans cet intérieur, et qui, étant capables d'observer, méritent quelque confiance.

Dans les siècles de l'empire grec, la pointe du promontoire sur laquelle étoit située toute l'ancienne Byzance étoit particulièrement occupée par les prêtres de l'église de Sainte-Sophie ; mais lorsque Mahomet se fut emparé de la ville et entreprit de la réparer, il choisit très-judicieusement ce terrain pour y élever son palais.

En 1478, il acheva de l'enclorre de hautes murailles de quatre milles de circuit, avec huit portes ; dans l'enceinte sont deux grandes cours, au-delà desquelles aucun étranger ne

peut être admis sous aucun prétexte. Les sultans ses successeurs y ont fait de grandes additions, de sorte que le terrain est maintenant couvert de constructions détachées et sans régularité, comme de bains, de mosquées, de kiosques, ainsi que de jardins et de bosquets de cyprès. Cette combinaison des ouvrages de la nature et de ceux de l'art, ces dômes brillants et élevés, mêlés aux cimes des arbres, inspirent à l'étranger qui les contemple une admiration, et lui causent un plaisir qu'il n'éprouveroit pas s'il voyoit ces objets séparément; mais avec tous ces avantages et toute son importance aux yeux de l'histoire, l'ami de l'humanité ne peut voir sans horreur ce petit espace sur lequel se sont passées plus de scènes de rapine et de cruauté qu'en aucun lieu de la terre de la même étendue. Je ne parle ici que du palais, et non pas de tout l'espace renfermé dans les murs du serrail, qui forme à lui seul une sorte de ville.

Nous passâmes par la porte appelée *Baba-Hoomajim*, ou Sublime-Porte, dénomination qui n'est pas la moins extravagante de celles qu'on lui donne. Elle est située sur un terrain étendu et irrégulier, autrefois *Forum*

Augusti;

Augusti; sur la gauche on voit la face méridionale de Sainte-Sophie, et dans le milieu une fontaine richement décorée, bâtie par Achmet III, sur laquelle on lit des vers de sa composition. La Sublime-Porte n'a dans sa construction aucune beauté; c'est une masse lourde, semblable à un bastion, construite par Mahomet II en 1478. C'est-là que sont exposées, pendant trois jours, sur un plat ou grande soucoupe, les têtes des criminels d'état, avec un écriteau énonçant leur crime. Lorsqu'Ali pacha, visir du sultan Mahmoud, fut exécuté en 1755, on plaça près de sa tête l'inscription suivante : La punition est certaine pour tous ceux qui désobéissent à leur maître, seigneur de l'univers, et qui ne cessent d'extorquer de l'argent et de répandre les graces sur leurs créatures. Après avoir passé la porte, on trouve une place où sont la monnoie et le divan du visir. Derrière ces édifices est l'église de Sainte-Irène, qu'on dit bâtie par Constantin, et où s'est tenu le second concile général, sous Théodose; elle ressemble à Sainte-Sophie, sur une plus petite échelle, et elle est embellie de marbre et de mosaïques. Les Turcs en ont fait leur grand arsenal, qui renferme sûrement des pièces fort curieuses. J'avois dif-

féré de le voir, jusqu'aux derniers temps de mon séjour à Constantinople ; mais à cette époque la peste faisoit tant de ravages, que je n'osai en approcher. J'ai appris d'un homme digne de foi, qu'on y voit des machines de guerre des Romains, employées par Alexis au siége de Nicée, en 1097 ; des armes des croisés qui se rendirent maîtres de Constantinople, sous la conduite de Godefroy de Bouillon, et un grand nombre de trophées des victoires des Ottomans. Avec la liberté de voir à son aise ces monuments, on acquerroit sans doute beaucoup de lumières sur cette branche des antiquités.

La porte qui est au-delà de la Sublime-Porte est appelée *Baba-Selam*, et la troisième après la seconde cour, *Baba-Saadi*, portes de la *Santé* et du *Bonheur*. On voit près de cette dernière une colonne composée d'un fût léger et d'un chapiteau corinthien, avec une inscription sur sa base ; elle est bien conservée et n'a perdu que la statue qu'elle soutenoit. Elle fut élevée en l'honneur de Théodose en 322, quand un chef des Goths vint à Constantinople lui demander la paix et la permission, pour ces peuples, de s'établir dans la Mysie et dans la Thrace. Un nombre de

bâtiments semés çà et là, avec une magnificence confuse, ne peuvent être décrits avec détail, quand on pourroit même les examiner à loisir; des bains de marbre et de porcelaine, de riches kiosques, un manége pour le sultan, et les jardins occupent le reste de l'espace enfermé dans ces murs. Près du rivage sont des kiosques fréquentés par les femmes, avec des jardins de fleurs dans le genre turc, et des terrasses soutenues par de hautes murailles peintes en vert; c'est dans ces kiosques que se célèbre la fête somptueuse appelée fête de la tulipe. Le grand kiosque où le sultan se rend les jours de cérémonie, est soutenu sur des colonnes de vert antique, et ses murs sont incrustés de marbre. Tous ces édifices ont de belles vues sur la mer.

Le sultan ayant résolu nouvellement de faire un jardin dans le goût européen, et en ayant vu un à Buyuckdereh, sur le Bosphore, appartenant à un riche marchand, s'adressa à lui pour avoir un plan. Comme ce négociant étoit Allemand, il en proposa un dans le style de sa nation; d'après lequel on arracha, sur plusieurs acres de terre, de beaux cyprès, pour y tracer des allées se coupant en croix et dessinées par des treillages et des

rangs de jeunes arbres, et, à des distances égales, des fontaines, des gradins pour des pots de fleurs, etc. Pour l'exécution de ce projet, des marbres précieux du palais d'Amurath IV, près de Scutari, ont été arrachés des murs et mutilés, et l'objet de l'admiration de plusieurs siècles sacrifié à un faux goût. Un amateur du genre des jardins introduit en Angleterre par Kent et Brown, ne peut que s'affliger qu'on n'ait pas donné des idées plus justes de l'heureuse alliance de l'art et de la nature dans cette espèce de composition, à un prince qui avoit vraiment le desir d'accroître les lumières et les connoissances dans sa nation.

Je dirai, à l'occasion de ce palais d'Amurath IV, que l'impératrice Théodora, femme de Justinien, avoit élevé entre Scutari et Chalcédoine, dans un très-beau site dominant la mer, un palais magnifique appelé l'*Heræum*, dont Gibbon fait mention, t. VII, p. 124, et qui continua d'être la demeure favorite des impératrices, pendant la belle saison.

Amurath IV fit construire un autre palais sur le même sol, dans toute la magnificence du style asiatique. Je l'ai vu encore en 1794, lorsque des Goths modernes le démolissoient par ordre de Selim III.

La bibliothèque du serrail est restée long-temps inconnue au monde savant, et cette ignorance s'est accrue par les relations infidelles de ceux qui en ont parlé sans la connoître. L'abbé Sevin, qui, en 1728, fut envoyé par le roi de France pour recueillir des manuscrits grecs, se laissa persuader trop légèrement qu'on avoit brûlé tous ceux du serrail, au seizième siècle, par ordre d'Amurath III.

L'abbé Toderini s'est procuré une copie du catalogue de cette bibliothèque, qui a été faite furtivement, en quarante jours, par un jeune homme attaché au serrail. Il l'a donnée, avec une traduction, dans son traité *della Litteratura turchesca*, t. II, p. 53.

Della Valle, qui a visité Constantinople il y a deux cents ans, rapporte qu'on lui a dit que les décades de Tite-Live étoient dans cette bibliothèque. Le grand-duc de Florence avoit promis 5000 piastres pour le manuscrit, et le baile de Venise, le double; mais on n'a rien pu découvrir. *Della Valle*, p. 267, *in*-4°.

Il est impossible à un Chrétien de voir cette bibliothèque, située dans l'intérieur du serrail. On y conserve avec une grande vénération

cent vingt manuscrits de Constantin, *in-folio*, écrits avec un grand soin, dont la plupart sont : le *Nouveau Testament et ses Commentaires*. En comparant les diverses relations de ceux qui en ont parlé, on voit clairement qu'il y a un nombre de manuscrits, tant grecs et latins qu'orientaux, qui sont là entassés sans ordre et dont on n'a point de catalogue. Les savants envoyés par le pape Nicolas, en 1453, à Constantinople et en Grèce, pour recueillir des manuscrits des pères grecs, avec la promesse d'une récompense de 5000 sequins pour celui qui rapporteroit l'original de l'évangile de Saint-Mathieu en hébreu, conjecturèrent et assurèrent même qu'il étoit dans cette bibliothèque; d'autres ont avancé la même chose des décades perdues de Tite-Live, et cela sans aucune preuve.

Selon Pétrarque, l'histoire de Tite-Live étoit en cent quarante livres, et l'ouvrage n'étoit pas originairement divisé par décades. De ce nombre, nous n'en avons que trente-cinq; la seconde décade comprenant du onzième au vingtième inclusivement, et un espace de soixante-dix ans, depuis l'an de la fondation de Rome 461 à 531. A compter du quarante-cinquième livre, il y en a quatre-

vingt-quinze de perdus, contenant neuf décades et demie. La totalité étoit de quatorze décades.

Constantin Lascaris, dans son *Traité des Historiens grecs et siciliens*, dit avoir vu à Constantinople, dans la bibliothèque des empereurs grecs, un Diodore de Sicile complet. On sait que cet auteur a écrit l'histoire des Égyptiens, des Assyriens et des Grecs, en seize livres, dont il nous manque cinq livres, le sixième, le septième, le huitième, le neuvième et le dixième.

Un Turc ne croit pas que la valeur des trésors gardés dans le serrail puisse être calculée. Elle est grande, sans doute; car, sans compter tout ce qu'a trouvé Mahomet II dans les palais des empereurs grecs, chacun de ses successeurs a ajouté à cette masse. Lorsque les présents faits par les ambassadeurs des princes étrangers sont en métal d'or ou d'argent, on les envoie à la monnoie sur-le-champ. Le sultan distribue les autres à ses parents et à ses favorites.

Les appartements de cérémonie se ressemblent presque tous. Les principaux meubles sont le sofa, occupant tout le tour de la chambre, le tapis et les glaces. Dans les ap-

partements d'été, des fontaines de marbre répandent la fraîcheur. Le bruit des eaux a un grand charme pour les oreilles turques.

Ce qui distingue le palais du sultan, est la richesse plutôt que la variété des ameublements. La soie et le drap d'or en ont banni tout ce qui est coton et laine. Les meubles sont enrichis de franges où sont entremêlés des rangs de perles et de pierres fines, et les murs sont incrustés de jaspe, de nacre et d'ivoire. Des ornements de ce genre excitent la surprise plutôt que l'admiration. Les Turcs amassent des choses précieuses, mais ils ignorent l'art de les arranger; ils ignorent jusqu'à l'existence de ce goût si répandu dans les nations de l'Europe, qui sait placer et assortir les objets, et qui orne si élégamment les palais des princes et les maisons des riches particuliers, ou ils ont trop de préventions contre nos usages pour les suivre en cela. Une maison pleine de richesses, arrangées sans ordre, sans goût, sans élégance, sans convenance, est tout ce que l'esprit d'un Turc est capable de concevoir de mieux pour l'admirer et pour en jouir.

Il ne faut pourtant pas oublier une des causes de cette disposition, qui est que les

productions des arts anciens et modernes, en sculpture et en peinture, qui enrichissent les palais de notre Europe, sont proscrites rigoureusement par la loi de Mahomet, qui les regarde comme autant d'insultes à la divinité et comme des imitations profanes et criminelles de l'œuvre de la création.

Dans la salle où le sultan en personne reçoit les ambassadeurs, est un trône resplendissant de tout l'éclat que peuvent lui donner les mines de l'orient, placé sous un dais de velours enrichi de franges en or et en perles et pierres précieuses, et où le sultan se tient quelques minutes pour recevoir les compliments que lui font les souverains qui recherchent son amitié. D'un côté du trône est une niche dans laquelle sont placés, sur des supports, de riches turbans dont il ne se couvre point, et dont les aigrettes sont faites des plus beaux diamants qu'on connoisse. Selon l'ancienne étiquette, le sultan devoit recevoir les ministres étrangers avec dédain et une sorte de rudesse; mais le souverain actuel regarde une conduite différente et plus polie, comme plus convenable à sa dignité et à sa situation, relativement aux autres puissances de l'Europe.

Tous les auteurs de relations du Levant ont décrit les cérémonies de l'audience accordée par le sultan ou par le visir. Les formes établies chez cette nation ne changeant pas, les détails des différents écrivains se ressemblent. Le comte de Ferriol, ambassadeur de France au commencement de notre siècle (bien connu par un ouvrage très-curieux, intitulé : *Recueil de cent estampes*, où il décrit les habillements des Levantins), se distingua de ses prédécesseurs, en prétendant garder son épée en présence du sultan. On rejeta sa demande avec hauteur; la cérémonie de son audience n'eut pas lieu. La fierté de Louis XIV fut obligée de souffrir cette injure. Ricault nous apprend que le lord Vinchelsea, notre ambassadeur, fut forcé, par les officiers du sultan, de s'incliner jusqu'à ce qu'il touchât presque le tapis de son front, et sir J. Porter rapporte des faits de la même espèce et non moins humiliants.

Le baile de Venise étoit obligé de paroître au divan avec une barbe longue, comme la Porte l'exige encore aujourd'hui du député de la petite république de Raguse, qui lui porte un tribut tous les trois ans. Lorsque Achmet III eut pris sur les Vénitiens la Morée et l'isle

de Chypre, le baile envoyé après la guerre terminée, se présenta dans son costume ordinaire, et s'excusa de n'avoir pas suivi l'ancienne étiquette, sur cette raison, que le sultan avoit rasé les Vénitiens de trop près.

On peut espérer qu'en se civilisant davantage, les souverains de ce grand empire ne s'abaisseront plus à voir de derrière une jalousie ce qui se passe au divan du visir, coutume qui a pris son origine dans le besoin de restraindre et de surveiller le pouvoir exorbitant de cette magistrature; mais qui ne peut servir à présent qu'à satisfaire une curiosité indigne du monarque.

Le nombre des habitants du serrail passe six mille, parmi lesquels on compte environ cinq cents femmes. Beaucoup sont employés dans le serrail pendant la journée, qui ont leur maison et leur famille dans la ville.

Quand le sultan arrive au trône, les grands de l'empire lui font présent de jeunes filles esclaves, dans lesquelles ils espèrent trouver des protectrices. Sur le nombre de celles qu'on lui présente, on en choisit six qui sont appelées kaddins. Le sultan Abdul-Hamid en a ajouté une septième; la première d'entre elles qui donne un héritier à l'empire devient la sul-

tane favorite et a le titre d'hasseky-sultan. Il y a beaucoup d'autres femmes dans le harem; mais il arrive rarement qu'on leur laisse violer le privilége exclusif des kaddins, de donner des héritiers à l'empire, ce que l'on empêche par les moyens les plus violents et les plus infâmes. Si l'enfant de l'hasseky-sultan meurt, elle perd son rang. Le vieux conte des femmes du sultan rangées en file, et du mouchoir jeté à celle qu'il préfère, n'est pas vrai. Sa préférence est toujours officiellement signifiée par le kislar-aga.

Les opinions sont tellement dépendantes de l'éducation et des premières habitudes, que l'état des femmes du serrail leur paroît à elles-mêmes celui de la plus parfaite félicité. Mahomet ordonna que les femmes ne seroient pas traitées comme des êtres raisonnables, de peur qu'elles n'aspirassent à se prétendre les égales des hommes. Il trouva cette manière de penser établie dans l'Orient, et elle fut admise par ses prosélytes; car on ne peut pas lui reprocher d'avoir le premier rendu les femmes esclaves, et de les avoir dérobées à la société. Dans toute la Turquie, et dans toutes les classes, les femmes sont, à la lettre, de grands enfants aussi frivoles que les enfants dans leurs amusements, aussi

déraisonnables dans leurs desirs, et aussi entièrement à la disposition des hommes, qui les regardent uniquement comme créées pour servir aux fins de la nature et aux plaisirs de l'autre sexe. C'est pourtant une de nos erreurs sur les opinions des Turcs, que de penser qu'ils croient que les femmes n'ont point d'ame. On sait que dans le koran on leur promet qu'elles recouvreront les charmes d'une éternelle jeunesse et d'une virginité sans tache, et qu'elles ne seront pas unies de nouveau à leurs premiers maris, mais à d'autres vrais Musulmans, par la bienveillance du prophète; ce qui peut, en beaucoup de cas, leur donner encore une plus haute idée du bonheur de leur paradis.

Les femmes du serrail sont principalement des Georgiennes et des Circassiennes choisies sur tout ce qu'on peut en acheter dans les maisons particulières, ou qui sont exposées en vente dans l'avret-bazar, et toutes de la première jeunesse. On peut croire qu'il n'existe, en aucun lieu du monde rassemblé, un aussi grand nombre de beautés exquises.

L'avret-bazar, ou marché des femmes, est une cour fermée d'un cloître, avec de petits appartements tout autour. Il est fourni de femmes esclaves amenées d'Égypte, de l'Abyssinie, de la Georgie et de la Circassie, qu'on

expose en vente tous les mardis matin. Les Égyptiennes et les Abyssines sont en général achetées pour le service domestique de la maison, auquel aucune femme turque ne voudroit se prêter. Elles sont rarement belles, et ne se vendent guères plus de 40 livres sterlings. La beauté des autres est relevée par tout ce que l'art et la parure orientale peuvent y ajouter, et elles coûtent souvent plusieurs milliers de piastres. Les plus belles passent au serrail, où, quoiqu'elles soient regardées comme les plus heureuses femmes, elles éprouvent souvent la triste destinée, d'être empoisonnées par leurs rivales, ou noyées, si elles sont grosses. On a horreur de dire combien de ces malheureuses victimes sont jetées à la mer pendant la nuit. Ci-devant, l'avret-bazar étoit ouvert aux Francs, qu'on supposoit racheter des esclaves pour leur rendre la liberté; mais l'entrée leur en a été interdite par le père du sultan régnant.

Les Circassiennes conservent leur beauté par la pratique de l'inoculation qui est de leur invention, et non de celle des Turcs comme l'ont cru Voltaire et Tissot. On la pratique aujourd'hui beaucoup plus dans la Turquie asiatique qu'à Constantinople. Le sultan régnant n'a pas été inoculé, Mustapha III ayant cédé aux craintes de la mère. L'opération est faite ordinairement

par de vieilles femmes qui en font un grand mystère, quoique le traitement diffère fort peu du nôtre. Elles font la piqûre avec trois aiguilles liées ensemble; les Grecques la font en forme de croix.

Sous la protection de lady Worthley Montague, M. Maitland, chirurgien, qui avoit appris cette pratique en Turquie, l'introduisit à Londres en 1721. Le collége des médecins demanda au roi cinq criminels condamnés à mort, pour faire les premières expériences sur eux. Dans quatre des inoculés, la petite-vérole parut le septième jour. Le cinquième étoit une femme qui ne la prit point; mais elle avoua qu'elle l'avoit eue dans son enfance. Il y a un traité, composé par un médecin de Pera, intitulé: *Dissertatio historica de inoculatione pro variolis*. L'auteur est le docteur Temone.

L'éducation des jeunes personnes qui entrent dans le serrail y est très-soignée. On leur enseigne à danser avec plus de volupté que de graces, à chanter et à jouer d'une espèce de guitare; à d'autres, à broder. Cette éducation est conduite uniquement par les vieilles femmes. Cependant le goût que sultan Sélim a pris pour les usages européens, et dont il ne se cache pas, a fait introduire dans le serrail,

depuis peu de temps, des femmes grecques instruites à jouer du forte-piano et de la harpe, et qui doivent enseigner les autres. Parmi les cinq cents femmes dont j'ai parlé ci-dessus, c'est le kislar-aga qui règle les rangs. Quelques-unes, à raison de leur âge, ne sont jamais connues du sultan. Celui-ci en a quatre considérées comme ses épouses. Il ne peut en avoir plus de sept en cette qualité; mais, comme concubines, il peut en avoir tant qu'il veut, et leur nombre est réglé uniquement sur la volonté et les goûts de sa sublime hautesse. Les premières d'entre ces femmes passent leur temps dans une suite non-interrompue d'amusements compatibles avec une vie sédentaire; comme à changer fréquemment d'habillements qui sont les plus riches qu'on puisse imaginer, à se visiter en cérémonie les unes les autres, à recevoir les hommages sans cesse renouvelés de leurs compagnes d'un rang inférieur, à jouir de la magnificence de leurs appartements; enfin à rassasier leur ame d'une sorte de félicité passive et sans action, qui est le but unique auquel la plupart des femmes turques aspirent, et le seul qu'elles soient capables de goûter.

Quelquefois, et c'est une faveur, on leur permet

permet d'aller dans les kiosques voisins de la mer; et alors les officiers de police sont chargés d'empêcher toute espèce de bâtiment d'approcher de la pointe du serrail. Dans le cours de chaque été, le sultan visite ses palais les plus éloignés avec son harem; et tous les passages et toutes les avenues, à quatre où cinq milles de distance, sont occupés par de farouches bostangis, qui sont les gardes-du-corps du sultan, pour empêcher qu'aucun homme ne souille ces lieux de sa présence et de ses regards.

Les femmes du serrail tirent la plus grande partie de leurs amusements des esclaves de leur sexe, et passent des heures entières couchées sur un sofa, tandis que ces complaisantes dansent et jouent des espèces de comédies et des farces d'aussi mauvais goût que celles de nos marionnettes; elles reçoivent quelquefois des visites des femmes des Grecs et des Francs qui ont des relations avec le Gouvernement, comme marchands ou comme interprètes, sous le prétexte de voir et d'acheter des marchandises et des bijoux d'Europe. C'est par cette voie qu'on peut avoir quelques renseignements sur l'intérieur du palais; et c'est celle dont je me suis moi-même servi.

Les habillements des femmes du serrail sont

sans nombre et très-coûteux ; leurs modes ne changent que dans la coëffure, et les changements n'y sont guères moins fréquents qu'en Europe. Les femmes grecques imitent, dans leur manière de se mettre, les femmes du serrail ; mais le vêtement décrit par lady Worthley Montague est celui des Grecques plutôt que celui des femmes du harem. Les idées que se forment les femmes turques de la beauté et des moyens d'en accroître les effets par la parure, sont également singulières. Dans le petit nombre de celles que j'ai vues, avec des voiles clairs ou sans voiles, j'ai remarqué une grande régularité de traits et un teint éclatant, le nez mince et petit, des yeux vifs noirs ou bleus-foncés, les sourcils très-garnis et se joignant au-dessus du nez, soit naturellement, soit à l'aide de l'art. Elles ont l'usage de tracer, avec un mélange de poudre d'antimoine et d'huile, appelé surmèh, une ligne noire sur le bord intérieur des paupières supérieures et inférieures, pour donner à l'œil plus de feu. On ne peut guères louer leur air et leur maintien, d'après nos idées de la grace. Toutes les femmes dans le Levant, par l'habitude d'être sur un sofa et leur manière de s'y tenir, sont voûtées et marchent mal. L'usage des bains chauds em-

ployés sans modération et une oisiveté constante, amenant un relâchement complet des solides, altèrent des formes que la nature avoit assorties à toute l'élégance de leurs traits ; elles teignent de couleur de rose les ongles de leurs mains et de leurs pieds. Le caractère qui distingue la beauté des Circassiennes de celle des Grecques est l'air majestueux et la taille élevée des premières, tandis que celles-ci, en général plus petites, ont le teint plus beau et plus de délicatesse et de régularité dans les traits. C'est la différence et le contraste qu'on observe entre les statues de Junon, de Minerve et des Amazones d'une part, et la Vénus de Médicis de l'autre : ce sont les deux traits de la description d'Homère, Minerve aux grands yeux Βοωπις et Vénus au sein profond Βαθυκολπος.

Dans les rues de Constantinople, aucune femme ne se montre sans son feredjé et son mahramàh. Le premier de ces vêtements ressemble à une redingotte large avec un grand capuchon fait d'un piqué de soie et pendant par-derrière assez bas ; il est généralement, parmi les Turcs, d'un drap vert, et parmi les Grecs et les Arméniens, d'une couleur brune ou de quelque autre couleur sérieuse. Le mahramàh est fait de deux parties de mousseline,

l'une desquelles enveloppe la tête et se lie sous le cou, et l'autre enveloppe la bouche et la moitié du nez, laissant à peine l'espace nécessaire pour respirer. Avec ce vêtement et des bottines jaunes, une femme peut se montrer en public sans scandale. Cet habillement est d'invention très-ancienne et fort propre à cacher la personne qui le porte et qui ne peut être plus complètement déguisée.

Dans tout pays civilisé, c'est dans les états moyens de la société qu'on jouit des véritables agréments de la vie. Tandis que les femmes des harems des riches Turcs n'ont pour se consoler de leur esclavage et de leur ennui qu'un luxe inconnu aux femmes d'un état médiocre, celles-ci jouissent d'un commerce libre entre elles. Les hommes, occupés de leur commerce ou de leurs travaux manuels, leur laissent la liberté d'employer à leur gré toute la journée. Elles se promènent dans les rues et les bazars, en groupes et enveloppées du vêtement qui les déguise; elles se rendent aux cimetières où, à de certains jours, sous prétexte de réciter des prières sur le tombeau de leurs parents, assises à l'ombre des cyprès, elles s'amusent entre elles plusieurs heures de suite, et se montrant heureuses par la rapidité et l'intérêt

avec lequel elles parlent. Elles vont aussi souvent dans des arabâhs ou chariots peints et couverts d'un drap rouge, traînés par des buffles richement enharnachés, à des maisons de plaisance dans la campagne, mais toujours sans hommes.

La passion commune dans tout l'Orient pour les beaux habillements, est celle des femmes dans tous les rangs. La femme du plus petit ouvrier porte des robes de brocard, de riches fourrures et des broderies en or et en argent que le mari fournit, à la sueur de son front, par son travail de tous les jours. Dans les grands harems, où il y a peu de femmes qui fassent plus de deux ou trois enfants, le nombre des enfants est, proportion gardée, moindre que dans les petits. On a beaucoup parlé des galanteries des femmes des harems des riches et des grands; mais tout homme qui a passé quelque temps dans ce pays, sait que les tentatives en ce genre peuvent difficilement réussir, et que ceux qui ont dit le contraire ont été vraisemblablement poussés par la vanité à en imposer aux hommes crédules pour se faire valoir. Dans les harems bien réglés, les femmes sont gardées par ces malheureux

Que la beauté n'aima jamais,
Qui ne jouirent jamais d'elle;

et dans les harems des hommes moins aisés, par de vieilles femmes dont la vigilance n'est pas moindre que celle des eunuques.

S'il se fait quelques infidélités en ce genre, ce ne peut être que par les femmes à qui il est permis de sortir; mais ce privilège en elles est bien restreint, car elles ne peuvent jamais en user sans être accompagnées de quelque parente ou de quelque voisine.

Durant mon séjour à Pera, je n'ai entendu parler que d'une seule aventure galante. Une dame turque étoit allée, accompagnée d'une fille circassienne son esclave, consulter un apothicaire : celui-ci la reçut dans une chambre reculée, la belle Circassienne restant dans la boutique avec un jeune Vénitien apprentif chez l'apothicaire. A cette première fois, dit-on, il ne se passa rien entre eux; mais, la dame étant revenue quelques jours après, et la même tentation s'offrant, la jeune esclave fit connoître ses intentions, promit au Vénitien beaucoup de richesses, et lui proposa de s'enfuir avec lui. On convint de tout; elle tint sa promesse, et ils s'échappèrent ensemble. Si les amants eussent été pris, leur punition eût été horrible; l'homme eût été empalé vif, et la fille noyée dans un sac. C'est-là le code pénal des Turcs, qu'aucune nation chrétienne n'a adopté.

L'infidélité et la débauche dans les femmes sont aux yeux des Turcs des crimes horribles, et les peines en sont cruelles jusqu'à la barbarie. Cette branche de la police est confiée au bostangi-bashi ou capitaine de la garde. Lorsqu'on saisit quelqu'une de ces malheureuses filles publiques, elle est enfermée et condamnée à un travail pénible. Si, après le temps de cette punition expiré, elle est reprise, on la met dans un sac et on la jette à la mer à la pointe du serrail. Les Turcs excusent cette cruauté, en disant que c'est la loi et qu'on ne peut s'en plaindre, puisque toute femme peut s'attacher à un homme par le kebbin ou contrat, pour un terme limité, par-devant le cadi; ce qui l'exempte de l'inspection de la police et des peines qu'elle inflige.

L'état réel des femmes esclaves en Turquie, a été faussement représenté. Je ne parle pas du temps qui précède leur entrée dans quelque harem, et où elles sont exposées en vente et soumises, par ceux qui les vendent et les achètent, à des épreuves également contraires à la décence et à l'humanité; mais, quand elles sont devenues la propriété de l'acquéreur, elles sont bien nourries, bien vêtues et traitées avec douceur par leurs maîtresses. Si le mari a fait pré-

sent à sa femme de la fille esclave, celle-ci devient la propriété particulière de sa maîtresse; et le mari ne peut habiter avec l'esclave, à moins que la femme n'y consente, sans donner un sujet légal de plainte contre lui. Aucune femme turque de naissance ne peut être odalique ou esclave domestique. On ne connoît point l'illégitimité de naissance, tout enfant né de la concubine ayant à-peu-près les mêmes droits que celui de la femme en titre. Le privilége de celle-ci consiste seulement en ce qu'elle a la moitié de la propriété du mari décédé, et en ce qu'il est difficile au mari de divorcer sans le consentement de sa femme. Les odaliques sont renvoyées et revendues à son gré, si elles n'ont pas eu d'enfants; mais il arrive souvent qu'elles deviennent les confidentes de leur maîtresse, qu'on leur rend la liberté, et qu'elles se marient à des hommes que la maîtresse a choisis. Il y a peu de jeunes gens qui aient plus d'une femme; mais, dans un âge plus avancé, les hommes, sur-tout s'ils sont riches, profitent souvent de la permission du prophète dans toute son étendue. Cette esquisse de l'état des femmes dans cette singulière nation, peut faire sentir aux nôtres combien leur condition est

préférable. Elles peuvent être assurées qu'il n'y a aucun pays au monde où leurs devoirs moraux soient déterminés avec plus de justice, et où une liberté raisonnable soit accompagnée plus généralement du bonheur auquel elles ont droit de prétendre. Pour connoître la doctrine de Mahomet sur ce point, voyez *le Koran, c. XII, XL, XLVIII*; le nombre des femmes, *c. IV*; le divorce, dont d'Arvieux a rendu un mauvais compte, *c. II, XXXIII, LXV*; voyez aussi *Grelot*, p. 247; *Ricault, l. II, c. XXI*, p. 277, etc.

CHAPITRE III.

Politique du serrail. — Office du grand visir. — Revenus du sultan, et taxes qu'il a établies. — Finances de l'empire. — Anecdotes sur le sultan régnant. — Des héritiers présomptifs. — De Mehemet Meleck, dernier visir. — Des personnes qui composent le cabinet actuel. — Du capitan pacha et de la marine. — De Cheliby effendi. — De Ghazi Hassan; de son crédit sur l'esprit du sultan Abdul Hamid, dans l'affaire de Mauro Yeni et Petraki, deux candidats pour la souveraineté de la Valachie. — Kislar-aga. — Réception et audience des officiers d'État. — Processions publiques et cérémonies où assiste le sultan.

Le serrail est un microcosme, un petit monde à part, qui a son langage, ses formes, ses modes à lui, et différant en tout cela de la capitale et de l'empire tout entier. Les courtisans de l'un et de l'autre sexe affectent le langage le plus fleuri de l'orient et mêlent beaucoup de phrases persannes avec les façons de parler turques. Les jeunes gens appelés itchoglans sont élevés dans des habitudes d'urbanité et de politesse qui ne le cèdent pas à

celles des nations les plus civilisées. N'ayant aucune communication avec leurs compatriotes, et élevés ensemble depuis leur enfance, d'après le même plan et dans la même vue, un même tour de caractère et de mœurs les distingue. Ils ne sortent du serrail que pour aller gouverner des provinces ou pour remplir des charges de l'État; et, dans ces nouvelles situations, ils étalent tout le faste auquel leurs yeux ont été accoutumés.

Comme centre de la politique des Turcs, le serrail est très-intéressant. On pourroit remplir des volumes de l'histoire des premiers temps de cet empire, et rassembler une foule d'anecdotes relatives aux ministres qui ont eu le pouvoir dans les mains, et qui ont répandu le bien ou le mal sur l'empire ottoman. Les sultans paroissent avoir remis leur pouvoir exécutif tout entier à leurs *visirs*, mot qui signifie littéralement *celui qui porte le fardeau*, et se sont contentés eux-mêmes d'une vie molle et voluptueuse, ou quelquefois de la pompe d'un souverain à la tête de ses armées. En prenant un terme moyen, on trouve que les visirs, les uns dans les autres, n'ont pas retenu le pouvoir plus de trois ans, et qu'un grand nombre d'entre eux l'ont perdu

par une mort violente, excepté la famille des Cuprogli, exemple unique dans les annales turques, de durée du pouvoir dans les mains des visirs. Rarement cette place a été remplie par des hommes de mérite et de talent, assertion dont il faut encore excepter les Cuprogli. Mehemet Cuprogli, pacha de Damas, fut élevé au visiriat en 1656, par Mahomet IV, à l'âge de soixante-huit ans, et gouverna cinq ans avec une grande habileté. Achmet Cuprogli, son fils aîné, lui succéda en 1661, et mourut après avoir exercé sa charge dix-sept ans, la plus longue durée de ce ministère dont on se souvienne. Mustapha Cuprogli, second fils de Mahomet, succéda à son frère et fut tué à la bataille de Salankemen, contre les Allemands. En 1697, Hassan Cuprogli, de la même famille, fut fait visir et se retira en 1704. Cet exemple mis à part, le hasard et le caprice ont ordinairement dicté les choix des sultans, sans égard au mérite et aux talents.

Bajazet II, en 1482, fit son barbier visir, et Altabahn, visir de Mustapha II, étranglé en 1703, étoit si ignorant, qu'il ne signoit qu'avec la paume de sa main trempée dans l'encre, selon la pratique de plusieurs de ses prédécesseurs, qui ne savoient ni lire ni écrire.

Le Gouvernement ottoman est essentiellement théocratique; car le sultan est obéi comme calife ou vicaire du prophète, et investi de son pouvoir.

Les anciens califes s'établirent successivement à Médine, à Kufa sur l'Euphrate et à Bagdad. Les sultans succédèrent à leur pouvoir ecclésiastique, et regardèrent le mufti comme leur secrétaire dans les affaires de ce genre, et le premier interprète du Koran. Ce n'est en effet que comme tel qu'il a sa place au divan.

Le mufti cependant peut opposer une barrière aux injustices et aux excès du monarque, par le droit qu'il a de l'avertir trois fois au nom du peuple, et, s'il méprise ces remontrances, il peut lui arriver d'être détrôné, emprisonné et même mis à mort. Le dernier siècle a fourni trois exemples de ce genre, en Mustapha Ier., Ibrahim et Mahomet IV, et dans notre siècle même, celui d'Osman.

Lorsque le mufti est consulté sur une affaire, le cas lui est présenté sous des noms supposés, et son fetfa ou sa décision est d'une extrême simplicité.

Question. Une belle-fille peut-elle épouser son beau-père?

Fetfa. Elle ne le peut. Dieu sait ce qui est le mieux. *Signé*, le pauvre émir Mehmed Atallah.

Dans les derniers temps, les kadi leskiers de la Natolie et de la Romélie se sont soustraits à l'autorité du mufti.

Le despotisme du souverain paroît ainsi ne s'être établi qu'après coup et n'être pas dans l'esprit de la constitution originaire. La fraude et des moyens cachés ont été mis en œuvre pour établir ce pouvoir arbitraire du monarque, à l'aide duquel il opprime ses sujets et remplit son trésor.

La situation des ministres est extrêmement critique. Une ombre de soupçon dans l'esprit d'un despote absolu, les précipite du faîte du pouvoir dans l'extrême adversité, et souvent au tombeau. Ce danger les tient dans une inquiétude continuelle et éloigne de leur esprit tout grand projet et tout plan d'amélioration; tous leurs talents sont employés à amasser des trésors, à se donner une influence personnelle, à se faire des amis et à nourrir des semences de rebellion. Aucun officier de l'État n'a de salaire ni de pension, et il ne peut avoir d'autre récompense de ses travaux, que dans les émoluments que sa situation et les occasions le

mettent en état de se procurer. Le nombre est très-petit de ceux qu'on dit avoir exercé leur emploi avec douceur et avec justice, et on ne les loue même ainsi que par comparaison avec d'autres qui ont été plus iniques et plus oppresseurs qu'eux.

Avec une administration si vénale et si corrompue, les plus grandes injustices se commettent tous les jours, et les disciples de Machiavel trouveroient encore là à s'instruire ; les sujets sont pillés de la manière la plus cruelle ; l'opprimé peut, à la vérité, en appeler à la Porte, et plus d'une fois ces ministres tyranniques ont été immolés à la justice ; mais, en ce cas, tout ce qu'ils ont amassé par leurs rapines devient la propriété de l'État, et l'individu dépouillé n'a d'autre satisfaction que la punition de son spoliateur. Dès que la somme extorquée se trouve dans les mains d'un criminel d'État, le particulier ne peut plus la réclamer. Ces principes vraiment machiavéliques existoient bien avant Mustapha III. Ce prince ordonna que *le Prince* de Machiavel, et la réfutation de cet ouvrage, par le roi de Prusse, fussent traduits en turc pour ses courtisans. Les livres de politique des Turcs n'enseignent

point de telles pratiques et abondent au contraire en maximes de justice et de vertu.

Un Turc, dans un grand emploi, a un talent admirable de temporiser, d'élever mille obstacles sur le chemin de son ennemi, et de tromper dans leurs espérances ceux qu'il regarde comme ses amis, mais qu'il n'a nulle intention de servir. Le souvenir d'un bienfait ou d'une injure ne s'efface point de son esprit, et il attend avec une patience infatigable le moment de montrer sa reconnoissance et celui de se venger.

Cette politique se fortifie par un usage journalier, et des hommes qui en ont constamment des exemples sous les yeux sont toujours disposés à la mettre en pratique. Les cours des visirs et des pachas sont, comme le serrail lui-même, des écoles florissantes de tout l'art de l'administration ottomane. On s'instruit et on se perfectionne dans tous les artifices de l'intrigue politique, par les anecdotes conservées dans ces sociétés. Sous un Gouvernement corrompu par la tyrannie, on s'étudie à cacher les plus perfides stratagêmes, et à employer à propos, tantôt les pièges secrets, et tantôt la violence et l'injustice ouvertes.

La politique turque, dit Toderini, t. VI, p. 65, est un vaste labyrinthe dont les détours obscurs et revenant sans cesse sur eux-mêmes sont difficiles à pénétrer.

Businello, secrétaire de l'ambassade de Venise à la Porte, a écrit sur ce pays un traité en forme de lettres, où il dit que les Turcs n'ignorent pas la science du gouvernement, et que, connoissant les systêmes de tous les autres souverains, ils ne se laissent pas aller aveuglément aux mouvements des passions et se conduisent dans les affaires, d'après la raison et leurs intérêts.

Parmi plusieurs traités de politique qui sont dans la bibliothèque du serrail, le plus remarquable et le plus estimé est celui qui est intitulé : *Assaf nameh Lutfi, pasha*, ou *le Miroir des visirs, par Lutfi, pacha*. Il renferme des instructions pour les ministres, et des principes d'une politique en même temps déliée et libérale.

On objecte au Gouvernement turc le changement fréquent des visirs et l'ignorance grossière de beaucoup de ceux qui ont été élevés à cette place. Il est cependant vrai que la plupart ont été des hommes à qui l'expérience et quelque étude de la conduite à tenir par

l'homme d'État, avoient donné par degrés les qualités nécessaires pour la remplir, à l'âge auquel ils y ont été appelés; le défaut même d'éducation et d'instruction dans ceux qui en manquent n'est pas aussi funeste qu'on peut l'imaginer, parce que toutes les places subalternes sont remplies par des hommes qui ont l'une et l'autre, et qui y joignent le talent des affaires, de sorte que l'administration n'est pas déconcertée par les changements fréquents et l'incapacité des visirs. Les historiens doutent que Charlemagne sût signer son nom; et, en jugeant avec candeur et impartialité, on reconnoît dans ce grand homme un génie qui suppléoit à ce défaut grossier dans le gouvernement de son empire.

Le revenu du sultan monte à environ 700,000 livres sterlings, provenant de ses possessions féodales et héréditaires, de la capitation, des confiscations et du monopole du grain et du café, établi par le sultan régnant, et qui produit dans Constantinople seulement 1360 liv. sterl. par jour; car il achète la mesure de grain appelée kilo (un peu moins qu'un bushel anglais) au prix d'une piastre, et le revend 3 piastres aux boulangers, qui le vendent en pain à 4. Indépendamment de

son revenu, il peut puiser à son gré dans le trésor du serrail, dont il a la disposition et dont la valeur n'est pas connue. Quand les greniers de l'empire sont mal fournis, le mécontentement du peuple annonce une insurrection, à laquelle il est disposé par l'opinion que ce nouvel impôt est une violation dangereuse de leurs anciennes exemptions. Un autre moyen non moins impolitique d'accroître le revenu du sultan, l'altération des monnoies, a été depuis quelques années employé souvent. La valeur de l'arslan ou aslani, au temps de la première ambassade anglaise, sous Jacques Ier., étoit de la quatrième partie d'une livre sterling. Cette même monnoie ne vaut aujourd'hui que la treizième partie de notre pound ster. On a deux stambouls de cinq piastres pour un sequin vénitien qui en vaut sept. La proportion de l'alliage au métal fin dans les monnoies est là beaucoup plus forte qu'en aucune autre monnoie de l'Europe, si l'on en excepte peut-être quelques monnoies de l'État du pape. Les profits qu'on peut tirer de la fabrication et de l'altération des monnoies, négligés par une sage politique chez les nations éclairées, sont trop tentants pour être négligés par un

souverain pour qui les intérêts du commerce ne sont rien.

La confiscation n'atteint que les serviteurs de l'État, tenant quelque emploi du sultan, toutes les fois que leur opulence éveille la jalousie ou l'avidité de leur maître. Ricault et Montesquieu ont avancé des erreurs concernant la propriété universelle qu'ils attribuent au sultan, et ont été judicieusement réfutés par sir J. Porter, dans ses *Observations sur les Turcs*, p. 49, *in*-8°. 2e. éd.

Le trésor national est séparé de celui de l'empereur, et reçoit 1 million sterlings par an. Une nouvelle taxe sur le vin et les eaux-de-vie y a ajouté 60,000 livres sterlings, qui sont employées aux dépenses occasionnées par les nouveaux établissements militaires.

Sultan Abdul Hamid étoit rigide observateur des loix de Mahomet; et, dans le dessein de prévenir les excès auxquels s'abandonne la populace turque dans les tavernes tenues par les Grecs à Pera, il avoit révoqué toute permission d'y vendre du vin; mais son successeur, par une politique mieux entendue, a établi une forte taxe sur le vin vendu en détail, et en a tiré un grand produit. Les Turcs, très-mécontents de cette disposition, firent passer

leurs plaintes au sultan par le canal de quelques-uns de ses favoris. Le sultan y répondit ironiquement : Mon dessein n'a été que d'empêcher les excès des infidèles ; aucun vrai Musulman ne peut se plaindre de la loi.

Les Turcs sont fort habiles dans le calcul et la science des nombres. Tous les comptes publics sont tenus en aspres (à-peu-près l'équivalent de la moitié de ce que nous appelons un farthing), et avec une grande exactitude. Ils ont des méthodes simples qui abrègent le travail. Selon les grammairiens, Erpenius et Meninski, les chiffres nous sont venus des Indiens par les Arabes, et n'ont pas été inventés par ceux-ci. Les lettres, comme elles ont été employées à la numération par les Grecs et les Latins, l'ont été aussi par les Turcs, mais avec des combinaisons différentes.

Je me flatte que quelques anecdotes que je puis donner comme sûres, relatives au sultan actuel et à son cabinet, pourront plaire à mes lecteurs dans un moment où tout conspire à faire prendre à la Cour ottomane un rôle plus actif sur le grand théâtre politique de l'Europe.

Les titres du sultan, dans le style des actes

publics, abondent en hyperboles orientales. Il est appelé Gouverneur de la terre, Seigneur des trois continents et des deux mers, et très-fréquemment Hunkiar, le tueur d'hommes.

Sultan Sélim est l'aîné des descendants mâles de la maison d'Osman, qui, en 1299, établit la cinquième dynastie des califes. A la mort de son père Mustapha III, en 1775, Sélim étoit âgé de quatorze ans. Selon l'usage des Turcs, son oncle Abdul Hamid succéda au trône; car les Turcs dédaignent d'être gouvernés par une femme ou par un enfant.

A son avènement, Abdul Hamid étoit âgé de quarante-neuf ans; et, durant les quinze années de règne de son frère Mustapha, il étoit resté prisonnier, selon l'ancienne et jalouse politique du serrail. Il avoit adouci sa captivité en cultivant la littérature et les arts. Monté sur le trône, son caractère doux et bienfaisant lui fit secouer les anciens préjugés des sultans, et il s'occupa de l'éducation de Sélim, à qui il accorda beaucoup de liberté. Sultan Mustapha et sultan Mahmood, fils d'Abdul Hamid, et les seuls héritiers actuels de l'Empire, sont mineurs. Ils éprouvent de la part de Sélim, en retour de la bonté de leur père, toutes sortes de bons procédés. Ils sont

traités avec respect. Ils ont chacun de grands appartements, soixante personnes pour les servir, parmi lesquelles sont trente femmes esclaves, et ils ont chacun 5,000 livres sterlings à dépenser par an. Le bon Musulman, qui redoute beaucoup l'extinction de la famille impériale, est rassuré par les astrologues qui ont déclaré publiquement que, lorsque sultan Sélim aura atteint l'âge de quarante ans, il donnera naissance à une nombreuse postérité.

Sa physionomie est agréable et pleine d'expression. Sa figure est bièn. Il est affable; il a l'esprit actif et réfléchi. Il connoît assez bien le caractère et les intérêts des princes ses contemporains, et il a un grand désir de réconcilier sa nation avec les maximes européennes, tant en politique qu'en guerre; mais on peut douter qu'il soit capable de l'énergie et de l'activité nécessaires à un prince absolu pour réformer un peuple dont les opinions ne peuvent changer que par une totale révolution.

Pierre-le-Grand et Charles XII, dans leurs plans de civiliser ou de conquérir les Russes, ne s'en sont pas reposés sur leurs ministres et leurs généraux.

La curiosité de Sélim sur ce qui se passe

et se fait chez les autres nations de l'Europe, est due à de fréquentes conversations avec Rachib, effendi, historiographe de l'Empire, qui a été quelque temps à Vienne, en qualité d'envoyé, après la dernière guerre de la maison d'Autriche avec les Turcs. Ceux qui ont gagné sa confiance depuis qu'il règne ont consulté cette disposition, et lui ont fourni autant d'occasions qu'ils ont pu d'étendre ses lumières sur ces objets. J'ai oüi dire que de jeunes gens dans le serrail apprennent la langue française par ses ordres; et son goût pour les vins de France n'est pas un mystère parmi les gens bien informés.

Les premiers efforts pour une amélioration ont été dirigés sur l'armée et sur la marine. On a élevé des forts sur le Bosphore; on a dressé des régiments à la discipline et aux manœuvres européennes, principalement à l'aide d'officiers français, et la flotte est devenue respectable jusqu'à un certain point.

Lorsqu'il aura le temps de donner à son vaste Empire, ou au moins aux provinces les plus voisines de sa capitale, plus de ressemblance avec les pays civilisés de l'Europe, il établira vraisemblablement des postes pour la communication des parties éloignées. Pendant

la dernière guerre, plusieurs places importantes ont été prises ou rendues sans que les ministres en aient été instruits que plusieurs semaines après.

Les seuls ouvrages des empereurs turcs, qu'on voit aujourd'hui dans leurs vastes Etats, sont des mosquées, des aquéducs et des fontaines. Sélim pourra porter désormais son attention aux grandes routes, à peine aujourd'hui praticables, et dont le rétablissement seroit un utile monument qui honoreroit son règne.

Mehmet Melek, pacha, son dernier visir, s'est retiré du ministère en 1794. Il avoit été dans sa jeunesse favori de Mustapha III, qui lui donna sa sœur en mariage, et le nom de Melek ou Ange, à raison de sa grande beauté : car les turcs prennent ordinairement leur surnom de quelque perfection personnelle ou de quelque circonstance particulière à l'individu. Après avoir occupé quelques-uns des gouvernements de l'Empire les plus lucratifs, il revint à Constantinople, et fut fait visir en 1789, étant âgé de quatre-vingt-dix ans. Il s'est retiré, en 1794, dans un de ses palais sur la côte asiatique du Bosphore ; et, ce qui est un fait assez extraordinaire en histoire naturelle, il y a eu

un fils dont la légitimité n'est pas révoquée en doute.

Le systême actuel du Gouvernement tend à détruire dans le visir cette unique et suprême autorité qu'il a exercée jusqu'à présent, et à le réduire à n'être qu'un simple membre du conseil. L'exécution de ce plan est bien avancée, depuis que le sultan prend une part plus active aux affaires que n'ont fait ses prédécesseurs, et qu'il écoute un plus grand nombre d'avis. Le visir maintenant en place est un vieillard facile et bon, et l'on peut croire que bientôt ses successeurs seront, selon l'expression de Shakespear, *state-statues*, des statues d'État.

Les personnes qui gouvernent aujourd'hui sont, 1°. Yusùf, aga-kiàya, le grand-maître de la maison de la mère du sultan, qui conserve sur l'esprit de son fils un grand crédit. La vie d'Yusùf a été marquée d'évènements extraordinaires. Il est natif de Candie, et a été d'abord écrivain de vaisseau; de cet emploi, il passa au service d'Abdullah, pacha, beglierbey de la Natolie, résidant à Kutayah. Pendant dix ans, il s'insinua si bien dans les bonnes graces du pacha, qu'il le détermina à lui assurer sa grande fortune avant que la

mort le prévint. D'accord avec le pacha, il s'enfuit et se rendit à Constantinople, où il porta de grandes plaintes contre Abdullah, comme ayant été traité par lui avec la plus grande injustice. Pendant que cette affaire se poursuivoit, le pacha mourut. Le capigi-bachi fut dépêché par le sultan pour saisir les trésors du mort, et ne trouva rien; et Yusùf, d'après son inimitié déclarée contre le défunt, ne fut pas soupçonné. Il vécut avec splendeur à Constantinople, et faisoit souvent sa cour au visir. Il fut bientôt fait taraphana-eminy, ou maître de la monnoie, d'où il s'est élevé au poste qu'il occupe à présent.

2°. Ratib, effendi, a deux fois occupé l'emploi important de reis-effendi, ou secrétaire d'État. Il a commencé par être commis, a passé par tous les degrés et a montré dans tous une grande habileté. C'est sans comparaison le plus instruit et le plus capable des ministres.

3°. Tchiusêh, kiaya ou député auprès du visir, est à la tête des finances, et c'est lui qui a donné les projets des nouvelles taxes.

4°. Le capitan-pacha actuel, ou grand-amiral, appelé Kuchuk Hussein, à cause de sa petite taille, est un esclave géorgien élevé auprès du sultan dans son enfance. Du serrail

il est arrivé au commandement des flottes, et l'on peut croire qu'à son entrée dans cette carrière, il n'avoit pas une grande connoissance de la marine; mais son administration a été très-utile, car il a élevé la marine turque, de la misérable situation où elle étoit tombée à la fin de la guerre avec les Russes, à un état respectable. Les nouveaux vaisseaux sont construits sous la direction d'artistes européens, et les Turcs ont adopté les termes de la marine française. Au commencement du siècle, la flotte turque consistoit en trente-deux vaisseaux de ligne, trente-quatre galères et quelques brigantins. Ils ont en mer aujourd'hui quatorze vaisseaux du premier rang, six frégates et cinquante sloops de guerre.

Chaque printemps, le capitan-pacha part de Constantinople avec quelques vaisseaux, pour visiter l'Archipel, recevoir la capitation des isles, nettoyer la mer de pirates et des croiseurs maltois. Le temps de son arrivée étant bien connu, cette course n'est pas d'une grande utilité réelle et n'est presque plus que de forme. C'est un spectacle brillant que le moment de son départ, où il prend congé du sultan, et celui de son retour, où il en est reçu. Il a épousé la fille unique d'Abdul

Hamid, et il est honoré de l'amitié de son souverain.

Tous les plans de défense de la côte de la mer Noire, par des forts et des batteries, ainsi que ceux qui regardent l'armée, sont soumis à l'examen de Cheliby, effendi, et ne sont mis à exécution que d'après son approbation. Il a été maître de l'école de mathématique fondée, en 1773, par Ghazi Hassan, pacha, personnage singulier et célèbre sous le dernier règne.

Cet homme extraordinaire étoit aussi un esclave géorgien. Ayant été fait prisonnier par les Espagnols, il avoit passé six ans à Madrid, d'où il avoit été envoyé à Naples et où il fut échangé. Retourné à Constantinople, sa réputation de courage lui procura le commandement d'une galère et ensuite celui d'une frégate. A la malheureuse affaire de Chesmé, il commandoit un vaisseau de ligne, sous le capitan-pacha Jaffer, qui, après sa défaite, mourut de chagrin et fut remplacé par Hassan.

Celui-ci étoit bizarre; il avoit un jeune lion qu'il avoit accoutumé à le suivre et à se tenir sur son sofa, mais qui, ayant déchiré un de ses domestiques, fut ensuite enchaîné. Il devint visir et est mort, âgé de soixante-dix ans,

à l'armée des Turcs, dans la guerre contre les Russes, non sans quelque soupçon qu'il a été empoisonné. Sa bravoure étoit si connue et ses succès si fréquents, qu'il en avoit pris le nom de Ghazi, c'est-à-dire, le Victorieux. Abdul Hamid étoit craintif et croyoit l'Empire en quelque danger lorsque Hassan étoit absent de Constantinople.

Le détail suivant montrera combien son crédit étoit grand sur l'esprit de son maître, en même temps qu'il donnera quelque idée des intrigues du serrail.

Un de ses esclaves, nommé Yusùf, avoit tellement gagné son estime par ses talents supérieurs, qu'il lui avoit donné la liberté et l'avoit élevé à des emplois considérables. Comme Yusùf revenoit de son gouvernement de Morée pour remplir la place de visir, Mauro-Yeni, Grec, d'une famille noble, étoit drogman ou interprète de son patron Hassan. Petraki, autre Grec, étoit maître ou intendant de la monnoie et banquier de la Cour, emplois dans lesquels il avoit amassé 7 millions de piastres.

Ce dernier, dévoré d'ambition, avoit conçu le projet de devenir prince de Valachie, et trois fois il étoit venu à bout d'empêcher

Mauro-Yeni, qui aspiroit lui-même à cette dignité, de réussir, malgré l'intérêt que mettoient à lui Hassan et le visir. Ceux-ci, impatientés des obstacles mis par Petraki à leurs vues, persuadèrent à Abdul Hamid que le peuple demandoit la tête de l'intendant de la monnoie, pour cause de péculat. Le sultan intimidé ayant consenti à ce qu'on lui demandoit, Petraki fut emprisonné. Le jour de l'investiture de Mauro-Yeni, comme prince de Valachie, Petraki fut amené à la porte du serrail pour baiser l'étrier de son rival et demander sa grace. A ce moment même l'exécuteur lui coupa la tête, et Mauro-Yeni eut la satisfaction de voir son ennemi étendu mort à ses pieds. Un autre Hassan, pacha, devenu visir peu de temps après, fit décapiter Mauro-Yeni, sur l'accusation d'avoir livré aux Allemands Giurgevow, la première des forteresses turques situées sur le Danube; il mourut Musulman. Abdul Hamid, instruit de cette dernière circonstance, demeura si persuadé de l'innocence de Mauro-Yeni, que peu de mois après le visir qui l'avoit fait périr éprouva le même sort.

J'ai dit qu'en 1773 il a été élevé à Constantinople une école de mathématique; en

1784, une école de navigation y a été établie par le visir Hamid Halil, pacha, décapité l'année suivante.

Boscowitz a reconnu dans les cartes de la mer Noire beaucoup d'erreurs qui coûtent la vie à un grand nombre d'hommes; mais jusqu'à présent les Turcs n'ont pas profité de ses observations.

La première idée des fortifications européennes, exécutées par les Turcs, leur a été donnée par le baron de Tott, qu'ils ont employé à faire élever celles des Dardanelles, à l'entrée du Bosphore. Si ses plans eussent été adoptés dans toute leur étendue, elles n'auroient pas ressemblé si fort à des châteaux de cartes; mais chez les Turcs tous les ouvrages publics sont gâtés par la mesquinerie et la friponnerie des entrepreneurs.

Les officiers du serrail sont très-nombreux. Le kislar-aga, ou chef des eunuques noirs, ayant la grande autorité sur les femmes, est le plus familier avec le sultan, et l'ami le plus puissant ou l'ennemi le plus dangereux des ministres d'État.

Le nombre des eunuques renfermés dans les murs du serrail est de plus de quatre cents; les noirs sont les plus estimés, comme les

les plus laids : on les tire, tant pour le serrail que pour les harems des grands, de l'Abyssinie, où se fait cet infâme commerce. C'est dans leur enfance qu'on opère en eux une émasculation totale, et il en périt des centaines, victimes de cette barbarie. Les eunuques noirs sont en bien plus grand nombre que ceux d'Europe, et c'est aux chefs des eunuques de ces deux classes, le kislar-aga et le capy-bashi, que sont confiés les deux principaux emplois du serrail, le gouvernement du harem et celui des ichoglans, jeunes gens élevés dans le serrail. C'est une sorte de paradoxe, et cependant c'est une vérité, que ces deux grands officiers sont obligés d'avoir chacun leur harem ; car c'est un principe chez les Turcs, que tout homme doit entretenir un certain nombre de femmes proportionné à sa richesse et à son rang; et un nombreux harem pour eux, est un faste de leur place, comme un grand train et de grands équipages parmi nous.

Il subsiste une rivalité continuelle entre les officiers du serrail et les membres du divan ; que le sultan s'occupe ou non des affaires publiques, il y a toujours entre eux de grands sujets de jalousie. Ceux avec lesquels il vit davantage, et devant qui il s'abandonne à la

liberté de la conversation, prennent nécessairement sur lui un ascendant qui influe sur ses décisions, pour peu qu'il écoute d'autres conseils que ceux de ses ministres, ou qu'il se détermine sur les premières impressions qu'on lui donne, sans de plus mûres délibérations.

Les ministres ne l'abordent qu'avec des formes profondément respectueuses. En présence du doux et facile Abdul Hamid, l'audacieux Hassan trembloit, et le lion sembloit transformé en agneau. On dit qu'un des ministres actuels, homme d'une grande vivacité, calme ses esprits avec une pilule d'opium, toutes les fois qu'il approche de son maître.

Dans les cérémonies publiques où se montre le sultan, on déploie le plus grand faste; les chevaux sont richement caparaçonnés, et il a une nombreuse suite de gardes et de serviteurs. Les habitants de Constantinople ont un grand plaisir à voir leur souverain; et, depuis le règne d'Amurat IV, ils exigent qu'il aille publiquement tous les vendredis à quelqu'une des mosquées. Il est toujours monté sur un cheval arabe et porte un parasol enrichi de diamants qui jettent un grand éclat. Sultan Mahmoud, retenu par la maladie, n'ayant

pas rempli ce devoir depuis long - temps, le mécontentement du peuple fut si grand, qu'il fut obligé d'y céder et mourut à son retour, à la seconde porte du serrail. Mais les plus grandes magnificences en ce genre sont celles de l'ouverture du ramazan et du bayram, celles du donalmah ou réjouissance publique pour la naissance d'un prince, et celle du déploiement de l'étendard de Mahomet, lorsqu'on entre en guerre et que les janissaires se mettent en campagne.

Mais toute cette ostentation ne suffit pas pour faire croire à la vraie grandeur et à la force de cette monarchie énervée, si nous réfléchissons qu'un peuple dont le Gouvernement est corrompu par système, qui ne connoît pas même ses ressources et qui est incapable de les employer, qui est sans commerce et sans industrie, ne peut être long-temps craint ni envié des autres nations; tant est grande la différence des Turcs de nos jours, d'avec ceux que peint Shakespear :

We must not think the Turc is so unskilful
To leave the latest wich concerns him first.

OTHELLO.

6.

CHAPITRE IV.

Des mosquées impériales. — Sainte-Sophie. — Manière de posséder les terres, appelée vacùf, et son origine. — Mosquée de sultan Mohamed II. — Architectes grecs. — Mosquée du sultan Bajazet. — Mosquée du sultan Sélim. — Mosquée du sultan Achmet I[er]. — La solymanie. — Shaà-Zadeh. — Osmanie. — Laleli. — Turbehs ou chapelles sépulcrales. — Mosquées bâties par les sultanes Validé. — Bibliothèques publiques, académies, et leur institution.

TOUT homme qui n'est pas Musulman ne peut entrer dans Sainte-Sophie sans un firman ou ordre par écrit du sultan. Je me suis servi deux fois d'un ordre pareil.

Les historiens de Byzance, entraînés par le zèle pour leur religion au-delà des bornes de la vérité, disent des choses incroyables de ce grand et magnifique édifice, sur lequel ils entrent dans des détails très-prolixes ; et les Grecs modernes, s'abandonnant à leurs exagérations, regardent ce temple comme supérieur à tous les temples connus, et conservent

parmi eux, avec une extrême crédulité, d'anciennes traditions qui motivent leur admiration.

Dans un mouvement populaire, sous le règne de Justinien, la première église, dédiée par Constantin à la Sagesse inspirée, fut réduite en cendres. On jeta alors les fondements de l'édifice actuel de Sainte-Sophie, et en huit ans et cinq mois, avec trois cents vingt mille livres pesant d'or ou d'argent; car les antiquaires ne sont pas d'accord sur ce point: l'église fut achevée par Anthemius de Tralles, le plus grand architecte de son temps, assisté par Isidore de Milet.

Anthemius emprunta son idée d'une coupole, des anciens, qui ont eu quelques temples de forme sphérique; mais c'est lui qui, le premier, entreprit d'élever une coupole sphérique sur quatre arcades, au lieu de la poser sur le sol, et qui unit ainsi dans le même édifice la forme ronde et la forme quarrée. Les Chrétiens avoient coutume de faire leurs temples en forme de croix; Anthemius suivit cet usage; mais il fit une croix dont les branches étoient égales, ce qui prouvoit son habileté, une croix de ce genre étant mieux adaptée à une coupole placée dans son centre, parce

qu'en conservant sa grace et sa légèreté en-dedans, elle présente au-dehors les meilleures et les plus belles proportions.

Ce premier dôme fut renversé, en 558, par un tremblement de terre, vingt-un ans après la dédicace du temple. L'empereur Justinien régnant encore, employa un autre Isidore, neveu du premier, pour le rétablir. Le nouvel architecte éleva sa coupole de vingt pieds plus haut que l'ancienne; mais il fit sa voûte surbaissée et elliptique, au lieu de sphérique qu'elle étoit. Pour lui donner une plus grande solidité, il plaça, entre les pieds droits ou grands piliers du nord et du sud, quatre colonnes de granit de chaque côté ayant quarante pieds de fust; et, en les réunissant par des arches, il leur fit porter un mur sur lequel il établit six colonnes plus courtes. Les gros piliers ou pieds droits, qui sont les principaux soutiens du dôme, sont revêtus en marbre; mais la forme de pilastre ne s'y montre point non plus que dans toute l'église, où les règles de l'ancienne architecture ne sont point du tout observées.

La courbe du dôme est si légèrement arquée, que sa concavité, mesurée perpendiculairement, n'est que la sixième partie de son

diamètre qui est de cent quinze pieds, et qui, dans son centre, est élevé de cent quatre-vingts pieds au-dessus du sol.

Cet applatissement, qu'on a beaucoup critiqué, a cependant un effet bien imposant; et si l'architecte a voulu, comme on le prétend, imiter la voûte des cieux, il faut convenir que l'imitation est plus heureuse dans Sainte-Sophie que dans Saint-Pierre de Rome.

Tout l'intérieur de la voûte au-dessus des fenêtres, est incrusté en mosaïque formée de petits dés d'une substance vitrifiée ressemblante au verre, et appelée par Vitruve *smaltum*, et en cubes d'environ un huitième de pouce: excepté quatre figures colossales qui représentent des Séraphins, elle est tout entière dorée, mais dégradée en beaucoup d'endroits par le temps plutôt qu'à dessein. Il y a, attenant le portique, une espèce de chapelle dont la voûte est aussi en mosaïque, mais presque entièrement détruite, parce que les officiers inférieurs de la mosquée en vendent de petits fragments aux étrangers curieux, et aux Grecs dont la superstition y attache un grand prix. Certains critiques n'accordent au dôme de Sainte-Sophie que le mérite d'être un grand effort de l'art pour la construction. Ils

admirent l'idée de placer une coupole sur une croix grecque ; mais ils prétendent que cette entreprise a été faite quatre siècles trop tard pour être exécutée avec toute la perfection qu'elle pouvoit avoir. Ils y remarquent beaucoup de fautes en architecture que les Grecs et les Romains des bons siècles n'auroient pas commises, comme des colonnes placées sans régularité, des chapiteaux n'appartenant à aucun style ou sans entablement. Procope dit que ce dôme est si légèrement construit, qu'il semble suspendu au ciel par une chaîne ; mais nous cherchons sur la terre les fondements d'un édifice terrestre ; et, si nous ne les voyons pas, notre raison n'est pas contente.

Outre la grande coupole, il y a deux grands demi-dômes et six moindres. Le plan géométrique de l'édifice est une croix grecque inscrite dans un quarré ; mais l'espace intérieur du couchant au levant forme une ellipse. Dans le demi-dôme qui termine l'édifice, du côté de l'est, étoit autrefois le sanctuaire, qui contenoit, dit-on, pour 1 million sterlings d'ornements etde joyaux.

Les grands pilastres qui soutiennent la coupole sont en pierres de taille unies par des liens de fer, et dont les joints sont remplis de

plomb et d'un ciment à la chaux vive ; et la masse de l'édifice est de brique, mais revêtue de marbres dans tout l'intérieur. La galerie environnante, anciennement réservée aux femmes, a soixante pieds de large, et est formée par soixante-sept colonnes, dont huit sont de porphyre et avoient été employées dans le temple du Soleil à Rome, élevé par l'empereur Aurélien. Elles ont été apportées à Constantinople par l'ordre de Constantin. Six autres colonnes sont de jaspe vert, et ont été prises du temple de Diane à Éphèse. Le premier vestibule ou portique a vingt-huit pieds de large, et neuf portes de bronze ornées de bas-reliefs. Les mesures exactes de l'intérieur sont deux cents quarante-trois pieds (anglais) de large du nord au midi, et deux cents soixante-neuf pieds de long du levant au couchant, où sont les portes dont je viens de faire mention.

Gibbon, pour l'excellente description qu'il a donnée de Sainte-Sophie, *Hist. Rom.*, *vol. VII et vol. XII*, a consulté Procope *de Ædific. Justiniani*, *lib. I*, *c. I*; Agathias, *lib. V*, p. 152, 153; Paulus Silentiarius, dans un poëme de mille hexamètres qu'on trouve à la fin de l'*Alexiade* d'Anne Comnène, *lib. V*, et Evagrias, *lib. IV*, *c. XXXI*: tous écrivains

qui avoient vu cet édifice dans toute sa splendeur. Gyllius, *Topogr. Constantin.*, *lib. II*, *c. XXXIV*, dont on a une traduction anglaise, par J. Ball, à Oxford, *in*-8°. 1724; Niceph. Gregoras, *lib. VII*, *c. XII*, *lib. XV*, *c. II*; Grelot, *Voyage de Constantinople*, qui a porté dans son examen une connoissance suffisante de l'architecture, et qui a donné des planches et dessins, mais qui sont sur une trop petite échelle. Ses dessins ont été republiés sur une plus grande échelle dans *l'Imperium Orientale*, d'Anselme Banduri, moine ragusain; collection curieuse, imprimée à Paris en 1711, 2 vol. *in-fol.* On trouve aussi, dans *Ciampini*, *de Ædificiis*, un plan et une élévation de Sainte-Sophie, par Louis Sergardi, *c. XXVII*, p. 164; et un autre dans *Fossali storia del Architettura*, *t. II*, p. 121, copié par Fisher.

Le tableau des dimensions des temples et édifices religieux les plus vastes, et de tous les styles d'architecture grecque, romaine, maure, gothique, mettra mes lecteurs en état de comparer les idées et les ouvrages des anciens et des modernes, et de reconnoître qui l'emporte pour l'étendue et l'élévation de ces édifices. Les premiers temples sont sans cou-

DÉSIGNATION des ÉDIFICES.	ORDRE, STYLE de L'ARCHITECTURE.	ÉPOQUES de la CONSTRUCTION.	DIMENSIONS. LONGUEUR.		LARGEUR				ARCHITECTES.
			Pi.	Po.	Pi.	Po.	Pi.	Po.	
Temple de Junon à Samos............	Dorique, sans couverture.	....	»	»	»	»	»	»	Rhœcus.
Temple de Cérès et Proserpine à Eleusis.	Contenoit 30 mille personnes.	....	»	»	»	»	»	»	Hictinus.
Temple de Jupiter à Agrigente........	Dorique, Avec couverture.	....	283	4	33	4	100	»	Phæacès.
Temple de Jupiter à Olimpie.........	Dorique.	....	200	»	105	»	»	»	
Temple de Diane à Éphèse...........	Dorique.	....	425	»	220	»	»	»	Ctesiphon.
Sainte-Sophie à Constantinople........	Du Bas-Empire.	6e. siècle.	269	»	243	»	»	»	Anthémius.
Mosquée de Cordoue..............	Bâtie des débris d'un Temple de Janus.	8e. *idem.*	500	»	258	4	»	»	
Dôme de Pise.....................	Gothique.	11e. *idem.*	345	10	220	10	»	»	Boschetto.
Église cathédrale de Chartres..........	*Idem.*	11e. *idem.*	350	»	75	»	»	»	Fulbert.
Église de Saint-Denys..............	*Idem.*	12e. *idem.*	275	2	32	6	»	»	Suger.
Cathédrale d'Amiens................	*Idem.*	13e. *idem.*	315	»	110	»	»	»	Lazarches.
Cathédrale de Tolède..............	Maure.	13e. *idem.*	336	8	168	4	»	»	Peres.
Dôme de Sienne..................	Gothique.	14e. *idem.*	307	6	183	9	»	»	G. da Pisa.
Cathédrale de Reims..............	*Idem.*	14e. *idem.*	350	»	125	»	»	»	R. Decovey.
Église Notre-Dame à Paris...........	*Idem.*	14e. *idem.*	344	2	130	»	»	»	J. Ravy.
Dôme de Florence.................	*Idem.*	15e. *idem.*	575	»	415	»	»	»	Brunelleschi.
Sainte-Justine à Padoue...........	Du Bas-Empire, ou Maure.	15e. *idem.*	306	8	210	»	»	»	A. Briosco.
Cathédrale de Salamanque..........	Maure.	16e. *idem.*	315	8	41	8	»	»	
Saint-Pierre de Rome.............	Grecque, peut contenir 15 mille personnes.	16e. *idem.*	638	»	500	»	»	»	Michel-Ange.
Saint-Paul de Londres.............	*Idem.*	17e. *idem.*	446	»	250	»	»	»	Christ. Wren.

verture, et, par conséquent, ne peuvent être comparés quant à l'étendue des nefs couvertes dont les progrès de l'architecture ont fourni les moyens d'accroître par degrés les dimensions. (*Voyez le Tableau ci-joint*).

On a fait des toits sphériques dans toutes les époques qui ont suivi la naissance de l'architecture. On voit un reste de voûte de ce genre dans le temple de Minerve à Athènes; et celle du Panthéon à Rome est d'une grande perfection; son diamètre est de cent trente-huit pieds, et sa hauteur perpendiculaire, prise du pavé au centre du dôme, est de cent quarante pieds. Du dedans, l'élévation du dôme paroît bien suffisante; mais vu du dehors, les architectes italiens le critiquent comme écrasé et trop plat. Ils font le même reproche aux dômes de Sainte-Sophie et à celui de Saint-Marc à Venise, ouvrages des Grecs, ainsi qu'à celui de Saint-Augustin à Rome, bâti par Basio Pintello en 1483, qui a été le modèle des autres dômes de cette ville. Ils conviennent cependant que le dôme de Pise, qui s'élève à la manière gothique, est d'un effet désagréable, vice que Brunelleschi n'a pas complètement corrigé dans le dôme de Florence, en en faisant un octangle;

mais on a très-ingénieusement placé une seconde coupole en-dedans de la grande, et à laquelle on a donné de meilleures proportions, moyen employé depuis pour Saint-Pierre et pour Saint-Paul. Le dôme de Florence a, de la corniche à la lanterne, cent pieds, et son diamètre est de cent dix pieds. Saint-Pierre fut achevé sous le pontificat de Sixte V, en vingt-deux mois, par six cents ouvriers, qu'on dit avoir travaillé nuit et jour; son diamètre est de cent trente-cinq pieds; de la corniche à la lanterne, la hauteur est de deux cents deux pieds; du pavé à la lanterne, trois cents quatre-vingt-treize pieds. Le dôme de Saint-Paul a en élévation, depuis le pavé jusqu'au haut de la croix, trois cents quarante pieds, et son diamètre est de cent pieds. L'extrême perfection à laquelle les architectes du moyen âge ont porté leurs tours et leurs flèches aériennes, ne permet pas de comparer à leurs ouvrages en ce genre ceux de leurs prédécesseurs. On ne peut qu'admirer aussi leurs voûtes, tant dans nos propres églises qu'en France et en Allemagne. Sainte-Sophie étant la plus ancienne église chrétienne existante, j'ai cru qu'à son occasion on me pardonneroit une digression qui peut aider à la comparer avec celles qui lui sont postérieures.

Cet édifice dure depuis douze cents ans, espace de temps pendant lequel il a beaucoup souffert des tremblements de terre. En 1317, Andronicus le fit étayer par deux arcs-boutants ou contreforts de forme pyramidale. En 1345, la demi-coupole située à l'est tomba; elle fut réparée par Selim II, qui, en 1573, ajouta trois minarehs à celui que Mahomet II avoit fait élever lorsqu'il se fut rendu maître de Constantinople.

Après nous avoir fait entrer par la porte du nord, on nous conduisit par un chemin voûté, montant et tournant, jusqu'à ce que nous eûmes atteint la galerie et la colonnade, d'où nous eûmes la vue entière de ce grand monument. Le dôme, éclairé de fenêtres placées très-près les unes des autres, et au nombre de vingt-quatre, porte sur quatre arcades liées à autant de demi-dômes ou coupoles incrustées en mosaïque; lesquelles, tenant ainsi à la grande coupole, donnent une étendue de voûtes qui est vraiment un prodige de l'art, et qui a un air de grandeur et un effet qui semble plus qu'humain. On peut dire qu'en cela Sainte-Sophie est au-dessus de Saint-Pierre de Rome et de Saint-Paul de Londres; et c'est de quoi nous pouvons mieux juger

que d'autres, ayant été admis dans le bas, où on ne permet pas à tout le monde d'aller. Les anciens ornements de l'intérieur sont fort dégradés, si l'on en excepte les nombreuses colonnes de porphyre et de jaspe, et la mosaïque du dôme. Les colonnes sont surmontées de chapiteaux mal assortis et qui paroissent imités grossièrement de l'ordre composite. Le temps et la superstition des Turcs ont détruit et altéré ces ornements, au lieu desquels on voit de grandes tables où sont gravés en caractères arabes les noms de Dieu, de Mahomet et des quatre premiers califes, Aboubeckre, Omar, Osman et Hali. Du grand dôme sont suspendues une infinité de lampes de verre de diverses couleurs, mêlées de globes de crystal, d'œufs d'autruche et d'ornements d'or et d'argent attachés à des cercles concentriques les uns dans les autres. La lumière de toutes ces lampes doit donner à cette immense concavité un effet prodigieux aux yeux des spectateurs.

De la première galerie, sous le dôme de Saint-Pierre de Rome, on pourroit se faire quelque idée de l'effet de la coupole de Sainte-Sophie; mais ce ne seroit que d'un échafaud élevé à moitié de la hauteur, au-dessous et

au milieu du dôme, qu'on pourroit comparer parfaitement les deux impressions. A Sainte-Sophie, la liaison des quatre demi-dômes avec le grand, en augmentant l'étendue de celui-ci, fournit un spectacle unique et au-dessus de tout en son genre.

Belon, comparant le dôme de Sainte-Sophie à celui du Panthéon, décide en faveur du premier. La critique que le baron de Tott en fait, prouve qu'il entend peu l'architecture qui n'est pas purement militaire. Sandys dit ingénieusement : Il faudroit un grand travail pour donner une description exacte de ce grand édifice ; et, après avoir exécuté cette tâche, mes yeux, qui ont vu les objets, condamneroient ma relation comme imparfaite.

La vue de Sainte-Sophie, par le dehors, n'a rien d'agréable, sans en excepter même la principale entrée à l'ouest. Des constructions hétérogènes et ajoutées ne présentent que des masses confuses et sans beauté, et à l'exception du dôme, n'ont rien de distinctif et de frappant. Les quatre minarehs qui accompagnent le temple, et qui en sont détachés, ayant chacun une forme différente, ont quelque chose de la légèreté des aiguilles des églises gothiques, et, comme effet pittoresque, sont

assez bien d'accord avec les autres parties de l'édifice, dont elles diminuent aux yeux la lourdeur. Quelques-uns de ces minarehs ressemblent assez au *Monument* de Londres, excepté par la base, qui en est en talus, et par la galerie du haut, qui est circulaire.

Menàr ou minareh est un mot arabe qui signifie un signal ou fanal. Valid, fils d'Abdul-Malèk, sixième calife de la famille des Ommiades, en 1690, érigea le premier un minareh auprès de la grande mosquée de Damas. Un autre, bâti à Alexandrie par le même prince, fut détruit par le tonnerre. *Voyez d'Herbelot.* Toutes les mosquées impériales sont distinguées par deux ou quatre minarehs; les autres n'en ont qu'un. La mosquée du sultan Achmet en a six; ce qui a été désapprouvé par les ulemahs, parce que le temple de la Mecque n'en a que quatre.

Au-dedans du temple, rien ne rompt la vue. On en peut saisir toutes les parties distinctement, et les effets qui résultent d'un grand ensemble ne sont point affoiblis par les distractions que donneroient des objets moins importants. Le pavé, originairement en mosaïque de porphyre et de vert antique, est entièrement couvert de riches tapis et dé-

barrassé

barrassé de toute espèce de siéges et de bancs. La tribune du sultan est fermée par une jalousie dorée, et le trône du mufti placé au haut d'une longue suite de marches étroites.

Le service religieux de Sainte-Sophie se fait par des imans qui y sont attachés, sans compter beaucoup de membres de l'ulemah, qui est le corps hiérarchique chez les Turcs, et qui ont en appointements environ 3,000 livres sterlings sur les revenus du temple. Ce fonds est fourni par des terres ou des maisons tenues selon une forme assez semblable à celle dont les biens du clergé le sont parmi nous. Cette sorte de tenure est appelée *vacùf ;* elle est commune en Turquie, à raison de la sécurité qu'elle donne au possesseur contre la rapacité du Gouvernement. Tout sujet de l'Empire peut, en consacrant une terre, une maison, à l'usage des mosquées de la Mecque, de Médine ou de Constantinople, ou à l'entretien d'une fontaine, ou de tout autre établissement religieux, et payant pour cela par jour un nombre d'aspres proportionné à la valeur du bien, le faire déclarer vacùf. Par cet acte, l'héritage en est assuré à ses descendants en ligne directe, mâles et femelles. Au défaut de la ligne directe, il appartient à la mosquée. Mais

le dernier possesseur, mâle ou femelle, peut encore le vendre aux conditions premières; et les mêmes avantages sont pour l'acquéreur, s'il fait renouveler l'acte de tenure.

Constantinople étoit une école d'architecture dans les premiers siècles du christianisme, au moins pour les édifices religieux. Dans le treizième siècle, Morosini, doge de Venise, fit venir de cette capitale de l'Empire grec un artiste qui donna les plans et conduisit l'exécution de l'église de Saint-Marc, où l'on voit des coupoles et des demi-dômes, dans le style gothique. Les mosquées de Mahomet II et de Sélim II furent exécutées par deux architectes grecs de la même famille. *Cantemir, lib. II.*

Mahomet II, après avoir consacré Sainte-Sophie à sa religion, éleva lui-même, en 1471, une mosquée qui porte son nom.

C'est à des architectes grecs que les Turcs doivent la plupart de leurs mosquées qui ont eu évidemment Sainte-Sophie pour modèle avec peu de différence, mais dont les dômes n'approchent nullement de celui de l'église grecque. Mahomet II employa l'architecte Christodolus pour sa mosquée, qui couronne une des sept montagnes que renferme Constantinople; elle occupe un bel emplace-

ment sur le lieu même où étoit la célèbre église des Apôtres, élevée par Théodora, femme de Justinien, et bâtie avec les matériaux de l'église chrétienne. Selon Procope, l'église des Apôtres le disputoit à Sainte-Sophie, tant par son dôme que par sa belle construction. On prétend qu'en élevant la mosquée de Mahomet II, on découvrit et on profana les reliques de Saint-Luc, de Saint-André et de Timothée. On sait aussi que cette église renfermoit les sépultures des empereurs grecs et de leur famille. La mosquée a été si endommagée par le tremblement de terre de 1768, que Mustapha III a été obligé de la rebâtir presque en entier.

Sultan Bajazet, ou la mosquée de sultan Bajazet (car les mosquées sont appelées du nom de leur fondateur), terminée en 1498, est célèbre pour ses marbres tirés de tous les édifices de Constantinople. On y admire vingt colonnes remarquables par leur grandeur et leur matière; dix de vert antique, quatre de jaspe et six de granit égyptien. La mosquée de sultan Sélim a été commencée en 1552, et achevée en 1556. Les marbres en ont été apportés d'Alexandrie de la Troade. Cette mosquée forme un quarré parfait de soixante-quinze

pieds de côté, et son dôme est supporté sur les quatre côtés. Le même Sélim en a fait élever une semblable à Andrinople. La mosquée de sultan Achmet est placée sur l'un des côtés de l'Atmeydan, l'ancien Hyppodrome. Elle a été construite, en 1610, avec une telle dépense, qu'on compte que chaque pierre a coûté trois aspres. Achmet mettoit un si grand zèle à sa construction, que tous les vendredis il travailloit lui-même avec les ouvriers, et leur payoit ensuite leurs salaires. La mosquée est accompagnée de six minarehs d'une extrême hauteur et d'une grande beauté ; ils sont garnis de trois galeries dans le style maure, et terminés par des aiguilles. Les approches de cet édifice, aussi bien que celles des autres mosquées, sont embellies par une grande cour environnée d'une colonnade en marbre et en porphyre, et formant une magnifique galerie dont le toit est décoré par trente petites coupoles et quatre minarehs dans les angles. Au milieu de la cour est une fontaine de marbre; les portes en sont de cuivre travaillé, sans aucune figure en relief. Quant aux ornements intérieurs de la mosquée, les murs en sont peints en fresque ; on y voit suspendues des tables dorées, sur lesquelles sont tracés des

caractères arabes, et le pavé est couvert entièrement de tapis. Le dôme est supporté par quatre grands pilastres cannelés et partagés dans leur milieu par un astragale. D'Ohsson, dans son *Tableau de l'Empire ottoman*, en a donné une vue prise à la grande fête du Mevloòd. Quatre grands demi-dômes sont liés avec le dôme central, et dans les quatre coins de l'édifice, il y a autant de petites coupoles. Les fenêtres, faites de verres colorés en petits compartiments, sont d'une richesse singulière, et, comme le dit un de nos poëtes, enseignent à la lumière à contrefaire les ténèbres, et sont d'un effet très-agréable. On peut observer combien le sentiment du respect religieux est fortifié dans les églises chrétiennes par le chant et des cérémonies décentes, en les comparant aux mosquées où un petit nombre de dévots, dans des attitudes gênantes et forcées, débite, d'une voix traînante et en même temps criarde et discordante, des passages de l'alcoran. Un temple de cette espèce ne fait naître aucune des idées concomitantes qui nous frappent dans une église chrétienne. Les dernières mosquées dont je viens de parler, ne diffèrent guères d'un vaste salon qu'on peut imaginer faisant

partie du palais d'un souverain. Elles sont bâties en marbre ou en pierres blanchies; et leur élévation, leur ôtant ces teintes qui forment des nuances harmonieuses d'ombres et de lumières, leur donne un aspect extrêmement dur et sec, sur-tout en les voyant à peu de distance.

La Solimanie a été construite, en 1566, par Soliman II, avec les matériaux de la grande église de Sainte-Euphémie de Chalcédoine.

Cette église étoit célèbre pour son architecture. C'est dans sa nef qu'a été tenu le concile qui a condamné Eutichès. Six cents trente évêques y étoient rangés. *Gibbon, Hist. Rom. t, VII.* Banduri donne le plan et l'élévation de la Solimanie de Grelot, avec une échelle exacte.

Les dimensions de la mosquée sont de deux cents seize pieds sur deux cents dix. Le grand dôme est accompagné de deux demi-dômes, un à l'est et l'autre à l'ouest; et de dix petits, cinq de chacun des autres côtés. Elle est précédée d'une cour, dont un des côtés est circulaire, enceinte d'une galerie formée par vingt-quatre colonnes soutenant autant de coupoles. Dans l'intérieur de la mosquée sont quatre

colonnes de porphyre d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires, et d'une valeur inestimable. Cette mosquée est considérée par les Turcs, et montrée aux étrangers comme l'emportant sur toutes les autres par la symétrie et l'élégance.

Shaà-Zadeh a été bâtie, en 1544, par Soliman II. C'est le mausolée de son fils Mahomet.

L'Osmanie a été commencée par Mahomet IV, vers la fin du dernier siècle. Ce prince avoit du goût en architecture; et, s'étant procuré des plans des plus célèbres églises d'Europe, il avoit voulu en adopter un pour bâtir une mosquée; mais il fut détourné de ce choix par les gens de loi. A sa mort, en 1687, sa mosquée n'étoit pas finie. Elle fut achevée par son frère Osman III, qui lui donna son propre nom. Le dôme couvre et forme la mosquée tout entière, sans pilastres ni colonnes, et il est d'une grande élévation et d'une extrême légèreté.

Près de l'Osmanie, on voit une partie d'un sarcophage de dix pieds sur six, et dont la profondeur est de huit pieds. Il est fait d'un bloc de porphyre très-bien poli; le dessus en est perdu, et il est rempli d'eau. La tradition dit qu'il contenoit le corps de Constantin.

On remarque encore une petite mais très-élégante mosquée, appelée Laleli ou la Tulipe, bâtie par sultan Mahmoud en 1753. Les murs en sont incrustés de marbre. On y voit deux grands tableaux en broderie, représentant les cités de la Mecque et de Médine.

Auprès de chaque mosquée est le turbeh ou chapelle sépulcrale de son fondateur, arrangée à la manière des mosquées, et fermée, du côté de la rue, par des grilles de fer qui laissent voir distinctement le cercueil couvert d'un velours cramoisi brodé en or. A la tête du cercueil est placé le turban, et à ses pieds un chandelier d'argent de quatre ou cinq pieds de haut, et au-dessus un cercle de lampes. Dans le turbeh de sultan Mahmoud, on conserve l'alcoran écrit de sa main. Les deux titres les plus puissants à la protection du prophète, et qui donnent aux individus une grande distinction, sont d'avoir fait le pélerinage de la Mecque, d'avoir appris le koran par cœur ou de l'avoir transcrit avec élégance. Ce n'est que par ces moyens qu'on obtient les titres enviés d'hadji et d'hafiz.

Outre les mosquées impériales, il y en a plusieurs élevées par la piété des sultanes mères. Les principales de celles-là sont: Yeni

Giamisi, près du port, la seule où l'on voie des colonnes de jaune antique; et deux autres, l'une près la porte d'Andrinople, l'autre à Scutari, fondées toutes deux par la même sultane Validé, et, comme le disent les Turcs, avec le prix de ses pantoufles.

Les sultans qui ont fondé des mosquées, n'ont pas seulement satisfait leur attachement à la religion, en élevant ces grands monuments; ils ont encore contribué au bien public, en attachant à ces fondations des académies ou écoles avec leurs professeurs, des hôpitaux et des khans. C'est assurément une politique aussi sage qu'humaine, que celle qui embrasse tant d'objets utiles et pourvoit à tant de besoins. La plupart des mosquées impériales ont aussi des bibliothèques. Mahomet II favorisoit les lettres, et après avoir pris Constantinople, il attacha une académie à Sainte-Sophie, pensionna des professeurs et établit un fonds pour l'entretien d'un nombre d'étudiants. En 1784, ces étudiants étoient au nombre de cent cinquante. L'académie attachée à la mosquée qui porte son nom est divisée en seize classes, chacune composée de trente écoliers fort bien entretenus Cette fondation remonte à 1471. Les écoles attachées aux mosquées de

Bajazet II, de Sélim Ier. et de Soliman II, contiennent plus de quatre cents jeunes gens, tous logés et élevés aux frais de la fondation; celles d'Achmet Ier., d'Osman III et de Mustapha III en ont au moins le double. Les maîtres qui y sont logés et nourris sont appelés *softah*; chacun d'eux a un *chiomès*, qui est un jeune homme qu'il instruit et qui le sert comme un domestique. Les *softahs* ne peuvent pas se marier ni manger plus d'une fois en vingt-quatre heures. Le salaire des premiers professeurs est à-peu-près de 100 livres sterlings par an. Il paroît par les registres du Stamboul-effendisi ou chef de la police, qu'avant le grand incendie de 1782 il y avoit à Constantinople plus de cinq cents écoles. C'est dans ces colléges que sont élevés tous les membres de l'ulemah, et nul ne peut exercer les fonctions ecclésiastiques ni celles d'homme de loi, sans avoir été ainsi immatriculé et sans avoir pris ses degrés, pour parler le langage employé en Europe, si l'on en excepte les descendants de trois familles, Dareh Zadeh, Piri Zadeh et Damas Zadeh, qui jouissent d'un droit héréditaire d'être admis aux emplois ecclésiastiques sans cette épreuve, en vertu d'une dispense expresse du sultan. *Toderini, t. II*, p. 28.

Il y a à Constantinople treize bibliothèques publiques établies par les sultans ou les visirs, dont aucune ne contient plus de deux mille volumes, tous manuscrits. Leur prix est fort augmenté par la cherté de la copie; car on paie 15 ou 20 guinées pour un *in-folio* bien transcrit, sans ornements et sans enluminures.

La bibliothèque de Sainte-Sophie a été fondée par Soliman-le-Magnifique, dans le seizième siècle, et fort enrichie par sultan Mahmoud, en 1754; le nombre des manuscrits est de quinze cents vingt-sept, parmi lesquels sont un Koran écrit par Osman, le troisième calife, et cent trente-trois volumes de commentaires; et, selon l'abbé Toderini, deux cents volumes des révélations de Mahomet à ses coopérateurs. Celle de la mosquée de sultan Mahomet est ouverte tous les jours et a deux bibliothécaires. Il y a un manuscrit de 1525, du Koran, en caractères coptes.

En 1779, sultan Abdul Hamid a ouvert une nouvelle bibliothèque pour le public. La plus grande rareté qu'on y voie est le Koran en trois copies, par les califes Omar, Osman et Hali. Beaucoup de manuscrits négligés dans la bibliothèque du serrail y ont été placés, réparés et reliés par ses ordres.

Des bibliothèques fondées par les visirs, celles de Mehemet Cuprogli, Rachib pacha, et Ibrahim pacha, sont les plus remarquables. Dans toutes ces collections, les livres sont arrangés de même; ils sont placés à plat dans les tablettes, et leurs titres sont écrits à une des extrémités, sur la tranche.

Il n'est pas juste, en jugeant les Turcs relativement à l'instruction, de les comparer aux autres nations de l'Europe; et si on les rapproche des nombreuses nations de l'orient, qui professent la religion mahométane, ils ne perdent pas autant dans la comparaison. Ils diffèrent si fort des Européens par les opinions et les habitudes générales de la vie, qu'on ne peut trouver entre eux et les autres peuples aucune analogie; on peut les appeler, en parlant généralement, une nation ignorante et non lettrée. Cependant il est vrai qu'il y a parmi eux beaucoup d'individus qui ont quelque goût de littérature et qui la cultivent; mais qui, dans leurs études, sont bien égarés par leurs préjugés.

On finira sur l'article des édifices religieux de Constantinople, en parlant de quelques autres églises qu'on y voit encore (1).

---

(1) Cette transition est du traducteur, qui a cru devoir

En usant du droit de conquête, les Turcs ont converti en mosquées la plupart des églises grecques, les plus grandes et les plus belles. Plusieurs de ces églises étoient enrichies de marbres pris des anciens temples payens, et avoient des coupoles incrustées en mosaïques, qui, appliquées ainsi aux voûtes, paroissent avoir été inventées par les Grecs du moyen âge. Les historiens de la Byzantine parlent avec admiration de plusieurs de ces édifices, dont il ne reste rien aujourd'hui.

Les historiens déplorent l'enlèvement d'un si grand nombre de statues et de colonnes tirées de Rome par Constantin, pour les faire servir à l'embellissement de sa nouvelle ville. Constance II, en 655, fit de Constantinople à Rome un voyage qui fut pour cette dernière ville un pillage ennemi. Il attaqua d'abord le Panthéon, dont il fit détacher l'argent et le bronze qui en ornoient la voûte, et les plaques de cuivre qui la couvroient, et qui furent transportées à Syracuse. Rome y perdit beaucoup, et Constantinople n'y gagna rien; car les Sarrazins, devenant bientôt maîtres de la Sicile,

---

placer ici ce que l'auteur a dit dans le chap. VI sur ce sujet, et qui s'y trouve suivre, sans préparation, beaucoup de détails sur la milice des Turcs et leur manière de faire la guerre.

s'emparèrent des riches dépouilles que Constance y avoit mises en dépôt.

Ducange (*Constant. Christi*) a fait, d'après les historiens de ces temps-là, moines pour la plupart, l'énumération de cent une églises dédiées à des saints, et de cent quatre sous l'invocation d'autant de martyrs. Il articule, d'après d'anciennes enluminures, qu'il y avoit des mosaïques dans l'église appelée Paraskève et dans celles de Saint-Étienne, de Saint-Sébastien et de Saint-Grégoire, avec les noms de ces saints placés au côté droit de chaque portrait.

Il est difficile de s'assurer si l'art de la mosaïque employée dans les voûtes a commencé à Constantinople ou à Rome; mais on ne peut douter qu'il n'ait été florissant dans ces deux villes, durant les siècles de l'église qui ont suivi de près les premiers.

On conserve encore à Rome de beaux restes de ce travail. Les plus anciens sont ceux qu'on voit dans l'église de Saint-Paul, hors des murs, construite sous le pontificat de Léon Ier., dans le cinquième siècle, et dans celle de Saint-Côme et Saint-Damien, qui date de cinquante ans après. Mais c'est dans le treizième siècle que cet art paroît avoir été porté à sa perfec-

tion. Le plus célèbre *musaist* de son temps, comme on les appeloit, étoit Giacomo Turrita, moine franciscain, qui termina le dôme du baptistère à Florence, en 1225, et conduisit beaucoup de travaux du même genre à Rome dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, dans la chapelle de Sainte-Ruffine et de Sainte-Seconde, joignant le baptistère. Les mosaïques du Ghiotto, dans le vestibule de Saint-Pierre, sont encore plus belles. Dans le seizième siècle, Francesco Zucchi et Cesare Nebbia terminèrent le dôme. Vasari nous fait connoître les noms de musaistes qui, avant ceux-là, avoient établi des écoles de leur art dans le nord de l'Italie, et en ont enrichi les belles églises d'Orvietto, de Sienne et autres villes, durant quatre cents ans. La plus grande perfection de ce travail se montre sur-tout dans les mosaïques des autels dans les chapelles de Saint-Pierre de Rome, dans lesquelles on a copié et rivalisé les chefs-d'œuvre en tableaux des plus grands maîtres. Les principaux de ces ouvrages sont de Pietro Paolo Christofari.

Je suis tenté de croire que ce sont des Grecs qui ont porté l'art de la mosaïque à Rome, et que le dôme de Sainte-Sophie, terminé vers 575, est plus moderne que les autres mo-

saïques qui subsistent encore à Constantinople.

Des églises anciennes qu'on voit encore à Constantinople, la plus parfaite est celle de Saint-Studius, bâtie par Léon Ier., où l'on trouve plusieurs colonnes d'ordre corinthien en marbre serpentin, et celle qui étoit dédiée, par Athanase Ier., au Christ et aux douze apôtres, qui a quatre coupoles bâties sur la quatrième montagne; l'empereur y est représenté en mosaïque, offrant à Jésus-Christ un modèle de son église, et on y voit aussi les portraits des apôtres. Les murailles en sont incrustées de beaux marbres, et le tout est parfaitement bien travaillé. L'église de Saint-Jean-Baptiste avoit été auparavant dédiée à Saint-Phocas; elle fut rétablie par l'empereur Heraclius, et elle est aujourd'hui la ménagerie du sultan. Belon rapporte avec admiration, que, de son temps, il y avoit un lion enchaîné à chaque pilier. Près de la porte d'Andrinople est l'église de tous les Saints, originairement l'église patriarchale, qui a quatre grands dômes. On peut voir encore, dans différents quartiers de la ville, d'autres églises moins remarquables; mais qui toutes sont des échantillons curieux de l'architecture grecque du moyen âge.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

L'Atmeydan ou l'Hyppodrome. — Obélisque égyptien. — Colonne serpentine. — Obélisque de bronze. — Jeu du djirit. — Remarques sur l'ancienne et moderne Constantinople. — Rues. — Maisons et architecture privée. — Silence dans les rues. — Incendies, et conduite des Turcs dans ces occasions. — Khans. — Bazars. — Bezestein. — Description des différentes nations. — Turcs, Grecs, Arméniens, Juifs. — Métiers. — Cafés. — Opium. — Administration de la justice. — Loix somptuaires. — Habillements des Turcs. — Société, mœurs et usages.

L'ESPACE vuide le plus étendu qu'il y ait dans l'enceinte de Constantinople, est ce qu'on appelle aujourd'hui l'Atmeydan, et que les Grecs appeloient l'Hyppodrome, destiné aux courses de chevaux, dont on trouve une vue vraisemblablement assez imparfaite, dans le *Thesaurus Antiquitat.*, empruntée d'Onuphrius Panvinius, et antérieure de cent ans à la destruction de l'Empire par les Turcs. C'est-là que se donnoient les spectacles publics et les com-

bats d'athlètes, pour lesquels les Grecs étoient si passionnés. On sait que les partis opposés étoient distingués par la couleur verte et la couleur bleue de leurs habits, et qu'ils étoient de chaque côté assez nombreux et assez acharnés pour former des factions qui mirent plus d'une fois en danger la tranquillité de tout l'Empire.

L'Atmeydan est aujourd'hui réduit à deux cents cinquante pas de long sur cent cinquante de large. Il a d'un côté la mosquée du sultan Achmet, et de l'autre un grand édifice qu'on dit avoir été autrefois le palais du questeur, et qui est aujourd'hui une maison destinée à recevoir les fous que les Turcs n'entreprennent jamais de guérir, parce qu'ils estiment que la folie et l'imbécillité sont des faveurs particulières du ciel pour celui qui en est atteint.

Il reste dans l'Atmeydan trois monuments remarquables des Grecs.

L'obélisque, qui est d'un seul morceau de granit de soixante pieds de haut, chargé sur ses quatre faces d'hiéroglyphes égyptiens, a été apporté de Thèbes en Egypte, et élevé à l'aide d'un mécanisme très-curieux, en trente-deux jours, sous la direction de Proculus, préteur de la ville, et sous le règne de Théodose l'ancien.

Son piédestal a sept pieds de haut et est sculpté en bas-reliefs d'un si mauvais style, qu'il suffit pour montrer la grande décadence des arts dans ce siècle. Les inscriptions, en grec et en latin, sont presque entièrement enfoncées en terre aujourd'hui; mais elles ont été conservées par Spon et Ducange. Les sujets des bas-reliefs sont sur une face l'empereur assis en pompe sur son trône, accompagné de sa femme et de ses deux fils. Sur la seconde on le voit de la même manière, recevant l'hommage des nations subjuguées. La troisième représente l'empereur seul assistant aux jeux. Dans la quatrième, placé entre ses deux fils, et suivi de quelques personnages, il tient une couronne à la main. Au sommet de l'obélisque étoit autrefois un globe d'airain. Sur la frise du piédestal est une représentation du mécanisme employé pour élever l'obélisque, avec deux inscriptions; l'une grecque, l'autre latine. Voici la dernière, dont le sens est le même que celui de l'inscription grecque:

Difficilis quondam dominis parere superbis
Jussus, et extinctis palmam portare tyrannis;
Omnia Theodosio cedunt soboli que perenni;
Terdenis sic victus ego domitusque diebus,
Judice sub Proclo superas elatus ad auras.

« Forcé jadis d'obéir à des maîtres superbes, et de présenter aux yeux, malgré moi, les trophées de leur victoire ; aujourd'hui vaincu par Proclus après un combat de trente jours, je m'élève aux cieux pour y porter la gloire de Théodose, à qui tout cède, et de ses illustres enfants ».

Le second monument conservé dans le cirque est la colonne serpentine, autre reste d'un grand nombre de colonnes et de belles statues dont il étoit orné. Telles que les statues de Castor et de Pollux ; un Hercule en bronze, par Lymachus ; le sanglier de Calédonie ; une Minerve ; une Diane ; une Hyène et un Loup en bronze, tirés d'Antioche par Constantin ; Scylla et Carybde ; des statues d'Auguste, de Dioclétien, de Gratien, de Valentinien, de Théodose et de son fils ; de Justinien à cheval ; et enfin les quatre Chevaux qui sont à présent à Venise.

Il y a des raisons de croire que la colonne serpentine soutenoit autrefois le trépied de Delphes, qui étoit dans le *Forum* d'Arcadius, l'un et l'autre ayant été placés par Constantin dans sa nouvelle ville. Il ne reste des serpents que les trois corps qui, entrelacés, forment la colonne qui a pris delà son nom. Mahomet II

avoit abattu la tête de l'un d'un coup de sa hache d'armes, comme pour donner une preuve de sa force. Les deux autres ont été enlevées, en 1700, sans que les Turcs aient fait aucune recherche pour les retrouver.

On voit enfin dans l'Atmeydan une colonne de bronze, réparée par Constantin Porphyrogenète, et couverte par lui de bronze doré. C'est tout ce que signifie une inscription grecque qui est sur sa base (et que le traducteur omet par cette raison de recueillir ici). Elle a quatre-vingt-quatorze pieds de haut, et sert à marquer une des extrémités de la lice dans l'hyppodrome; mais, en en arrachant les plaques de cuivre, on l'a si fort endommagée, qu'elle paroît ne pouvoir pas durer encore long-temps.

Le palais de Constantin tenoit à l'hyppodrome, et étoit vraisemblablement sur le même terrain qu'occupe aujourd'hui la mosquée du sultan Achmet. A l'extrémité de l'Atmeydan, est une citerne soutenue sur des arches, dont plusieurs sont encore bien conservées. Parmi les édifices tenant à l'hyppodrome, Gyllius nous apprend qu'il y avoit un grand khan pour les marchands, bâti par Soliman II. On ne trouve plus à Constantinople aucun reste d'architecture ancienne du

temps des premiers empereurs, comme on en voit à Rome, qui n'ait été démoli ou dénaturé par les Turcs.

Dans la plupart des cérémonies publiques où assiste le sultan, la marche se porte à l'Atmeydan. On voit aussi dans cette place les Turcs se livrer à une sorte d'exercice militaire appelé djirit. Deux ou plusieurs combattants, montés sur des chevaux très-vifs, sont armés d'une baguette blanche d'environ quatre pieds de long, qu'ils se lancent l'un à l'autre avec une grande violence. L'adresse consiste à éviter le coup et à poursuivre l'antagoniste dans sa retraite, à arrêter son cheval au galop, ou à se baisser assez, sans quitter la selle, pour ramasser le djirit à terre. Embarrassés dans leurs longs vêtements, et semblant devoir être énervés par leur genre de vie, les Turcs étonnent par l'agilité avec laquelle ils exécutent ces évolutions également fatigantes et dangereuses. Les jeunes gens à la mode s'étudient à exceller dans ce jeu, auquel on les accoutume de bonne heure, parce qu'il est regardé comme une partie nécessaire de leur éducation. Le sultan actuel, avant qu'il eût grossi, s'en acquittoit, dit-on, avec beaucoup d'adresse et de grace, et l'emportoit même sur la plupart de ses cour-

tisans. Sultan Soliman, fils d'Orcan, fut tué en se livrant à cet exercice.

La ville de Constantin paroît avoir tiré toute sa splendeur de ses édifices publics; tels que ses églises, ses théâtres, ses palais, ses bains, ses colonnes, ses statues : c'est par-là qu'elle a pu mériter le nom de Nouvelle-Rome.

Mais son fondateur y avoit laissé les rues se tracer au hasard; de sorte qu'il est probable qu'elles n'étoient pas plus régulières qu'aujourd'hui. Les historiens de Byzance rapportent les dévastations rapides et fréquentes causées par les incendies qui doivent avoir lieu dans une ville dont toutes les maisons sont en bois. Avec la plus favorable situation qu'une ville puisse avoir, et qui rendroit Constantinople admirable, si on y avoit pratiqué les commodités et introduit les embellissements des capitales de l'Europe, sous ses maîtres les Ottomans, elle est demeurée à cet égard au-dessous de nos grandes villes. Son principal mérite est une sorte de magnificence sombre dans le voisinage des grandes mosquées, et de grands espaces vuides où sont placés les cimetières. C'est ce qui fait dire à Sandys avec raison : Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde une ville qui, vue de quelque distance,

promette tant, et qui, vue de près, tienne si peu. Sur les sept montagnes dont elle s'enorgueillit, sont répandues une infinité de rues étroites, sales et mal pavées, qui ne sont nettoyées des immondices qui les couvrent que par des troupes de chiens sans maître, de l'espèce des chiens loups, et une sorte de vautours appelés par les Turcs *ak baba* et oiseau de Mahomet, qui voltigent au-dessus tout le jour, et qui, la nuit, rendent cet utile service. Parmi tant de chiens, dont plusieurs périssent de faim, il est vraiment extraordinaire que la rage ne soit pas fréquente; mais ils sont sujets à la peste, lorsqu'elle ravage la ville.

En ne regardant pas la peste comme ne se communiquant que par le contact, on peut croire qu'une atmosphère corrompue par une si grande mal-propreté dans un climat chaud, peut amener seule cette cruelle maladie; mais la vérité, c'est que les fièvres putrides y sont rares.

Nous ne savons pas si les sept montagnes de Constantinople ont été distinguées par des noms particuliers, comme celles de Rome; elle étoit divisée en quatorze districts ou régions, dans lesquelles les montagnes étoient comprises, et dont celle qui forme la pointe

du serrail étoit la première; c'est-là le sentiment de Gyllius, qui suit cette division dans sa description.

Relativement à la situation, ces montagnes s'élevant insensiblement et régulièrement les unes au-dessus des autres, leur ensemble se saisit du port plus distinctement, et elles auroient encore un grand avantage sur celles de Rome, quand celles-ci seroient dégagées des décombres qui, élevés depuis nombre de siècles, ont presque comblé les vallons qui les séparoient.

Il faut ajouter que chacune de ces montagnes est couronnée d'une infinité de dômes de mosquées, de bains et autres édifices publics, et entièrement couverte de maisons; au lieu que le mont Aventin, le mont Cælien et le mont Esquilin à Rome, sont presque dépourvus de toute habitation.

Dans les grandes villes de l'Europe, la plus grande partie de la nuit ne se distingue pas du milieu du jour, par le grand bruit qui se fait dans les rues; mais à Constantinople, à peine les muezzins ont achevé d'annoncer l'heure de la prière du soir, que tout honnête Musulman se retire chez lui, et que les mêmes lieux qui, du lever au coucher du soleil, ont été fréquen-

tés par des milliers d'hommes, deviennent un désert. Une heure après le coucher du soleil, toutes les portes de la ville sont fermées, et l'entrée en est strictement défendue.

Les maisons des riches Turcs sont grandes; la partie la mieux située est occupée par le harem, qui est ordinairement environné d'une cour grande ou petite, dans le milieu de laquelle est une fontaine; les appartements du harem sont remarquables par la propreté et par toutes les commodités convenables au climat et que le genre de l'architecture du pays peut permettre; car c'est-là seulement que le maître fait quelque dépense en meubles et en ornements. Quant aux maisons en général, ce sont de mauvaises barraques en bois, fraîches en été, mais incommodes et mal-saines dans les saisons humides ou froides, sans cheminées, sans vitres; on ne s'y chauffe qu'avec des terrines de charbon de terre, dont la vapeur vous suffoque en vous échauffant. Le sol des chambres du bas est une continuation de la rue, et l'escalier montant à l'étage supérieur est une sorte d'échelle incommode et communément placée dans un lieu obscur.

Tout homme qui a habité une grande ville en Europe, ne peut qu'être infiniment surpris de

la tranquillité qui règne dans les rues de Constantinople, quoique remplies de peuple; il n'y a point de bruit de voiture, et même les lieux où il y a le plus d'hommes rassemblés pour leurs affaires, diffèrent à peine d'un séjour consacré au silence.

On reconnoît jusques dans les rues, surtout parmi le peuple, beaucoup de choses de ces habitudes et usages domestiques décrites dans les contes arabes intitulés *Les Mille et une Nuits;* et on retrouve un souvenir agréable du plaisir qu'on a goûté à la lecture de cet ouvrage, en reconnoissant les originaux du tableau des mœurs communes à toutes les nations orientales.

Il y a quelques années qu'un Franc ne pouvoit guères marcher dans les rues de Constantinople sans courir le risque d'être insulté, et les marchands de Pera se faisoient accompagner ordinairement par un janissaire. Aujourd'hui on n'a rien à craindre de pareil, au moins lorsqu'on est assez sage pour céder toujours le haut du pavé à un Turc. Ce changement date de la conclusion de la paix, en 1774. Avant cette époque, une suite de victoires des troupes ottomanes avoit persuadé aux Turcs qu'ils étoient bien supérieurs aux

Chrétiens, qu'ils comptent par millions au nombre de leurs sujets; mais, lorsque le prince Repnin, accompagné de six cents soldats, le sabre nu, fit son entrée dans Constantinople, leur apportant la paix qu'ils avoient si humblement demandée, cet évènement eut un effet prodigieux pour abaisser l'insolence et adoucir la férocité de leur caractère national.

Les Incendies sont si fréquents que peu de mois se passent sans quelque accident en ce genre, et ils sont communément si violents, que des quartiers entiers sont réduits en cendres. En 1633, on prétend que sept mille maisons furent consumées; et en 1788 l'incendie fut tel, qu'on craignit la destruction de la ville entière. Le fléau passé, les maisons se rebâtissent promptement et les rues se rétablissent comme elles étoient, sans qu'on mette à profit cet accident pour faire aucun changement important en mieux. On avertit les habitants que le feu est à Constantinople ou à Galata, en frappant un gros tambour placé sur deux hautes tours; la garde de nuit parcourt les rues en traînant ses gros bâtons ferrés sur le pavé, et en criant: le feu est en un tel endroit. Le sultan est averti par trois fois; et, quand l'incendie a duré une heure, il est obligé

de se rendre en personne sur le lieu, et de faire conduire avec lui des mules chargées de piastres, qu'il distribue de ses mains aux hommes dont la profession est d'apporter des secours dans les incendies, qui, avant qu'il arrive, ne se donnent aucun mouvement; ils sont fournis d'outils et d'instruments semblables à ceux qu'on emploie chez nous, et sont adroits et courageux. Le grand moyen qu'ils emploient est de jeter bas les maisons voisines de celles qui brûlent; car leurs pompes sont très-petites et telles que deux hommes suffisent à les porter.

On a remarqué souvent avec étonnement et avec raison, la résignation avec laquelle un bon Musulman voit sa maison consumée par les flammes, et lui-même passant en un moment de l'aisance à la pauvreté; il ne montre aucune émotion; il s'écrie: *Allah karim*, Dieu est miséricordieux; et il se tient assuré que la même providence qui l'a réduit à un état misérable peut lui redonner la richesse, si sa destinée le veut ainsi. Pour les femmes, elles n'ont pas cette haute philosophie; elles s'assemblent en foule autour du sultan, elles l'accablent sans pitié des reproches les plus amers, articulant ses fautes et les erreurs de son gou-

vernement, et lui imputant la calamité présente. En un tel moment, personne ne peut envier le sultan. Comme c'est-là le seul moyen de porter librement aux oreilles du prince les plaintes du peuple, et que les femmes en Turquie peuvent tout dire avec impunité, on comprend que beaucoup d'incendies ne sont pas le simple effet du hasard.

Il n'y a point de spectacle d'une grande calamité, si l'on en excepte peut-être une éruption de volcan, plus frappant pour celui qui peut se distraire du sentiment même de la compassion, qu'un grand incendie à Constantinople. Les maisons étant toutes de bois, et le feu gagnant bien vîte des magasins remplis de matières combustibles, une colonne immense d'une flamme brillante et ardente à-la-fois s'élève du centre de l'incendie, et, répandant une lumière vive sur les mosquées, les minarehs et les hauts cyprès, produit un effet magnifique. Dans les autres villes où les maisons sont de pierres, on ne voit point la flamme en si grande masse, ou bien elle est obscurcie par la fumée.

Le commerce de Constantinople se fait principalement dans les khans, les bazars et les bezesteins, selon la coutume de l'Orient. Je vais en dire sommairement quelque chose.

Les khans sont de grands édifices quarrés, bâtis en pierres et à l'épreuve du feu, par la munificence des sultans ou de quelque prince de leur famille, pour le service du public. Ils sont communément de forme quarrée, environnés d'une colonnade formant un cloître, avec de nombreuses cellules communément disposées en trois étages. On y reçoit les marchands de toutes les parties de l'Empire, qui voyagent en caravannes, et ils y trouvent les commodités dont ils ont besoin. Le premier khan a été bâti par Ibrahim Khan, visir de Soliman Ier., qui leur donna ce nom, synonyme de celui d'hôtel.

Les bazars sont des espèces de cloîtres en pierres, fort élevés et éclairés par des coupoles admirablement adaptées au climat, car ils sont très-frais en été. Là on trouve rassemblés des marchands de toutes les nations, ayant chacun une petite boutique sur le devant et un magasin derrière pour leurs marchandises. Le bazar appelé mirs cartshè, ou marché égyptien, est particulièrement destiné aux marchandises du Caire, et principalement aux drogues et aux minéraux; et c'est un lieu digne de la curiosité d'un naturaliste. Forskaal a donné un détail de cette partie de com-

merce, avec les prix courants, au temps où il étoit à Constantinople. Le grand bazar a été bâti par Mahomet II, en 1462.

D'autres quartiers sont occupés par les jouailliers, de qui l'on peut acheter à assez bon compte des pierres brutes; et par les libraires, qui ont tous un assortiment de manuscrits turcs, arabes et persans, dont ils ne connoissent pas toujours la valeur, mais dont ils demandent des prix exorbitants. Les savants dans les langues orientales peuvent trouver là des manuscrits beaux et rares, parce que, depuis les guerres civiles de Perse, les plus beaux livres pris dans les pillages ont été envoyés à Constantinople, pour y être vendus sans que le voleur soit connu. Busbec, auteur de quelques lettres sur les Turcs écrites en latin d'un style élégant, et envoyé ambassadeur à Constantinople par l'empereur Maximilien, y acheta, en manuscrit, *Dioscorides; l'Histoire naturelle* de Pline, et *l'Itinéraire*, d'un général romain, qui se trouvent aujourd'hui à Vienne dans la bibliothèque impériale. Mes recherches dans les bazars, pour me procurer quelques manuscrits grecs, ont été sans succès. On prétend qu'ils sont dispersés dans les monastères, et particulièrement au mont

mont Athos. Ceux que j'ai vus apportés delà n'étoient que des pères grecs et des homélies; mais je suis porté à croire qu'on pourroit y faire quelque heureuse découverte d'anciens classiques.

Les principaux objets du commerce d'importation d'Angleterre sont les draps et l'étaim en saumon, deux articles d'une grande consommation. Les montres anglaises sont préférées dans les marchés du Levant à celles de toutes les autres nations de l'Europe, et sont un des premiers objets du luxe d'un Turc, sitôt qu'il peut épargner quelque argent pour se le procurer.

C'est dans les bazars que se montre parfaitement le caractère national, et on ne peut l'observer avec plus de facilité et le connoître mieux que là.

Un étranger s'étonnera d'y voir souvent les boutiques ouvertes sans que le maître y soit, ni aucun gardien; mais la filouterie n'est pas un vice des Turcs.

Il faut qu'il sache qu'aucune marchandise n'a de prix fixe. Il faut marchander et se tenir bien sûr que le vendeur, en tirant de vous un prix exorbitant, ne croira avoir fait qu'un gain légitime. Le Turc se tient immobile sur son

établi, ses jambes croisées sous lui des heures entières, et ne s'abaisse jamais à faire aucune politesse au Franc, son chaland, que dans l'espoir d'en obtenir quelque avantage. On peut risquer de lui offrir les deux tiers de ce qu'il demande; mais aux marchands des autres nations il ne faut pas offrir plus de la moitié. Le Grec, plus souple et plus artificieux, vante sa marchandise outre mesure, et peut généralement se flatter que l'acheteur le plus sur ses gardes est demeuré sa dupe. L'Arménien, pesant et paisible, n'est réveillé que par la vue de l'argent, à laquelle il ne peut résister. Quant au Juif, toujours et par-tout juif, on l'emploie plus fréquemment comme courtier, profession que sa nation a eu l'adresse de s'approprier exclusivement, et dans laquelle quelques-uns se conduisent avec honnêteté et acquièrent du crédit. Les Juifs des classes du peuple les plus basses, vont se promenant dans le bazar, en criant les prix des marchandises qu'ils portent avec eux. On distingue chacune de ces nations, dont l'amas compose la vaste population de Constantinople, par la manière dont ils ont la tête couverte, et qu'on apprend bien vîte à reconnoître : différence qui rend les grouppes de figures plus pittoresques, en rompant l'uniformité et la similitude des autres

parties de leur habillement. Les Arméniens, les Juifs et les Grecs, gens de métiers, sont communément vêtus de bleu, couleur que les Turcs dédaignent, et leurs pantoufles sont d'un cuir d'un rouge sale.

Les petits ouvriers et commerçants d'une même espèce, sont réunis chacune dans les mêmes rues. Les cordonniers, les fourreurs, les faiseurs de pipes et autres occupent, chaque classe, un même quartier; et on en trouve rarement de séparés, comme dans nos villes d'Europe.

Le Bezestein, ou change public, est une pièce très-vaste où l'on rassemble des marchandises de seconde main, qui sont là colportées et vendues à l'enchère. Dans une partie de cette salle sont les saraffs ou changeurs, la plupart Arméniens ou Juifs.

Je déplore mon incapacité pour décrire les divers arts mécaniques pratiqués dans l'Orient, et particulièrement chez les Turcs, et si différents des nôtres; et je laisse à quelque voyageur plus instruit que moi, à faire l'histoire de leurs manufactures et des procédés par lesquels ils obtiennent les mêmes effets dans les arts utiles.

Constantinople est fort bien pourvue des

choses nécessaires aux premiers besoins de la vie. Les boutiques des traiteurs, des confiseurs, des fruitiers sont bien fournies et tenues avec une grande propreté. Pendant la plus grande partie de l'année, on crie dans les rues le sorbet à la glace et à bon marché. Le métier de boulanger y est lucratif, mais dangereux, s'il n'est pas inaccessible à toute tentation de frauder. On vérifie leurs poids au moment où ils s'y attendent le moins; et la punition ordinaire de celui qui est pris en fraude, est d'être cloué par l'oreille au montant de sa porte. Sur une plainte portée au dernier visir, Mehmet Mèlek, contre une friponnerie de ce genre très-notoire, il ordonna que le boulanger fût pendu sur-le-champ. Le maître s'étant échappé, son garçon, parfaitement innocent, fut pendu à sa place.

Les cafés, qui sont en grand nombre, sont arrangés dans le goût chinois et peints agréablement. L'intérieur en est distribué en petits cabinets dans lesquels il n'y a point de sièges, les Turcs se tenant assis sur leurs talons. Les personnes de tous les rangs y viennent constamment, et plusieurs y passent la plus grande partie du jour, fumant trente et quarante pipes par jour, et prenant autant de tasses de café bouillant, non clarifié et sans sucre.

Aux cafés, il faut joindre les boutiques appelées teriaki-kana, situées près de l'Osmanie, où se vend l'*afioni* ou opium, et où les Turcs vont le prendre à la dose, depuis dix jusqu'à cent grains dans un jour. La passion des Turcs pour ce pernicieux usage est moins générale qu'on ne le dit communément; celui qui en use habituellement est regardé avec pitié et avec dégoût. On y prépare l'opium avec différents sirops, pour le rendre agréable au goût et moins enivrant, et il ressemble à ce qu'on appelle en pharmacie un rob; on le prend avec une cuiller. Quelquefois aussi il est en petites tablettes, sur lesquelles sont imprimés ces mots : *mash Allah*, c'est-à-dire l'ouvrage de Dieu.

Les Turcs prennent l'opium comme un enivrant, ou d'après l'idée qu'il fortifie, lorsqu'ils ont une fatigue extraordinaire à supporter. Les couriers tartares qui voyagent avec une incroyable diligence usent de ces *mash Allah*. Aujourd'hui l'usage de l'opium est fort diminué à mesure que s'affoiblit le préjugé des Mahométans contre le vin; ce qui m'a expliqué la différence que j'ai observée entre ce que nous disent d'anciens écrivains de l'usage, selon eux, presque universel de l'opium et la pratique actuelle des Turcs.

L'administration de la justice à Constantinople est notoirement corrompue. Elle est tout entière dans les mains de l'Ulemah ou corps ecclésiastique, dont la rapacité est entretenue par la certitude que le Gouvernement ne peut la réprimer, et parce que les juges ne reçoivent aucun salaire de l'État. De ces deux circonstances résulte une corruption telle qu'il n'y a point de justice pour le pauvre. La jurisprudence turque est censée établie tout entière sur le koran ; mais, dans la pratique, on suit principalement la tradition des tribunaux, appelée *multekah* ou *sonhèt*; mais, généralement parlant, la décision est dictée par l'intérêt ou le caprice des juges.

L'ordre et le rang, entre les gens de loi, est celui-ci : d'abord, le mufti, député auprès du sultan comme calife ou oracle de la loi; les kadi-leskiers de Romélie et de Natolie, juges suprêmes dans leurs districts ; les mollahs, les muselims et les cadis. Ce sont-là les magistrats qui tiennent les mekemehs ou cours de justice, où se jugent les affaires criminelles et les causes civiles; et, dans ces tribunaux, la preuve par témoins l'emporte toujours contre la preuve par écrit. Le cadi fait prêter le serment sur le koran, ou sur l'évangile, ou sur le pentateuque

selon la religion du témoin. On se procure aisément des faux témoins ; il y a des cafés connus pour cet infâme trafic. Si quelqu'un de ces misérables est trop souvent pris sur le fait, ou n'a pas employé d'assez bons moyens pour s'assurer la connivence du juge, on le punit suivant la loi, et il est promené dans les rues et dans les bazars monté sur un âne, les mains et les jambes liées et le visage tourné vers la queue. En cet état, il est accablé d'injures par la populace ; et, si c'est un Turc, il est très-maltraité.

C'est une chose remarquable, qu'au sein d'une si grande population il y ait si peu d'affaires criminelles. On entend rarement parler de meurtres ; et, le plus souvent, c'est entre les soldats. La défense du port d'armes dans Constantinople contribue sans doute à cet effet. Si le meurtrier échappe à la justice pendant vingt-quatre heures, on ne peut plus l'amener devant les tribunaux, ou au moins il a beaucoup de chances en sa faveur pour éviter la peine. Les vols ne sont pas fréquents, excepté sur les grands chemins, dans les provinces éloignées, où ils sont toujours punis du supplice du pal. Il n'y a point de place publique pour les exécutions ; et

quand le criminel est condamné, il est conduit dans la première rue par le boureau qui, pourvu d'un grand clou et d'une corde, attache l'un et l'autre à la porte de la première boutique qu'il lui plaît de choisir, et dont le maître ne lui paye pas quelque chose pour se soustraire à cette incommodité. Le corps est suspendu à quelques pouces de terre seulement, et personne ne peut y toucher pendant trois jours. Dans les cas où le condamné est décapité, supplice le plus honorable, on le laisse exposé dans la rue, avec sa tête sous son bras, si c'est un Musulman; ou placée entre ses jambes, si c'est un Rayah, c'est-à-dire un sujet de l'Empire ottoman, de toute autre nation payant le haràdj ou capitation. Cet horrible spectacle ne cause aucune émotion à un Turc; et je tiens pour certain que chez aucune nation, quelque sauvage qu'elle soit, on ne fait aussi peu de compte de la vie d'un homme que parmi eux. C'est là sans doute un tableau dégoûtant de leur jurisprudence criminelle et de l'administration de la justice chez eux; mais il est fidèle.

Les combats singuliers, inconnus chez les anciens et si communs dans l'Europe moderne depuis les temps de la chevalerie, ne sont point en usage chez les Turcs. L'assassinat,

qui fait la honte de beaucoup de nations, y est rare. Le commerce des hommes avec les femmes, cette cause féconde de haines, y est tel, qu'il ne laisse aucune occasion de querelles entre les hommes. Avant le mariage, les futurs époux ne se voient pas; et la femme mariée n'est vue que par son mari et ses proches parents. Il y a aussi entre les hommes un point d'honneur inviolable sur l'article de leur harem; et celui qui laisseroit voir en lui des dispositions différentes, seroit banni de la société, et exposé à être empoisonné par le jaloux ou l'offensé.

Les jeux de hasard, autre occasion de querelles, n'ont pas lieu chez les Turcs; ils sont interdits par la loi de Mahomet. Les échecs sont leur principal amusement; et leur grande habileté en ce genre prouve qu'on peut y exceller sans être poussé à cette étude par l'amour du gain. Ils regardent aussi les gageures, cette sorte d'affirmation anticipée du succès d'un évènement futur et incertain, comme illégitimes.

C'est à l'absence de ces occasions de querelles, autant qu'à la douceur des mœurs de la nation, qu'il faut principalement attribuer leur sociabilité au degré où elle est chez eux, quoique les exemples d'une amitié désintéressée

y soient plus rares que parmi nous. Le Turc ne montre d'insolence ou d'humeur qu'à ceux pour qui ses préjugés religieux lui inspirent de l'éloignement.

Le ramazzan ou ramadan, qui est le carême des Turcs, dure une lune entière, et occupe successivement tous les mois de l'année. Cette institution est exactement et rigoureusement observée. Elle enjoint une abstinence totale, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, de toute espèce d'aliment et de l'eau même. Mahomet n'avoit pas prévu que le café et le tabac deviendroient un luxe favori de ses sectateurs ; ce qui a laissé place à des différences d'opinion sur la légalité de l'usage de l'un et de l'autre pendant la durée du carême, et la question paroît avoir été décidée contre. Le temps du ramazzan est en effet un temps de pénitence pour les journaliers et les ouvriers; mais pour les riches turcs c'est une variété agréable dans leur manière de vivre : car ils dorment tout le jour ; et, la nuit arrivée, ils se livrent aux festins et à la joie, comme pour tromper le prophète. La seule mortification qu'ils s'imposent est de ne pas entrer dans leur harem pendant les douze heures de jeûne de chaque jour. Toutes les nuits du ramazzan sont autant de fêtes parmi les officiers du serrail.

Ce temps est encore un temps d'amusement pour le petit peuple; car les boutiques des traiteurs et des confiseurs y sont décorées avec plus de soin et plus fréquentées qu'à l'ordinaire. On y trouve de petits spectacles d'un genre grossier, et ce qu'ils appellent kara-guze, espèce de marionnettes représentées par des ombres chinoises.

Pour les auditeurs plus délicats, il y a dans les cafés des conteurs en titre, qui soutiennent l'attention des assistants des heures entières. Ils font des contes orientaux ou débitent des anecdotes satyriques du temps. Quelquefois ils traitent des questions de politique et font l'apologie de quelque opération récente du sultan ou du visir. Leur débit est animé et accompagné de beaucoup de gestes; ils ont l'adresse, lorsque l'auditoire est nombreux et qu'on les écoute avec intérêt, de suspendre leur récit et d'en renvoyer la suite à un autre moment. La première nuit du ramazzan, tous les minarehs de la ville, et sur-tout ceux des mosquées impériales, sont illuminés; ce qui produit un effet singulier et frappant. Dans l'intérieur des mosquées, les coupoles ou dômes sont illuminées aussi par une infinité de lampes de verres colorés; et au-dehors, des cordes je-

tées d'un minareh à l'autre tiennent suspendues des lampes formant des mots et diverses figures. Je n'ai rien vu à Constantinople qui m'ait plus agréablement surpris, que tout le coup-d'œil de cette ville dans la première nuit du ramazzan.

Chez les Turcs, à la sévérité du carême succède le beyram, comme la pâque chez les Chrétiens. Ils s'habillent de neuf et s'abandonnent à la gaieté. Les lieux publics sont alors plus fréquentés qu'à l'ordinaire. Les Turcs sont passionnés pour cette espèce d'escarpolette qui consiste à tourner rapidement et circulairement, emporté par une grande roue à laquelle sont suspendus des siéges ou chevaux de bois où sont placés les joueurs; j'ai vu souvent ces vieux enfants prenant ce divertissement avec un extrême plaisir, qui, contrastant avec la gravité de leurs vêtements, formoit le spectacle du monde le plus ridicule. Les Grecs se donnent alors une entière licence; ils dansent dans les rues aux airs d'une musique grossière, et sont au plus haut degré de leur vivacité. Les fêtes des Arméniens, nation plus sérieuse, consistent principalement à s'enivrer et à sauter avec gaucherie et pesanteur. Pour être témoin de ces scènes, qui

caractérisent chaque nation aux yeux d'un observateur philosophe, il faut aller au lieu appelé le Champ des Morts, qui est le cimetière des Francs et des Arméniens.

Les Turcs ont des loix somptuaires et des vêtements particuliers à chaque profession. On connoît l'état de tout homme par les différences dans les formes, les grandeurs et les couleurs du turban. Ces distinctions sont en si grand nombre, qu'un ancien drogman m'a dit qu'il n'en connoissoit pas la moitié. Les émirs, descendants vrais ou prétendus du prophète, sont distingués par une mousseline verte; les autres la portent blanche, entourant un bonnet de drap, et ont généralement la tête rasée. Dans les turbans des membres de l'ulemah, il entre une grande quantité de mousseline et depuis dix jusqu'à vingt yards (mesure anglaise d'environ trente-trois pouces français), et ils sont plus ou moins gros et larges, comme nous avons vu chez nous les perruques de nos professeurs plus ou moins amples. Les militaires, comme janissaires, bostangis, topigis, portent des bonnets de forme très-désagréable, qui sont au-dessous de la description. Les rayahs se font distinguer par une coëffure appelée kalpac, faite d'une peau

d'agneau et horrible à voir, entièrement différente d'un turban. Les drogmans et les médecins portent un samour, espèce de bonnet de poils noirs; le reste de leur vêtement ressemble à celui des Turcs. Les pantoufles jaunes ne sont permises à d'autres qu'aux Turcs, que lorsqu'ils sont sous la protection d'un ambassadeur, et c'est une distinction qu'on envie. Le sultan actuel, monté sur le trône, fit publier une défense à tout rayah, qui n'en auroit pas une permission expresse, de paroître en public avec des pantoufles jaunes. Il se promenoit souvent dans les rues, déguisé. Lorsqu'il rencontroit quelque malheureux Juif en contravention à sa loi, il lui faisoit couper la tête sur-le-champ. Cette cruauté avoit donné de son caractère des idées défavorables que la suite de son règne n'a pas confirmées.

Les Turcs de quelque distinction et les Musulmans qui se piquent de quelque régularité dans leurs mœurs, portent l'habit long et la robe de dessus en beau drap ou en quelque autre étoffe légère ou pelisses, dont ils usent la plus grande partie de l'année, et qui sont faites des fourrures les plus précieuses. On leur voit presque toujours à la main un tespi, qui est un chapelet de quatre-vingt-

dix-neuf grains, correspondant chacun à un des noms de la divinité, et qu'ils portent autant comme jouet que comme instrument de leur dévotion. Hamid Ali, le dernier visir, en avoit un de perles si parfait, qu'il étoit estimé 3000 livres sterlings. Ceux qui appartiennent à quelque corps militaire portent un surtout court richement orné d'or ou de broderie en soie, des chausses ou caleçons de drap descendant jusqu'à la moitié de la jambe, dont le reste est nu, et des pantoufles rouges. Leur grande vanité est de porter à leur ceinture une paire de grands pistolets d'arçon, un yataghan ou long couteau, un cangiar ou dague; le tout enrichi avec profusion d'ornements en argent, d'un goût bizarre; de sorte qu'en y ajoutant de la poudre à tirer, du plomb et du tabac, ils sont chargés d'un poids considérable et très-incommode à porter. Avec ces armes, ils font souvent du mal, quelquefois par étourderie et quelquefois avec intention. On voit de ces hommes dans toutes les villes de l'Empire, excepté dans la capitale; et ils sont vains de leur privilége, le port d'armes étant interdit à tout rayah.

Les loix de Mahomet interdisent aux Turcs la vaisselle et les ustensiles d'or et d'argent,

et elles leur enjoignent la simplicité dans toute l'habitude de leur vie. Cette injonction ne s'étend pas aux femmes, qui tirent vanité du nombre et du prix de leurs bijoux. Le luxe principal des hommes consiste dans le nombre de leurs suivants et dans celui de leurs chevaux, couverts de riches caparaçons brodés en velours ou garnis de plaques et bossettes d'argent. Un homme riche ne paroît en public qu'à cheval, avec une suite d'hommes à pied, et ce luxe lui coûte une grande partie de son revenu, le nombre de ces domestiques étant grand; car, quoique leurs gages ne soient pas considérables, il faut les faire vivre et leur donner des habits neufs à la fête du beyram. Aucun domestique n'a plus d'une fonction; l'un sert le café; un autre présente la serviette, et aucune circonstance ne peut tirer de l'un ni de l'autre aucun service d'un autre genre.

Les chevaux turcs et arabes sont parfaitement beaux et sont dressés à tous les mouvements du plus parfait manége, sous le cavalier le plus foible.

Les Turcs font encore de grandes dépenses pour leurs barques, qui sont de la plus grande élégance, sculptées, dorées et meublées des plus riches coussins; elles coûtent de 100 à

100

1060 piastres. Le rang et la dignité du propriétaire sont marqués par le nombre de rames. En adresse et en politesse, il n'y a point de bateliers comparables aux Turcs.

Les Turcs ne connoissent point l'usage des carrosses, à moins qu'on n'appelle de ce nom ces voitures grossières qui portent dans la campagne les femmes des grands harems. Un homme riche étale un grand luxe dans sa pipe; le haut en est d'ambre jaune, la tige de bois de jasmin avec son écorce, et la tête d'une terre rouge et fine, qui se fait à Burgas, en Romélie, et qui est richement ornée; la longueur de la pipe est en raison de la dignité du fumeur, souvent de six à sept pieds, et alors elle est portée d'un lieu à l'autre, par deux de ses domestiques, avec beaucoup de cérémonie, et le bowl ou tête est soutenu sur des roulettes pour favoriser la paresse du maître. Dans l'été, le bout de la pipe est garni de coton ou de mousseline, et humecté d'eau de temps en temps. Ce plaisir, qui leur semble exquis, n'est pas réservé aux hommes seuls, les dames le partagent, sur-tout celles d'un certain âge; et celles qui ont le plus de recherche mêlent au tabac de l'encens, du musc ou du bois d'aloës. Le sultan seul s'abs-

tient de fumer; et par étiquette, comme calife ou représentant du prophète, il ne veut pas autoriser par sa pratique une coutume sur laquelle la loi n'a rien prononcé de décisif.

Nonobstant la gravité de leur extérieur, qui peut conduire des étrangers également à les croire stupides ou pleins de sens, et qui paroît bien opposée à la vivacité et à la gaieté, les Turcs de haute condition et des deux sexes, ont l'esprit railleur et ne sont pas au-dessous des nations les plus polies pour la délicatesse et le piquant de leurs reparties. Beaucoup d'officiers du serrail et d'habitants riches de la capitale ont été assez bien instruits et connoissent la littérature orientale; ils citent les poëtes persans et les philosophes arabes avec autant d'érudition et de justesse, que nous rappelons les traits des écrivains grecs et latins. *Les Nuits arabes*, connues d'abord en Europe par la traduction française de Petis de la Croix, leur sont très-familières, aussi bien que les fables de Pilpay et de Lockman, et ils en tirent des expressions pleines de force et de sentiment. La grande ambition de tout homme bien né est d'exceller dans l'art de converser avec facilité et avec élégance.

Je rapporterai un trait de cette vivacité

dans la repartie, auquel a donné lieu un évènement récent qui m'est connu.

Un homme de distinction fort laid et fort déplaisant venoit de se marier, selon la coutume, avec une fille qu'il n'avoit jamais vue et dont la figure n'étoit pas plus attrayante que la sienne. Au matin du lendemain de leur mariage, la femme demanda à son époux quels étoient ceux des amis de celui-ci à qui elle pourroit montrer son visage sans voile. Montrez-le à qui vous voudrez, lui répondit-il; mais cachez-le-moi désormais. Supportez ma laideur, dit la femme. Je n'ai pas, répliqua-t-il, assez de patience pour cela. Ah! reprit-elle, vous devez pourtant en avoir un grand fonds, puisque vous avez supporté, depuis que vous vivez, l'horrible nez que je vous vois.

CHAPITRE VI.

Janissaires ; leur institution ; leur état actuel. —De la discipline militaire. —Bostangis. —Topigis. —Le Fanal. —Quatre grands emplois entre les mains des Grecs. — Des princes et de leur famille. — Dépendance des Grecs.

Les gardes prétoriennes, les mammelucs et les janissaires ont été célèbres pour leur valeur et leurs talents militaires ; et, dans les temps voisins de leur institution, ces derniers n'ont pas été inférieurs aux premiers.

Quelques auteurs placent l'institution de ce corps de troupes sous Osman Ier. ; d'autres, avec plus d'exactitude, l'attribuent à Amurath II. Il fut composé, dans son origine, d'enfants donnés en tribut au grand-seigneur de la Macédoine, de la Bulgarie et de quelques autres provinces grecques, qu'on envoyoit très-jeunes, qu'on élevoit dans la religion musulmane et qu'on appeloit hadjem-oglàr, les enfants des étrangers. La politique de la Porte l'a conduite, avec le temps, à commuer cette

espèce de tribut, et le corps des janissaires n'a plus été composé que de jeunes volontaires qui ne peuvent être enrôlés qu'après avoir passé par une sorte de noviciat, et avoir donné quelque preuve de valeur. Ils furent appelés yenitcheri, nouveaux soldats, d'où les Francs ont fait janissaires et janissary ; et leur chef, yenitcher-aga, ou aga des janissaires, titre que prend aussi le gouverneur d'une garnison en l'absence de l'officier supérieur.

Les janissaires, dont l'indocilité est aussi ancienne que leur institution, sont à présent dispersés dans toutes les provinces de l'Empire. En temps de paix, leur paie est modique et différente, selon le mérite de l'individu, réel ou supposé, et l'intérêt qu'on trouve à le bien traiter; mais en temps de guerre ils demandent davantage et veulent être payés d'avance. Leur nombre est sans doute considérable, et on le calcule très-différemment. Comme ce titre est héréditaire, il y a peu de Turcs, même parmi les gens de métier et les marchands, qui ne soient enrôlés dans quelque odah ou régiment de son choix, pour jouir des priviléges du corps; ce qui l'exempte de recevoir la bastonade sur la plante des pieds et lui donne le droit de l'avoir sur le dos, ainsi

que l'honneur d'être étranglé quand il est condamné à mort. Il y a cent une légions de janissaires, et le sultan est enrôlé dans la première, dont il est le chef, et à de certains jours il reçoit sa paie dans la seconde cour du serrail, lorsqu'on leur distribue le pilau des cuisines de l'empereur. Le nombre des hommes de chaque régiment n'est pas réglé, car ils admettent tant de volontaires qu'on veut; les commandants sont seulement moins ignorants de la tactique et de la discipline militaire que le simple soldat.

Pour celui qui observe l'organisation de ce corps, les janissaires semblent plutôt des citoyens paisibles, que la garde tutélaire et le soutien de l'Empire. Celui qui y veut être admis, doit, en commençant et durant sa jeunesse, être le garçon de cuisine et le valet de son ortah ou division. Pendant ce noviciat, il est soumis aux ordres d'un caporal à qui il doit obéir aveuglément, comme dans les ordres monastiques, un jeune frère obéit à son supérieur. Ces novices portent une ceinture de cuir, ornée par-devant de deux larges plaques de cuivre. Ils ont soin des marmites et distribuent les portions. Ils sont affranchis de ce service, sitôt qu'ils ont des moustaches. Ils

portent imprimée à leurs bras et sur la chair, la marque qui distingue l'odah auquel ils appartiennent, et qui, tracée avec de la poudre à canon, selon un procédé bien connu, ne peut plus s'effacer. Le premier odah a pour symbole un croissant; d'autres ont des figures grotesques ou des figures d'animaux, comme un lion, un rhinocéros. La trente-unième légion ou odah a une ancre, parce qu'elle est employée au service de mer. Cette dernière est la plus renommée; car, quand un soldat veut faire l'éloge de la bravoure d'un autre, il l'appelle otoòz-bir, soldat du trente-unième ortah.

Le sentiment de l'honneur militaire ne les conduit pas, comme chez les autres nations, à conserver leurs drapeaux: mais le plus grand malheur qui puisse arriver à un corps est la perte de ses marmites; et, pour le prévenir, ils ont constamment deux batteries de cuisine. Lorsque toutes deux ont été prises par l'ennemi, la légion est rompue, et on en forme une nouvelle à laquelle on donne de nouvelles marmites. Dans la dernière guerre, les Russes s'étant emparés du camp des Turcs, et employant leurs marmites en présence de leurs prisonniers, ceux-ci se montrèrent extrême-

ment choqués et scandalisés de cette profanation.

Les jours de réjouissances publiques, les janissaires portent de grands bonnets de feutre qui sont certainement égyptiens d'origine, et qui ont une grande pièce quarrée de même étoffe, tombant sur le dos dont elles couvrent la moitié. Sur le devant du bonnet est attaché une espèce de tuyau de cuivre originairement destiné à tenir des plumes, mais où ils placent aujourd'hui la cuiller de bois avec laquelle ils mangent leur pilau; car, pour un bon janissaire, sa cuiller est un meuble aussi militaire que l'épée et la bayonnette pour un soldat européen. Quoiqu'ils soient regardés comme la meilleure infanterie de l'Empire, ceux qui sont assez riches parmi eux pour se fournir un cheval sont dispensés de marcher à pied, sans quitter pour cela leur troupe; ce qui produit communément de grands désordres. Lorsqu'ils sont employés dans la capitale, ils sont désarmés et ne portent qu'un grand bâton, qui est la marque de leur profession.

Le chef des janissaires jouit d'un grand crédit à la Porte; et, lorsque ce corps étoit plus formidable aux sultans qu'il ne l'est aujourd'hui, on croyoit nécessaire de le dépopula-

riser à l'aide de beaucoup d'intrigues. Cependant, comme le sultan donne cet emploi à qui il veut et l'ôte quand il lui plaît, il a moins à redouter de la part de celui qui le remplit.

Les janissaires sont si nombreux dans Constantinople, et diffèrent tellement pour la discipline et leur genre de vie de ceux qui habitent les provinces, que, pour bien connoître ce corps en entier, il est nécessaire de les considérer et d'en traiter à part; et il est vrai que, ceux de Constantinople affoiblis par une sorte de débauche qui leur est familière, et corrompus par l'aisance et la licence, ayant perdu leur première et austère simplicité, leur dégénération en est plus frappante et contraste plus fortement avec leur ancienne renommée; et qu'ils ne sont plus animés du même esprit qui les a conduits autrefois en conquérants de l'Euphrate aux bords du Danube.

Les détails suivants sur leur marche en campagne et sur leur manière de se battre, sont le résultat de plusieurs conversations sur ce sujet avec un Anglais qui a servi pendant près de trente ans dans l'armée turque.

Les spahis forment la cavalerie divisée en seize légions. Ils possèdent des terres à titre de zaims ou fiefs, à la condition de fournir à

l'armée tant de cavaliers équipés complètement : ceux-là abandonnent leurs marmites plus aisément que leurs étendards ; mais ils sont également ignorants de toute tactique. Le chef des canonniers a le commandement de plusieurs milliers d'hommes. Leur artillerie est si pesante, que leurs pièces ont besoin d'être tirées par vingt chevaux ou par trente buffles, et qu'elle est bientôt démontée par l'ennemi. Leur corps d'artilleurs est organisé comme ceux des spahis, et non moins ignorant. Les volontaires cavaliers et fantassins composent plusieurs corps commandés par des officiers de leur choix; ils ne reçoivent ni paye ni étape, jusqu'à ce qu'ils aient joint l'armée. A leur arrivée, ils ont la même paye que les janissaires et leur part du butin, qui est le seul motif qui les attire sous les étendards. Les troupes turques n'ont point d'uniforme. La forme du turban est la seule distinction pour elles, aussi bien que pour tous les ordres de la société. Le sultan n'habille pas les troupes, si ce n'est lorsqu'une défaite rend nécessaire de nouvelles recrues, auquel cas la Porte fournit de l'argent; mais généralement l'officier et le soldat sont bien ou mal vêtus, selon leurs facultés, et ont des armes plus ou moins bonnes,

plus ou moins belles, sans qu'on s'embarrasse de l'uniformité. Le luxe des Turcs se montre dans l'équipage de leurs chevaux, où ils prodiguent l'argent. Leurs fusils et leurs pistolets sont ornés de même, et leur dague est quelquefois enrichie de pierreries. Leurs tentes sont magnifiques. Celle du visir est couverte de drap d'or à longues et riches franges d'un très-grand prix. Leurs habits sont de beau drap ou de quelque autre étoffe fine. On a remarqué, dans la dernière guerre, que le vêtement et l'équipement d'un simple soldat turc étoit d'une plus grande valeur que ceux d'un officier russe.

Quand le grand-visir commande l'armée, ce qu'il est obligé de faire même lorsqu'il n'a aucune connoissance militaire, chaque pacha choisit parmi les janissaires ceux qu'il croit les plus propres à faire la campagne. Ils sont enregistrés, et on leur donne du fourrage jusqu'au lieu de leur destination. Les compagnies sont plus ou moins nombreuses, au gré des commandants. Leurs habits flottants rendent leur marche lente, et le poids de leurs armes les accable. Ils portent communément un fusil pendant en travers sur leurs épaules, un sabre et une dague ou poignard, une paire de pistolets et une giberne à leur ceinture.

Les troupes d'Asie sont toutes de cavalerie, excepté celles qui viennent des bords de la mer Noire, qui ne fournissent que de l'infanterie. La Syrie, le Diarbeckir et les bords de l'Euphrate donnent d'excellents chevaux de race arabe, qui sont ardents et actifs, mais incapables de rompre une ligne de cavalerie allemande, pesante et bien dressée. Le bagage d'une armée turque ne consiste que dans ses tentes et ses marmites. Les soldats et les officiers se mettent en campagne avec une seule chemise; et, quand ils la lavent, ils attendent avec patience qu'elle se soit séchée au soleil. Ils ont des chariots tirés par deux buffles qui portent les munitions et les provisions. Les troupes les plus estimées sont les bosniaques; car les janissaires tirés de Constantinople, énervés par le luxe et l'oisiveté, sont communément moins capables de soutenir la fatigue. Ils sont aussi les plus adroits à déserter; et, comme on n'emploie contre la désertion aucun moyen efficace, ils retournent à leurs familles, si le pillage ne répond pas à leur attente.

Pour prévenir la désertion, on place sur les routes des gardes qui ne laissent passer personne que pour aller du côté du camp, et qui

arrêtent tous ceux qui en viennent, s'ils ne sont porteurs d'un ordre du commandant en chef. Les Turcs dédaignent de fortifier leur camp ; ils plantent leurs tentes sans régularité autour de celle du visir ou de leurs chefs, et choisissent un terrain le plus voisin qu'ils peuvent de la rivière et des autres objets de leurs besoins.

Le grand-visir a un camp particulier, dont les troupes sont immédiatement sous ses ordres ; l'aga des janissaires a aussi le sien, et les artilleurs en ont un autre à égale distance des deux premiers, de sorte que l'armée est en trois camps séparés. Ces dispositions font que, lorsqu'ils sont forcés à la retraite, ils sont entièrement défaits, n'ayant point de camp retranché. Les armées ne se forment ni en lignes ni en colonnes, soit pour se défendre des surprises, soit pour faciliter leur marche en pays ennemi. Ceux qui ont quelque genre d'industrie et de commerce sont sûrs de gagner quelque chose à ouvrir une boutique dans le camp, où ils s'établissent comme ils feroient dans une ville, de sorte que leur camp ressemble plutôt à une foire qu'à une armée en repos. Le lieu du camp qu'on va chercher étant fixé, chaque soldat se met en marche à part et va

vîte ou lentement, à son gré, sans suivre son chef ni ses drapeaux, qui demeurent souvent tout-à-fait abandonnés. Leurs marches ne sont guères, par jour, que de six lieues ou heures de chemin, qu'ils font tout d'une traite ou en s'arrêtant, où et quand ils veulent. Malheur aux villages par lesquels ils passent, dont les habitants, sur-tout s'ils sont Chrétiens, sont abandonnés à tous les genres de rapines et de violences, le soldat turc ne connoissant aucun frein, particulièrement dans la Moldavie et la Valachie. Les commissaires aux fourrages précèdent la marche et se contentent de donner des ordres aux villages et aux cantons, d'envoyer des provisions qui, arrivant souvent trop tard, laissent l'armée dans la disette. Toutes les provisions, portées sur des chariots tirés par deux buffles, sont distribuées en petites charretées, à raison de la difficulté des chemins, sans qu'on établisse des magasins sur la route; on se contente d'annoncer à tous les villages circonvoisins que l'armée est en marche, et l'on ne prend aucune autre précaution pour pourvoir à sa subsistance. On distribue chaque jour au soldat sa ration de pain, chaque matin de la viande et des légumes, et deux fois la semaine du riz et du lard pour

le pilau. Dans les marches forcées et longues, au lieu de pain, on leur donne du biscuit en plus ou moins grande quantité, selon l'abondance ou la disette. Lorsqu'ils se trouvent à peu de journées de marche de l'ennemi, le visir envoie en avant un officier de son choix, avec un corps suffisant, pour reconnoître ou pour attaquer. Ce partage de l'armée est toujours désavantageux; car ce corps avancé, trop éloigné du gros de l'armée pour être secouru, une fois battu, se retirant dans le plus grand désordre, ne manque jamais de répandre l'alarme dans le camp du visir qui, ne voyant souvent aucun autre moyen de se sauver d'une entière défaite, prend le parti de la fuite, comme il est arrivé fréquemment durant la dernière guerre. Dans ces retraites, les Turcs se tuent et se pillent les uns les autres; à Matelcin, près d'Ibraïl, sur le Danube, la caisse militaire et la tente du grand-visir furent pillées par ses propres soldats, et il n'osa faire aucune recherche des coupables ni infliger aucune punition.

Quoiqu'on ne puisse refuser aux Turcs la bravoure personnelle, nous ne pouvons nous dispenser d'observer le besoin qu'ils ont de s'encourager les uns les autres, en se disant

qu'ils marchent seuls dans la route de la vérité; que les Chrétiens ne connoissent que la sorcellerie et les enchantements, et qu'ils s'en servent pour les attirer dans des embuscades. Il arrive delà que dix Turcs ne se font point de honte d'assaillir à-la-fois un seul Chrétien, dans la crainte que d'autres Chrétiens invisibles, qui accompagnent le premier, n'apparoissent tout-à-coup et ne les tuent tous; si tous les Turcs ne pensent pas ainsi, c'est du moins l'opinion populaire parmi eux. Dans leurs guerres avec les Russes, jamais ils n'ont combattu ceux-ci à nombre égal, et ils ont évité l'engagement toutes les fois qu'ils ne se sont pas trouvés trois ou quatre fois plus nombreux. A Shnulblàh, durant la dernière guerre, quatre-vingt mille Turcs ont été défaits par douze mille Russes.

Les Albanois, qui sont de bonnes troupes, ont acquis la réputation d'être toujours les premiers à attaquer, et sont regardés comme la dernière ressource dans les situations fâcheuses. Ils ont quelquefois décliné cet honneur, parce qu'ils couroient le risque d'être abandonnés par le reste de l'armée, et laissés à leur seule bravoure.

Les Turcs avoient, jusques à ces derniers temps, refusé de se soumettre à aucune tactique,

tique, qui arrêteroit, disoient-ils, leur impétuosité. Leur infanterie n'est pas divisée en bataillons, ni leur cavalerie en escadrons, et ils ne se forment point en lignes. Les chefs donnent l'ordre, portent le drapeau et sont les premiers à attaquer. Leur cri de guerre est *Allah*, qui leur inspire le courage et qui imprime, à ce qu'ils croient, la terreur à leurs ennemis. Ils n'ont point d'instruments pour donner le signal de la charge ou pour ordonner la retraite. Leur furie les porte souvent dans les lignes des ennemis; ce qui les expose à être pris. Tandis que leur artillerie tire presque à l'aventure, que leur cavalerie s'abandonne avec une vîtesse qui lui est particulière, et leur infanterie avec une ardeur qui se soutient quelque temps, ils finissent le plus souvent par être défaits et par tomber dans les mains des ennemis; et alors, une terreur panique venant à les saisir, ils complètent eux-mêmes leur défaite, n'étant point accoutumés à se rallier, et leur camp, ouvert de tous les côtés, ne leur offrant aucun asyle. Au temps où les Turcs étoient accoutumés à vaincre, le sort de leurs prisonniers étoit déplorable: chargés de chaînes, insultés cruellement, ils étoient dévoués à l'esclavage ou à la mort; mais, dans la

dernière guerre, l'avantage que les Turcs ont trouvé à les échanger, a amené un meilleur traitement pour les prisonniers. Ils ne prennent pas grand soin de fortifier leurs frontières. Observateurs religieux des traités, ils se tiennent fort tranquilles pendant la paix, et ne font point de préparatifs pour une autre guerre, parce qu'ils se considèrent eux-mêmes comme des forteresses mobiles, plus capables de résister aux ennemis que les plus forts bastions. Ils n'ont de villes régulièrement fortifiées, que sur les bords de la Save et du Danube, et ces fortifications sont l'ouvrage d'ingénieurs français, ou des restes d'anciens forts élevés par les Grecs ou les Génois; car ils sont aussi peu versés dans l'art de fortifier les places, que dans celui de les défendre. Le service militaire y est fait sans aucune régularité, et les sentinelles passent plus de temps à fumer dans leur corps-de-garde, qu'à se tenir à leur poste.

Il y a une autre sorte de soldats qui restent à Constantinople, appelés les bostangis, à la lettre, *les jardiniers*, qui sont à présent les gardes-du-corps du sultan, et au nombre de plusieurs milles. Originairement, ils étoient bien moins nombreux, et ils n'étoient employés

qu'aux bas offices dans le serrail; mais on a cru d'une bonne politique de les élever à un rang supérieur, de leur donner une paie et d'en accroître le nombre, pour avoir en eux une force à opposer aux janissaires, et des défenseurs attachés à la personne du sultan. Leur commandant, appelé *bostangi baschi,* a la police intérieure du serrail et la jurisdiction sur les villages bien peuplés des deux côtés du Bosphore.

Cette autorité, en ce qui concerne les femmes du serrail, lui appartient exclusivement, et il l'exerce avec une sévérité qu'on ne peut excuser de cruauté. C'est à lui qu'appartient la conduite de la barque du sultan lorsqu'il se promène sur la mer. Les topigis, ou canonniers, sont au nombre d'environ dix mille hommes, habitent des casernes bâties nouvellement à Tophana, et sont dressés aux exercices militaires et à la tactique européenne par des officiers principalement suédois ou français. Jusques à présent, ils n'ont pas montré beaucoup de docilité. Lorsqu'ils s'exercent à tirer, ils chargent souvent leurs canons à boulets, et j'ai vu d'une fenêtre, à Pera, des boulets bondissant et fumant sur les eaux,

au grand danger des bateaux passant et repassant le hâvre (1).

Un quartier de Constantinople, appelé le Fanal, est principalement habité par les Grecs, et le séjour des plus nobles familles de cette nation et de tout ce qui leur tient, depuis que la ville est dans les mains des Turcs. Tandis que le brave Constantin défendoit la porte de Saint-Romain comme sa dernière espérance, une autre partie des assiégés, soit lâcheté, soit désespoir, traitoit avec les assaillants et leur ouvroit la porte de Phénar. Pour prix de leur lâcheté ou de leur trahison, ils obtinrent de Mahomet II le quartier voisin de la porte qu'ils avoient livrée, avec quelques immunités. A présent, l'église patriarchale étant dans ce quartier, et le patriarche et les douze évêques appelés synodaux, avec les archontes ou princes, y faisant leur résidence, la population s'y soutient. Elle a été ci-devant encore plus considérable, et elle est un peu réduite, à raison de ce que beaucoup de ces princes ont porté leur habi-

---

(1) *Note du Traducteur.* C'est ici que se trouvoient des détails sur les églises grecques, que nous avons placés ci-dessus chap. IV.

tation à Koorootsheme et Arnaoot Keny sur le canal; de sorte que, tandis qu'on peut compter dans la ville cent mille Grecs, le quartier du Fanal n'en contient guères que deux mille cinq cents. C'est cependant là le seul endroit de tout l'Empire où l'on peut observer et connoître le caractère de cette nation dans les personnes d'un ordre un peu relevé, parce que c'est-là où elle montre des manières plus polies et plus de connoissance, et où l'on parle un langage plus pur.

Toute corrompue qu'est la langue grecque dans la bouche des Grecs modernes, on en trouve, sur-tout dans le quartier du Fanal, qui le parlent avec quelque pureté, au moins par comparaison avec le commun de leurs compatriotes, et qui se piquent d'employer des expressions et des phrases plus classiques, et de prononcer comme les anciens Grecs. L'épreuve de cette correction dans le langage, est d'observer si l'on en bannit tous les mots turcs et italiens, et si on y emploie fréquemment les termes qu'on trouve dans les anciens, ou du moins dans les écrivains de Byzance.

Le Gouvernement turc, depuis long-temps, fait remplir par l'ancienne noblesse grecque quatre grandes places; et ceux qui les occupent,

comme représentant l'ancienne noblesse de l'Empire, prennent le titre de prince. Les principautés de Moldavie et de Valachie, l'office de premier interprète de la Porte et le patriarchat de Constantinople, sont le but le plus élevé de l'ambition des Grecs, et les plus grands honneurs qu'un sujet puisse recevoir en même temps que les places les plus lucratives. Les deux premières sont tenues à la volonté du sultan, et les titulaires ne les gardent guères que peu d'années, parce qu'elles sont la récompense ordinaire des services rendus dans la troisième; et, comme à la Porte on ne fait pas mystère de la vénalité, la place de patriarche est à celui qui la paie le mieux.

Après la prise de Constantinople par Mahomet II, ce conquérant continua de faire aux patriarches les mêmes présents que leur faisoient les empereurs grecs : un bâton pastoral, un cheval blanc et 400 ducats en or. Il laissa de grands biens à l'église grecque, et au clergé des revenus que les ecclésiastiques eux-mêmes ont perdus par degrés en les sacrifiant à leur inconstance, leur ambition, leur jalousie. Le premier patriarche étoit souvent supplanté par les métropolitains, ses rivaux; ceux-ci employoient leurs amis à la Porte,

pour offrir de remplir les premières places avec un revenu moindre que celui de ceux qui les tenoient. Pour les places ou bénéfices moindres, on faisoit les mêmes offres. La Porte, trouvant là un moyen d'épargner de l'argent sans violer ses promesses, leur permettoit d'élire celui qu'ils préféreroient, sous cette condition, et le mettoit en possession ; mais si, sur ces entrefaites, un autre proposoit de remplir la place à moindre prix, il obtenoit sûrement la préférence. Ces marchés au rabais et cette concurrence des candidats avilissoient la dignité et en affoiblissoient le revenu en même proportion, celui qui vouloit être patriarche devant se contenter d'un revenu moindre que son prédécesseur. Cette sorte de simonie se pratique aussi sous une autre forme ; on accuse le patriarche de quelque délit, ou comme indigne de sa place, et on corrompt quelque ministre pour l'engager à accueillir l'accusation. J'ai su d'assez bonne part, que tout le revenu du patriarche, en contributions du diocèse, taxes pour l'absolution et pour les excommunications, messes et rachat des pénitences canoniques, ne passe pas 3000 livres sterl. par an, à quoi il faut peut-être ajouter quelque chose pour quelques revenus

casuels et cachés. Le crédit du patriarche à la Cour, en ce qui regarde sa nation, est très-grand; on ne refuse jamais de recevoir ses mémoires, et il peut, dans le fait, obtenir la destitution, l'exil, l'emprisonnement pour la vie, la mort même de tout Grec qu'il veut poursuivre avec rigueur, ou qui a méprisé son autorité.

L'église d'Orient n'attache aucune idée de sainteté ou d'infaillibilité à son chef suprême, quoiqu'il soit appelé le treizième apôtre. Les trois autres patriarches, d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie, ne le sont qu'avec son agrément, et dépendent jusqu'à un certain point de lui. Il n'est pas toujours pris parmi les nobles Grecs; mais souvent il doit sa place au crédit des grandes familles. Aujourd'hui, Hierasymos Petroo, de l'isle de Chypre, d'abord maître d'école, puis successivement évêque de Patras et de Dercon, est devenu patriarche de Constantinople en 1793, et a pris, comme les pontifes de l'église romaine, un nom pontifical, qui est celui d'Hyppolite.

Quoiqu'il n'existe plus de Grecs portant les noms célèbres des Comnène et des Paleologue, il y a encore plusieurs familles parmi les principales qui prétendent avec quelque vraisem-

blance descendre de celles-là, ou leur avoir été alliées.

Les riches provinces de la Moldavie et de la Valachie sont maintenant gouvernées par les chefs de deux riches familles établies dans le quartier du Fanal, les Callimachi et les Moroozi. Le premier étoit drogman à la Porte, et a été envoyé en Moldavie en 1795. Le dernier avoit rempli la même fonction dans les négociations de la paix de Sistove entre les Turcs et les Impériaux en 1792; et l'année suivante on a récompensé ses talents, en lui donnant la principauté de Valachie. Il montre dans son gouvernement plus de zèle pour le bien que ses prédécesseurs, dont plusieurs ont été victimes de leur avidité et de leurs trahisons; et ce peuple, accoutumé à un Gouvernement tyrannique, jouit du retour de la justice. Moroozi a établi une imprimerie, une manufacture de drap et une poste régulière dans l'étendue de son territoire. Son père avoit été hospodar de Moldavie; et le fils a été élevé dans les Cours, où il a acquis les connoissances et l'habileté en politique qui l'ont conduit aux places, et à l'aide desquelles il a gagné une assez grande popularité et plus de sûreté peut-être pour lui-même que n'en ont eu ses prédécesseurs.

J'ai cru qu'on me pardonneroit cette digression qui donne quelque notice des familles considérables des Grecs. Ce sujet m'a paru pouvoir intéresser, par la raison que toute l'importance et le caractère de cette nation dégradée se trouvent concentrés entre un petit nombre d'individus et leurs familles. Je dois dire aussi que ces maisons sont constamment dévorées de jalousie, ourdissant sans cesse des intrigues les unes contre les autres, et que ces familles du Fanal nourrissent entre elles les haines et l'animosité des Montagu et des Capulet de Shakespear.

Alexandre Moroozi, hospodar actuel de Valachie, a deux frères, dont le plus âgé est son envoyé à la Porte. Le plus jeune a de grands talents; il a été deux fois fait drogman du grand-visir, emploi qu'il occupe encore, et il a un grand crédit sur les ministres actuels. Il n'y a point de famille qui soit en si grande faveur que la sienne; et, si le mérite peut l'assurer, il n'y a point de famille qui doive conserver cette faveur plus long-temps (1).

---

(1) Tandis que ceci s'imprime, on apprend que la famille Moroozi est enveloppée dans la disgrace avec Ratif effendi, son patron, soupçonné d'attachement à un plan

Callimachi, qui avoit remplacé Moroozi comme drogman en 1794, a obtenu dans la même année la place du prince Soozo dans le gouvernement de Moldavie. Sa famille n'est pas ancienne, et ses liaisons sont moins étendues que celles de ses rivaux.

Le chef de la famille Ipsilandi a été deux fois prince de Moldavie et une fois de Valachie. Il fut fait prisonnier par les Autrichiens dans la dernière guerre, délivré à la paix et exilé dans l'isle de Rhodes, d'où il a été rappelé depuis. Son fils est un des jeunes nobles de sa nation le plus aimable et le plus instruit. Aux connoissances orientales il réunit celle des langues classiques et de celles de l'Europe moderne. S'il arrive aux grandes places, il montrera vraisemblablement la réunion rare parmi ses compatriotes, de l'homme instruit et du protecteur des lettres.

Ce mérite a été celui de plusieurs princes de la maison de Mauro-Cordato. Celui qui a été hospodar de Moldavie, pendant la durée de son gouvernement, a protégé des savants qui ont

---

d'innovation. La famille d'Ipsilandi a repris son crédit : nouvelle preuve de la mobilité de la faveur auprès de la Porte.

publié un *Dictionnaire de Romeika* ou grec moderne, français et italien, en trois volumes *in*-4°. Ils ont mis à la tête de cet ouvrage une grammaire servant à faire connoître le système de cette langue et son organisation. L'hospodar a fait aussi traduire en grec moderne plusieurs des meilleurs comédies italiennes et françaises, et des romans dans ces deux langues, qui ont été imprimés soit à Venise soit à Vienne. A l'exception de quelques petits traités de religion, les Grecs modernes n'avoient aucun livre dans leur langue, jusqu'à l'époque récente des traductions dont je parle, qui ont répandu déjà cette nouvelle littérature parmi les Grecs sujets des Turcs, de manière à former un article de commerce. Quant à des compositions originales de leur création, on en chercheroit en vain. Parmi les familles les plus considérables, ceux qui ont eu la meilleure éducation, et qui ont quelque aptitude, s'appliquent à la poésie; mais ces pièces demeurent manuscrites et ne sont communiquées qu'à peu de personnes: car on n'en connoît point de recueil devenu public.

Chacune de ces grandes familles en a d'autres dans sa dépendance, qui lui sont attachées par intérêt ou par la parenté, et qui forment, pour

ainsi dire, la petite noblesse. Pendant la durée de leur pouvoir, les grands et leurs clients n'ont pour objet que d'amasser le plus de richesses qu'ils peuvent, sans être fort scrupuleux sur les moyens. Ils se préparent cette consolation pour le temps où, dépouillés de cette ombre de royauté, ils jouiront des douceurs d'une retraite voluptueuse, et de toutes les habitudes du plus grand luxe, dans leurs palais situés dans le quartier du Fanal ou sur les bords délicieux du Bosphore. Ne pouvant jouir d'aucun revenu en terre, ils placent leur argent sur des corps religieux ou commerçants à un intérêt de 6 à 12 pour 100 par an : car ils prêtent rarement à des particuliers. Avec le revenu qu'ils se font plus ou moins considérable, selon la quantité de richesse qu'ils ont acquise, ils soutiennent la dignité de leurs différents rangs. Lorsque leur capital se trouve absorbé par leurs dépenses successives ou par des accidents subits, leur situation leur est plus difficile à supporter qu'elle ne le seroit à tout autre, parce qu'ils sentent plus douloureusement le combat de l'orgueil et de la pauvreté. Lorsque leurs patrons particuliers sont écartés des grandes places, ils sont tentés d'accepter des emplois

du Gouvernement turc, séduits par l'espoir de s'enrichir, et malgré la certitude morale qu'ils jouent leur vie en se laissant aller à leur avidité. Ces observations s'appliquent aux Grecs que leurs prétentions et l'orgueil détournent de se livrer au commerce. Ceux qui veulent s'en occuper montrent beaucoup d'intelligence et d'adresse dans la conduite du petit trafic du pays ; mais ni leur génie ni les circonstances où ils sont ne les mettent en état de faire le commerce en grand. Dans la concurrence, ils l'emportent pour l'adresse sur les Arméniens et les Juifs ; mais, quelles que soient les causes de cette disposition, les Turcs ont moins de confiance en eux dans les affaires de commerce.

La capitation est différente et de trois taux, de 4 à 13 piastres par an. Les nobles nè paient aucune autre taxe personnelle. De cet exposé, on peut conclure qu'en aucun pays le peuple conquis ne contribue aussi foiblement que les Grecs aux dépenses du Gouvernement ; mais les particuliers souffrent souvent de grandes spoliations dans leur propriété, contre lesquelles ils n'ont point de défense. Il arrive assez fréquemment qu'un Turc forme une demande injuste d'une dette à un Grec devant le cadi,

produit des témoins gagés, et obtient une décision en sa faveur, à moins que le défendeur ne trouve le moyen de gagner lui-même le juge par un présent proportionné à la valeur de la somme qui est en dispute. Dans ces cas, qui sont fréquents, l'extorsion est grande. C'est ce qu'ils appellent une avanie.

Tout nuls que sont les Grecs modernes dans la balance politique de l'Europe, il n'y a point de nation plus occupée et plus inquiète de tout ce qui s'y passe. Crédules à l'excès et ingénieux à imaginer des circonstances, ils ne s'entretiennent pas d'autre chose ; et la gazette qui s'imprime en grec à Vienne, et qui est leur grand oracle, est lue avec avidité et est le fonds de toute leur conversation.

CHAPITRE VII.

De la peste — Des fontaines publiques. — De l'aquéduc de Valens. — Anciennes citernes. — Bains. —Colonnes. — Eski-serai. —Palais des empereurs grecs. —Village d'Eyub. —Kiatchana. — Jardins. —Mosquée de Piali pasha. —Ain-aleh-kavac-serai. —Havre. — Environs de Constantinople.

LA peste, ce fléau du genre humain, a été pendant quelque temps particulière au Levant et aux nations orientales. Nous sommes en Angleterre dans une heureuse ignorance de sa nature et de ses redoutables effets. La maladie décrite par Sidenham, comme dominante à Londres en 1665, ne paroît pas avoir eu les caractères de la peste orientale. Dès les premiers âges du monde, ce fléau semble avoir frappé certains pays, et en particulier les Égyptiens, selon Moïse, et selon Homère, les Grecs. Thucydide et Lucrèce ont décrit la peste d'Athènes. Dans le seul règne de Justinien, qui a duré trente-huit ans, si l'on en croit l'exagérateur Procope, cette maladie a emporté cent

cent millions d'hommes, et ses ravages ne furent guères moins terribles dans le siècle suivant. En 1349, elle fut apportée du Levant en Sicile, et parcourut et dépeupla l'Italie, l'Espagne et la France.

La plus redoutable espèce de peste vient de la Syrie en Égypte, et delà, par les pays du Levant, à Constantinople, où elle emporte presque tous ceux qui en sont frappés. L'histoire médicale de cette maladie vient d'être faite avec beaucoup de sagacité par le docteur Russel, qui a si bien approfondi son sujet, qu'il est difficile d'ajouter rien à ce qu'il en a dit. C'est un fait constant et établi, qu'on ne l'a que par communication, et que le danger de mort est plus ou moins grand, selon les dispositions du sujet. D'après des observations suivies, l'opinion des Turcs, qui leur fait négliger les précautions, semble n'être pas si déraisonnable, leur doctrine sur la fatalité mise à part; car il est constant qu'il y a tel homme qui s'expose impunément à tous les dangers de la contagion sans en être atteint, tandis que tel autre, qui s'est enfermé soigneusement, reçoit le trait de la mort en décachetant une lettre.

Les personnes jeunes et de bonne santé, gé-

néralement parlant, en sont plus facilement attaquées que celles qui sont atteintes de quelque maladie chronique et dont la constitution est affoiblie, ou qui sont en convalescence. La raison pour laquelle ce mal fait plus de ravage parmi les femmes turques, paroit être qu'elles vivent rassemblées en grand nombre et dans de petits appartements. Je ne crois pas que cette observation soit applicable aux femmes des autres nations résidant dans le Levant.

On a remarqué que ceux qui ont survécu à l'attaque de la peste éprouvent des douleurs dans les cicatrices restantes des premiers abcès, lorsqu'elle se renouvelle dans la ville, sans qu'ils soient atteints de nouveau.

Si le malade est frappé fortement de la crainte de la mort, il en échappe rarement; car il n'y a point de maladie dans laquelle l'imagination exerce une si grande influence et donne au malade un sentiment si funeste de son danger.

Quelque violence qu'ait la peste à Constantinople, les rues et les bazars n'en sont pas moins fréquentés. Loin de prendre aucune précaution, un Turc se croiroit coupable de quitter sa boutique lorsque la mort l'environne de tous les côtés; et, quoique les Grecs, les

Arméniens, les Juifs et autres ne croient pas à la prédestination, ils négligent ou dédaignent si fort de se garantir du danger, qu'on peut croire qu'ils sont conduits par ce motif aussi fortement que les Turcs.

Dans la peste de 1795, on a observé que les phases de la lune influoient fortement sur la plus ou moins grande activité de la peste, et étoient précédées ou suivies d'accroissement ou de diminution du mal. On sait aussi que les extrêmes du froid et du chaud appaisent la contagion, et les Grecs assurent qu'à quelque époque qu'elle commence, elle ne dure jamais par-delà la Saint-Jean-Baptiste, époque du solstice d'été, qu'ils croient influer sur l'état de l'atmosphère. La veille de Pâques, ils se rassemblent pour passer la nuit dans l'église patriarchale, vêtus d'habits qu'ils n'ont pas portés depuis Pâques de l'année précédente, et c'est bientôt après que la peste se déclare communément.

On peut se faire une idée de la manière dont l'infection s'attache aux appartements, par le fait suivant : j'ai connu une maison où quatre personnes étoient mortes, et que la famille abandonna après en avoir fermé les portes et les fenêtres. Elle y revint trois mois après,

et, faute d'avoir pris les précautions ordinaires de la purifier par les fumigations, plusieurs personnes y prirent encore la peste et en furent victimes.

On ne peut pas espérer que jamais les Turcs et les peuples sujets à leur Empire soient délivrés de cet horrible fléau; tant qu'ils négligeront les moyens de le prévenir, ainsi que le traitement convenable. Les Turcs comptent beaucoup sur la nature et sur la force de leur constitution, qui, aidée de leur tempérance habituelle, les défend en effet quelquefois; mais les Grecs, qui mènent une vie plus molle, meurent en plus grande proportion et combattent le mal sans succès par des remèdes que leur suggèrent l'ignorance et la superstition, au lieu que les Turcs connoissent et pratiquent même quelques remèdes qu'on trouve dans des traités arabes sur cette maladie. C'est une merveille de voir un malade sortir vivant de l'hôpital grec à Pera, où les gens du peuple se font transporter. L'hôpital des Francs est tout à côté. Le directeur de cet établissement, qui est mort nouvellement, avoit, dit-on, eu la peste douze fois.

Depuis quelque temps on a vanté, dans le Levant, comme un spécifique, l'application

d'une chemise huilée et l'usage de quelques frictions. J'ai été conduit à essayer une solution alkaline au lieu d'huile ; et, quoique je n'aie pas pu m'assurer de l'efficacité de ce remède, parce que je n'ai pu avoir de communication avec le malade, j'ai appris qu'il avoit échappé. Après tout, on n'a jusqu'ici découvert aucun moyen d'extirper cet horrible mal. On démêle bien quelques causes qui le répandent ; mais comment expliquer pourquoi, lorsque sa furie est la plus grande, il disparoît tout-à-coup, et pourquoi la contagion ne se propage plus ? Une cessation si subite est aussi inexplicable que le remède est incertain.

Nec ratio remedî communis certa dabatur.

LUCRÈCE, t. VI.

Constantinople souffriroit beaucoup du manque d'eau, si les sultans ne l'avoient pas pourvue d'un grand nombre de fontaines dont les eaux sont amenées par des aquéducs, ouvrages d'une magnificence vraiment impériale. On trouve presque dans chaque rue une fontaine qui fournit au Musulman le moyen de satisfaire aux pratiques de sa religion et aux besoins que donne le climat. A la vérité, elles ne sont pas accompagnées, comme à Rome,

des richesses et des ornements de l'architecture, ni obéissantes à l'art qui les fait jaillir dans les airs et tomber en napes sur des rochers artificiels; mais elles fournissent une eau pure coulant d'un simple tuyau de fer, et invitent le passant à jouir de leur délicieuse fraîcheur. Il n'y existe rien qui ressemble aux magnifiques fontaines de Trevies ou de Saint-Pierre *in Montorio*, ou de la place de Saint-Pierre. Les fontaines turques sont de petits bâtiments quarrés et bas, couverts d'un toit en plomb, relevé par les bords dans le goût chinois, et quelquefois dorés et peints d'un grande variété de couleurs, et portant des inscriptions en vers.

Pendant la durée de l'Empire grec, Valens, ayant résolu de faire démolir les murs de Chalcédoine pour punir les habitants de lui avoir résisté, en fit transporter les pierres à Constantinople, où il les employa en partie à la construction d'un aquéduc réunissant la troisième et la quatrième montagnes par plus de quarante arches. Cet ouvrage est très-massif, bâti, comme les murailles, de couches alternativement en pierres et en briques, et ayant en quelques parties une double arcade. Justin-le-Jeune le répara en 570, et Soliman-le-Ma-

gnifique, réparant tous les anciens aquéducs, rétablit en entier celui-là. Cet aquéduc amène le ruisseau, appelé Hydrale, de Belgrade à Constantinople; et il peut être considéré comme un des monuments les plus frappants de l'ancienne grandeur de la ville devenue la capitale de l'Empire ottoman.

Des vastes citernes dont Gyllius fait mention, il n'y en a de dignes d'être remarquées que celle de l'empereur Constantin et celle de Philoxenus. La première se trouve pleine au temps où j'en parle et où elle reçoit le ruisseau appelé Cydaris; la voûte en est soutenue par de nombreuses colonnes de granit à chapiteaux d'ordre corinthien. La seconde est occupée par des filatures de soie, et les Turcs, avec l'emphase asiatique, l'appellent la citerne aux mille une colonnes, quoique ces colonnes ne soient qu'au nombre de deux cents douze, à la vérité toutes de beaux marbres et dans de justes proportions.

C'est avec un soin égal à celui du Gouvernement romain, pour la santé et la commodité du peuple, que les Turcs, devenus maîtres de Constantinople, ont établi ou continué à entretenir des bains publics. Mahomet II, en fondant sa mosquée et en y attachant un collége

et un hôpital, y ajouta les bains appelés de Zeuxippus. Ils n'avoient été jusques à lui que pour les pauvres; il en étendit l'usage en y ajoutant de nouvelles commodités et en augmentant le nombre des serviteurs publics. Outre ces bains de Zeuxippus, ceux d'Arcadius et d'Eudoxus, non moins spacieux, étoient aussi à l'usage du public; mais il ne faut pas croire qu'ils fussent sur le même plan, ni semblables, ni comparables en aucune manière à ceux de Titus et de Caracalla à Rome, où l'on trouvoit en même temps des gymnases et tous les moyens des exercices gymnastiques. On compte aujourd'hui dans l'enceinte de la ville cent trente bains publics.

L'usage des bains en Turquie a quelque ressemblance aux lustrations des anciens; et nous ne nous en faisons pas une idée juste en n'y voyant qu'une immersion entière ou partiale. Comme leur construction est presque par-tout la même, il est plus aisé de les décrire et de faire connoître la manière dont on use de cette pratique si utile à la santé et aux jouissances qui l'accompagnent.

Ils sont formés communément de deux chambres assez grandes, voûtées et éclairées d'un jour sombre par une coupole. La pre-

mière est une sorte de vestibule où l'on se déshabille et l'on se r'habille, et la seconde est échauffée par des tuyaux de chaleur non apparents; et c'est là qu'on sue. La chaleur y est portée communément au centième degré du thermomètre de Fareinheit (le trentième de Réaumur). Peu d'hommes peuvent y rester plus de vingt minutes; les femmes y tiennent plus long-temps, sans doute par l'effet de l'habitude. Au milieu est une table de marbre sur laquelle celui qu'on étuve est placé, et où deux hommes, les mains garnies d'une espèce d'étrille faite d'une pièce de drap de poils de chameau, comme celle que nous voyons avoir été en usage chez les anciens, le frottent avec du savon parfumé, de la tête aux pieds; ils pétrissent ses muscles, assouplissent ses jointures, en les tirant avec force jusqu'à les faire craquer avec un bruit semblable à celui du coup de l'électricité. Toute l'opération est conduite au reste avec propreté et avec la décence la plus scrupuleuse. Après le bain, on se rend dans une chambre attenante, semblable à un café, excepté qu'on y trouve des lits rangés en file, où l'on passe une heure à fumer, après laquelle on croit pouvoir s'exposer à l'air libre. Pour tout cela, il n'en coûte

qu'une piastre, même aux Francs, c'est-à-dire, environ 20 pences anglais, ou 40 et quelques sous de France.

Les femmes ne vont jamais seules aux bains. Comme il y à des bains qui peuvent recevoir à-la-fois les femmes de plusieurs harems, ils deviennent des lieux de rendez-vous pour les femmes d'un état supérieur, qui y passent des heures entières en conversation et à prendre des rafraîchissements. Je n'ai négligé aucune occasion de m'assurer de l'exactitude des descriptions que nous ont faites de ces assemblées lady Montague et lady Craven, qui les ont peintes avec toute la chaleur de leur imagination, et je n'ai reconnu aucune raison d'en révoquer la vérité en doute. Les femmes ne subissent pas l'opération en silence; elles ont une espèce de cri de joie appelé *ziraleet*, qui consiste à répéter rapidement le mot *lillah! lillah! lillah!* qu'on entend jusques dans la rue, en passant auprès des bains.

Cette pratique, qui est pour tous une sorte de luxe, est enjointe sévèrement à tous par les loix de l'islamisme. Aucune femme mariée, de quelque rang qu'elle soit, ne peut se dispenser de se baigner chaque jeudi; et la pauvreté n'est pas pour les autres une excuse, car il y a des

bains gratuits. Un grand nombre d'elles en abusent avec un tel excès, que leur beauté et leur santé en sont bientôt détruites. Il y a peu de grandes maisons qui n'aient pas leurs bains particuliers et commodes.

En parcourant les rues de Constantinople, l'attention est attirée par quelques colonnes, restes orgueilleux de la grandeur des anciens Grecs. Des trois principales, la mieux conservée est celle que les Turcs appellent la colonne brûlée, qui a pris son nom de ce qu'elle a été souvent attaquée par les flammes dans les fréquents incendies de la ville, et dont la base a été environnée d'un mur de pierre, après le grand incendie de 1779, pour la défendre désormais. Elle fut élevée par Constantin. Elle est composée de tronçons de porphyre, et garnie de cercles de cuivre en bosse qui cachent les joints: sa hauteur est de quatre-vingt-dix pieds, et sa circonférence de trente-trois. A la statue d'Apollon, placée au haut de cette colonne, fut substituée celle de Constantin par le fils de cet empereur. Le tremblement de terre de 1156 l'abattit; et Manuel Comnène la rétablit, et répara le monument tout entier. A présent elle ne supporte plus de statues; le porphyre est décoloré et fendu par le feu, et les cercles de cuivre en sont altérés.

Une inscription, rapportée par Ducange, annonce la restauration de ce monument par l'empereur Manuel Comnène.

La seconde colonne conservée, est celle de l'empereur Marcien, renfermée aujourd'hui dans l'enceinte d'un petit jardin particulier. Le fût n'en est pas dans les proportions prescrites par les règles de l'art, avec son chapiteau qui est enrichi de tous les ornements de l'ordre corinthien.

Mais, pour bien juger du mérite de la plus célèbre et de la plus admirée, nous sommes venus un siècle trop tard. Dans le *Forum* d'Arcadius, sur le mont appelé Zerolophus, environ vers l'an 410, cet empereur érigea une superbe colonne de marbre blanc couverte de bas-reliefs en spirale autour du fût. Ces sculptures représentent les victoires de son père Théodose sur les Scythes. Peu de temps après la prise de Constantinople par les Turcs, un habile artiste, Bellini, eut la permission de la dessiner : indulgence qui peut étonner dans Mahomet II; et ses dessins, conservés dans l'*Imperium Orientale* de Banduri, nous mettent en état d'apprécier le mérite de ce monument. En 1695, elle avoit tellement souffert des tremblements de terre et des incendies,

qu'elle menaçoit de tomber sur les maisons voisines. On en démolit le fût en entier; de sorte qu'il n'en est resté que la base haute d'environ quatorze pieds, mais dont les sculptures sont défigurées. Ce piédestal, dans lequel se trouvoit l'entrée du petit escalier creusé dans la colonne, est maintenant la hutte d'un pauvre Turc. Encore entière, elle pouvoit être regardée comme la rivale des colonnes trajane et antonine de Rome, et soutenoit la comparaison soit dans la richesse de la matière, soit dans son élévation ou la perfection du travail, sauf la différence causée par celle de l'état des arts dans les deux époques. Elle étoit évidemment imitée de celles de Rome, avec l'intention marquée de les égaler en magnificence; et, après avoir été épargnée par les Goths et les Sarrazins, elle a cédé au pouvoir destructeur des fléaux de la nature et du temps.

Un Français anonyme, dans l'ouvrage intitulé *Temples anciens et modernes*, observe qu'en élevant la colonne théodosienne, on prétendit apparemment égaler les colonnes trajane et antonine, et qu'on n'y a pas réussi. Ces deux dernières, dit-il, sont admirables. La première n'a aucune espèce de mérite. Si cette critique n'est pas injuste, elle est au moins bien peu

fondée de la part d'un homme qui n'a pas vu la colonne théodosienne avant son entière dégradation. Les dessins conservés dans Banduri, en dix-huit planches *in-folio* avec des explications, n'en donnent pas une idée si défavorable.

Les amateurs de l'antiquité observeront avec intérêt dans ces dessins, la cérémonie du triomphe de Théodose sur les Scythes, célébrée à Constantinople. On y distingue les bains d'Arcadius et d'Eudoxius, le *Forum* d'Arcadius et la Porte dorée, rendus avec autant d'exactitude qu'en peut avoir la sculpture en bas-relief; et, sur la base, l'empereur assis, recevant les hommages des provinces conquises désignées par des femmes coëffées de tours.

Je rappelerai à cette occasion, que la colonne trajane a cent vingt-six pieds de haut, et qu'elle est l'ouvrage d'un architecte grec appelé Appollodore, ainsi que nous l'apprend Ammien Marcellin; elle représente le triomphe de Trajan sur les Daces et leur roi Decebalus. La colonne antonine est plus haute de vingt pieds que la colonne trajane, et on y voit les exploits de cet empereur et la guerre de Marcus Aurelius, son successeur, contre les Marcomans.

Presque au centre de la ville, sur la troisième montagne, on voit le vieux palais appelé Eski-serai, bâti ou arrangé par Mahomet II, qui l'environna d'une muraille à huit pans extrêmement hauts et de près d'un mille de circonférence. Lorsqu'il quitta cette demeure pour aller habiter ce qu'on appelle aujourd'hui le serrail, le vieux palais fut consacré à être la retraite des femmes du harem du sultan défunt. A la mort du sultan, elles y sont sur-le-champ conduites, pour y passer, séquestrées du monde, tout le reste de leur vie; si elles ont eu quelque commerce avec lui, elles y sont tenues avec une sévérité monastique sur un article seulement. La mère d'un prince qui ne succède pas immédiatement au trône, n'a la permission de le voir qu'à la fête du beyram; mais, s'il devient sultan, elle recouvre sa liberté et exerce, comme sultane validé ou reine-mère, toute l'influence que lui donne cette qualité, et qui, sous le règne présent, est fort remarquable. L'hekim-baschi ou premier médecin, est le seul homme qui puisse pénétrer dans le vieux palais, et il y est admis rarement et avec les plus grandes précautions. Lorsqu'un sultan meurt, les jeunes femmes qu'on reconnoît n'avoir eu avec lui aucun commerce, sont as-

sez communément données en mariage aux courtisans de son successeur.

Le Boucoleon et l'Hebdomon étoient deux des principaux palais des empereurs grecs. Théodose-le-Jeune fit élever le premier avec une magnificence digne du maître de l'Orient. Sa situation au-dessus des murailles de la ville, en face de la mer de Marmara, et à peu de distance de l'atmeydan, peut encore être reconnue par quelques restes d'architecture.

Adrien de Valois, un des commentateurs d'Ammien Marcellin, a perdu beaucoup d'érudition à prouver que l'Hebdomon, où les empereurs étoient couronnés, étoit ainsi appelé, non parce qu'il occupoit la septième montagne dans l'enceinte de la ville après son agrandissement, mais parce qu'il étoit à sept milles de distance de l'autre palais. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il conteste la topographie très-détaillée de P. Gyllius, qui avoit vu les lieux et le terrain que lui-même n'avoit pu se figurer qu'en imagination dans son cabinet. *Voyez P. Gyllius, lib. IV et lib. VII.*

Gyllius nous donne aussi quelque notice d'un *Theatrum venaticum*, ou amphithéâtre destiné à des combats de bêtes, et qu'on peut

conjecturer

conjecturer avoir été situé dans les environs de l'Hebdomon.

Le long du havre, j'ai observé les murailles depuis la porte du Fanal, le quartier des Grecs, jusqu'à l'Hebdomon ou palais de Constantin; elles paroissent être de la première construction jusqu'à la porte appelée *Eghri capessi*, ou porte oblique. A partir de ce point, la maçonnerie en est plus régulière; elle est formée de couches alternatives de briques et de pierres de taille, et fortifiée de grandes tours plus multipliées. La forme de ces tours varie, et elles sont tantôt des quarrés irréguliers, tantôt demi-rondes ou en polygones, et toutes crénelées. A la petite porte appelée Hivan-serai-capessi, ou porte de la Ménagerie, la fortification tourne brusquement vers les sept tours, en suivant la pente de la septième montagne. Cette porte est regardée, par Gyllius, comme l'ancienne porte Palatine, appelée aussi Cynegion.

A quelques centaines de pas de la porte de la Ménagerie, sont des constructions considérables qui surmontent les créneaux, avec trois grandes ouvertures ou fenêtres. En montant la septième montagne, maintenant le cimetière des Grecs, les murs et les tours de l'ancien palais impé-

rial (Tékir-serai) se présentent en face. Il y a dans les murs de grandes trouées par lesquelles on voit qu'ils portoient l'ancien édifice.

A l'extrémité et sur une partie du terrain plus élevée, sont les restes du palais de l'empereur, que la tradition, dès le temps de Gyllius, regardoit comme l'ouvrage de Constantin, et qui est encore presque tel qu'il le décrit. C'est un quarré long, d'une élévation peu ordinaire et ressemblant plus à une tour qu'à tout autre édifice, avec quatre étages et autant de rangs de fenêtres, dont on distingue encore les embrasures en marbre. Les colonnes sont en grande partie enfoncées dans la terre; le marbre en a perdu tout son poli, et les ornements sculptés des chapiteaux sont remplis de terre. Le haut des arcades, en-dehors, est orné d'une bordure faite de pièces de marbre et de porphyre d'environ six pouces en quarré, entremêlées; et c'est, je pense, delà que les Turcs ont emprunté un ornement semblable pour leurs mosquées.

De tant de palais, dit Gyllius, il n'existe plus que celui qui est situé sur la septième montagne, qu'on appelle le palais de Constantin, et dont on voit un reste de construc-

tion et quelques colonnes encore debout, et une citerne où l'on tient des éléphants.

Belon, qui écrivoit à la même époque, et associé à Gyllius pour ses recherches, observe «qu'on voit les ruines d'un palais moult antique, que le vulgaire nomme le palais de Constantin: le Turc y fait nourrir ses éléphants et autres bêtes douces». Mais cet auteur ne nous apprend rien de ce qui est relatif aux antiquités.

Pancirole, (*Græc. Thesaur., t. VII,*) remarque le palais dans la quatorzième région de la ville; mais il ne le donne à aucun empereur en particulier. Il dit seulement que l'habitation du prince s'appelle palais, parce que Auguste habitoit sur le mont Palatin.

Le prince Cantemir fait mention de cet édifice sous le nom générique de Balat ou Παλάτιον; mais il traite judicieusement d'erronée la tradition qui le donne comme l'ouvrage de Constantin-le-Grand ou du célèbre Bélisaire. C'est dans les ruines de ce bâtiment qu'a été trouvé par un pauvre enfant, sous le règne de Mahomet II, le plus gros des diamants du sultan.

Tout cet ancien édifice paroîtra plutôt à un observateur intelligent l'ouvrage de Constantin Paléologue, dans le quinzième siècle, que celui

de Constantin, quoiqu'occupant le même terrain et retenant le nom du premier palais.

Eyub est un village en-dehors des murailles de Constantinople, très-agréablement situé près du havre. Il a pris son nom d'Eyub ou Job, le porte-étendard de Mahomet, qui fut tué dans le premier siége de Constantinople par les Sarrazins. Le conquérant de Constantinople découvrit le lieu de sa sépulture par révélation, et y éleva un mausolée et une mosquée où est déposée l'épée dont on arme le nouveau sultan (cérémonie qui répond à celle du couronnement), ainsi que toutes les autres reliques du prophète, excepté le *sanjah-sherife* ou étendard du prophète qui est gardé dans le serrail. Il est tombé plusieurs fois entre les mains des ennemis; mais on l'a conservé sans miracle par l'expédient suivant: On coupe un petit morceau du véritable et premier étendard de Mahomet, qu'on coud à un drapeau de même étoffe et de même couleur, qu'on renouvelle aussi souvent qu'il est nécessaire. A Eyub sont encore différents palais des princesses de la Maison impériale, appelées *Bey-sultàn*. L'impératrice-mère actuelle vient d'y faire terminer sa chapelle sépulcrale, qui est un agréable mélange de l'architecture grecque

avec l'architecture maure. Les marbres en sont choisis avec beaucoup de recherche.

Dans une riche vallée au-delà d'Eyub est une retraite délicieuse où le sultan se rend souvent les jours de gala. On l'appelle Kiat-chana, d'un moulin à papier qui y étoit autrefois. Le palais a été construit par Achmet III, au commencement du siècle, sur un plan fourni par l'ambassadeur de France de ce temps-là. On est surpris de voir Fontainebleau transporté dans la Thrace; et, au lieu du myrthe dans sa beauté naturelle et des arbustes odorants qui croissent là sans soin et sans culture, de trouver *les eaux douces*, nom que donnent les Turcs à la petite rivière appelée Belgrad, emprisonnées dans un long et étroit canal entre deux rangs de petits arbres, et forcées de couler en cascade sur des marches de marbre blanc, entre des murs de la même matière.

Le spectacle du peuple assemblé pour jouir de cette vue, est extrêmement agréable, vu des hauteurs voisines. Une foule européenne, surtout s'il n'y a pas beaucoup de femmes, vue ainsi, ne vous présente qu'un grand espace couvert de chapeaux noirs; mais les formes et les couleurs diverses et gaies des habille-

ments et des turbans des Levantins, fournissent un spectacle infiniment plus agréable par son extrême variété.

Les kiosques, où l'on donne à manger, se ressemblent presque tous. Des couleurs gaies, des toits grotesquement construits, des arcades dans le goût chinois composent toute leur architecture, qui n'a rien d'ailleurs de remarquable.

En retournant le long du havre, du côté de Galata, un objet qui mérite l'attention, est la mosquée de Piali pasha, visir de Soliman, dont le plan est singulier. Elle est partagée au milieu par une arcade soutenue sur des colonnes, et est surmontée d'un dôme dans chacune de ses trois divisions. Soliman élevoit lui-même alors sa magnifique mosquée, et le prudent visir, en déployant sa piété, se garda bien d'imiter l'ouvrage de son maître ou de rivaliser avec lui.

Plus loin est un palais sur le bord de la mer, qui, par la manière brillante dont son intérieur est orné, a été appelé Ain-aleh-kavac-serai ou le Palais des Miroirs. Lorsque Achmet III eut repris la Morée sur les Vénitiens, et qu'ils sollicitèrent de nouveau son amitié et l'oubli du passé, ils lui envoyèrent en présent les plus

belles glaces de leur manufacture, et le sultan fit construire ce palais pour les y placer. Mais ces chefs-d'œuvre de l'art de ces temps-là ont été depuis perdus par le défaut d'entretien.

On a, en Turquie, des maximes bien absurdes touchant la propriété particulière des sultans décédés. Leurs femmes sont enfermées pour la vie; et leurs palais, quelque magnifiques qu'ils soient, sont condamnés à demeurer inhabités, et deviennent des espèces de mausolées, jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait dégradés, et qu'un nouvel édifice, l'ouvrage de quelque prince nouveau, s'élève sur leurs ruines. C'est dans ce palais que fut ratifiée la cession de la Crimée, si funeste et si honteuse à la Porte. Le sultan actuel y a fait quelques réparations; mais elles ne sont pas de fort bon goût.

Sur la montagne qui domine un village très-peuplé, appelé Hassim-Pasha, on trouve une plaine enclose et très-étendue, plus verte que les terrains environnants. Les Turcs lui ont donné le nom d'Okmeydan ou Champ des Flèches; et c'est-là que se font les exercices de l'arc, auxquels préside fréquemment le sultan lui-même, et où il déploie ordinairement une adresse supérieure à celle de ses compétiteurs.

Leur arc diffère beaucoup de celui de forme gothique que nous employons en Angleterre ; il est fait de corne, courbé en arrière, et a le contour élégant que nous admirons dans les statues antiques de Diane et de Cupidon.

Leur manière de se livrer à cet exercice diffère de la nôtre ; car la victoire est à celui qui lance la flèche à une plus grande distance, et il ne s'agit pas de toucher à un but. De petites pierres blanches sont plantées dans la plaine, pour conserver la mémoire des grands coups, et quelques-unes sont des monuments de la vigueur du sultan. L'arc et les flèches du vainqueur sont suspendus dans le kiosque, accompagnés de vers à sa louange écrits en lettres d'or. Il n'y a point de poëte qui tourne plus heureusement un compliment de ce genre, que les poëtes de la Cour. Les Asiatiques tiennent en général de la nature le talent de faire des vers impromptu. Ce talent est fort envié et cultivé à Constantinople par tous les moyens que peuvent fournir l'émulation et l'instruction.

Pour se former une idée juste de l'effet de la capitale de l'Empire ottoman dans une vue d'un paysage d'Asie, qui a un caractère manifestement différent de ceux que nous sommes accoutumés à admirer, il y a peu de situations

aussi favorables que celles où l'on se trouve en navigant de l'embouchure du Belgrad au serrail. On a, sur sa droite, une vue libre et entière de toute la ville du côté du havre, du commencement à l'extrémité de la grande muraille, et sur une étendue de plusieurs milles. On découvre successivement chacune des sept montagnes couronnées par des mosquées gigantesques dans leurs dimensions, dont les intervalles sont remplis par des habitations et des rues en terrasses. En approchant de la mer de Marmara, on ne distingue que cinq de ces collines ou montagnes.

Cette grande similitude de construction, ce nombre infini de petites coupoles qui couvrent les bains et autres édifices de tout genre écrasées par les grands dômes des mosquées, peuvent paroître à quelques observateurs d'une ennuyeuse monotonie. J'ai trouvé cependant cet effet de la prédominance des grands dômes, moindre à Constantinople que dans les villes d'Italie, à raison de ce qu'ils sont plus surbaissés. En voyant Rome tout entière de la roche Tarpéïenne ou de Saint-Pierre *in Montorio*, et en comparant le dôme de Saint-Pierre avec celui du Panthéon, qui est celui de Sainte-Sophie, sur une moindre échelle, j'a-

voue que l'élévation majestueuse du premier ne m'a pas détourné d'admirer la simplicité d'un temple sphérique qui porte des caractères si marqués du goût antique.

Les vaisseaux de guerre sont à l'ancre sur le bord du rivage opposé à celui sur lequel s'étend la ville, et forment une marine respectable plutôt par leur grandeur que par leur nombre. Les navires de commerce se tiennent plus près de Galata. Le port est, à la lettre, peuplé de bateaux et de petits bâtiments ; et, comme vue de marine, il est difficile d'en trouver qui égale celle-là. Sa longueur est d'environ un demi-mille.

Les Turcs attachent une grande idée de magnificence aux salves d'artillerie qu'ils aiment avec passion. Toutes les fois que le sultan ou le capitan-pasha se montre dans le havre ou sur le Bosphore, ils sont salués par tous les vaisseaux de guerre, et les échos du rivage retentissent journellement du bruit de leurs gros canons.

Le havre est un asyle heureux pour tous les oiseaux aquatiques que les scrupules religieux des Turcs y laissent dans une parfaite sécurité. Ils y planent sans cesse en grandes troupes. Pendant l'hiver, ils y sont en un

nombre presque incroyable et d'une infinité d'espèces. Ils s'attachent aux bateaux chargés de grains, et s'en nourrissent sans qu'on les en chasse, si j'en crois quelques personnes; mais j'ai vu moi-même des tourterelles, que les Turcs respectent beaucoup, se nourrir ainsi sur les bateaux sans être troublées.

Il y a peu de choses à dire de la partie d'Europe voisine de la capitale. Elle est en général nue, stérile, sans verdure. La culture y est très-imparfaite, et celle des légumes presque inconnue. A moins d'un mille de ses faubourgs, on est dans un désert d'où l'on voit s'élever, comme à la voix d'un enchanteur, les édifices somptueux qui la décorent; et la belle maison de campagne de Daoot pasha, au milieu de ce pays aride, semble être la demeure du magicien.

CHAPITRE VIII.

Galata — Son histoire succincte. — Son état présent. — Pera. — Corps diplomatique. — Drogmans. — Société à Pera. — Tandour. — Portefaix. — Medresseh. — Derviches. — Meuleveh. — Leurs cérémonies et leur musique. — Isles des Princes. — Proté. — Antigoné. — Kalke. — Prinkipo. — Monastères. — Retour du sultan par eau.

LA ville de Galata a dû sa fondation aux Génois, par la tolérance plutôt qu'avec l'encouragement des empereurs grecs. Justinien avoit étendu la jurisdiction des magistrats de la capitale sur le village situé sur la rive opposée, et appelé Sycæ ou le village des Figuiers, qui forma une treizième région. En 1261, quelques marchands génois obtinrent le droit de s'y établir et le privilége d'être soumis à la police d'un podestat de leur nation. En étendant son commerce, la république se trouva engagée dans la guerre avec Cantacuzène, et arracha à Michel Paléologue la permission d'entourer Galata d'une forte muraille, qui fut achevée

en 1348. Quatre ans après, la flotte des Génois détruisit celles des Grecs et des Vénitiens leurs alliés; et, si de misérables querelles entre eux pour le commandement n'avoient pas retardé leurs opérations, ils seroient peut-être devenus maîtres de l'Empire. Pendant le dernier siége de Constantinople, leur jalousie éternelle contre les Grecs les porta à favoriser secrètement les opérations de Mahomet II; et Gibbon observe que la colonie de Galata étoit parvenue à faire trembler la capitale et s'emparoit de la navigation de la mer Noire, lorsqu'elle fut enveloppée elle-même dans l'esclavage avec Constantinople.

En 1446, les murs de Galata, avec leurs douze portes, furent complètement réparés, et la citadelle, appelée la tour du Christ, bâtie d'abord par Anastase, fut élevée au double de sa première hauteur; ce qui lui donna, indépendamment d'une toiture conique très-élevée, plus de cent quarante pieds. Comme cette tour est placée sur une hauteur, son élévation est extraordinaire; les Turcs s'en servent pour avertir, dans les cas d'incendie, par le son d'un gros tambour. Elle avoit été fort endommagée dans l'incendie de 1794; mais le sultan actuel l'a fait réparer, pour la

conserver comme un lieu d'où l'on a une très-belle vue.

Galata est aujourd'hui la résidence de beaucoup de marchands de toutes les nations, et les rues, qui en sont fort étroites, sont formées de boutiques et de magasins remplis de tous les articles que peut fournir le commerce d'Europe. Ce faubourg a quatre milles de circuit; les Vénitiens prétendent y exercer une sorte de jurisdiction, et, à l'entrée publique de leur ambassadeur, qui prend le nom de baile, on lui présente les clefs à la porte. Les amateurs des antiquités gothiques voient avec plaisir, sur les murs, des écussons et des inscriptions en lettres gothiques. Il reste peu de chose du fort des Génois, duquel avoit été tendue une chaîne jusqu'à la pointe du serrail, durant les siéges qu'a soufferts la ville dans les règnes de Léon III, de Michel II et du dernier Constantin.

Le grand faubourg, appelé Pera, s'étend sur plus de deux milles de long, sur une hauteur très-élevée; les rues en sont mal pavées et très-irrégulièrement bâties. Les Turcs l'appellent Bey-oglu, comme ayant été la résidence d'Alexis Comnène, prince grec que Mahomet II conserva après la prise de Constantinople. Ce

quartier a été long-temps assigné pour résidence, pendant l'hiver, aux ministres qu'y envoient les nations suivantes, parmi lesquels la Porte ne fait aucune différence d'un ambassadeur et d'un envoyé. La France prétend avoir le pas sur les autres, à raison de ce qu'elle est la plus ancienne alliée de la Porte; mais son ministre actuel n'a que le titre d'envoyé. L'Angleterre envoie un ambassadeur, et la Hollande en faisoit autant sous son précédent Gouvernement. Venise y envoie un baile, place très-lucrative, et la Cour de Vienne un internonce, qui se considère lui-même comme supérieur aux autres ministres. Les envoyés bornés à ce titre sont ceux de Russie, d'Espagne, de Suède, de Prusse et de Naples. Celui de Russie est entretenu par sa Cour avec beaucoup de faste.

A la Porte, il n'y a point de lever, comme dans les autres Cours, où le prince reçoit les ministres étrangers. A son arrivée, chacun a son audience du visir et du sultan; mais à son départ il ne voit que le premier. Les affaires ne se traitent que par des mémoires ou des messages confidentiels qui sont présentés le jeudi, jour où se tient le divan, par le plus ancien interprète de chaque nation; mais,

si quelque affaire importante le demande, le reis-effendi donne un rendez-vous au ministre dans un kiosque appelé Bebeck-serai, sur le Bosphore.

Pour traiter les affaires avec les gens du pays, on ne peut se passer d'interprètes appelés drogmans, qui, pour quelques ambassades, sont au nombre de plus de trente. La Porte donne à ces drogmans un barat ou privilége pour la vie; mais ils sont nommés par le ministre étranger. Ils étoient ci-devant résidants dans diverses villes de l'Empire, pour les besoins du commerce de chaque nation; mais, depuis plusieurs années, l'office et le titre de drogman ont été mobiles, et le privilége en est acheté par de riches Grecs, pour mettre à couvert leurs personnes et leurs propriétés contre cette espèce de vol appelé avanie, dont on a parlé plus haut. Pour tout commerçant, l'exemption des droits de port est un avantage desirable, aussi bien que les immunités et priviléges dont jouit la nation à laquelle il s'attache par un tel emploi. L'abus qu'on a fait de ces priviléges a éveillé depuis long-temps la jalousie du Gouvernement turc, qui viole continuellement ses capitulations avec les nations de l'Europe, et qui restreint tant qu'il peut

peut, les concessions qu'il a faites. Immédiatement après la dernière paix, l'impératrice de Russie, pour se concilier les Grecs, remplit tout l'Archipel de consuls pris dans cette nation. Son plan fut facilement démêlé par l'étendue même qu'elle lui donna, et la Porte déclara qu'elle ne vouloit pas qu'aucun sujet de l'Empire, non Musulman, remplît désormais l'emploi de consul.

Parmi les drogmans qui font leur résidence à Pera, plusieurs sont descendants des familles vénitiennes qui ont occupé cet emploi dès les temps des premières ambassades des Européens à la Porte. Les Allemands et les Français, sous le Gouvernement qui vient d'être détruit, avoient établi un séminaire de jeunes gens appelés enfants de langue, pris dans leur nation, pour remplir les places de ce genre; et ce plan, il faut en convenir, a produit de bons effets.

C'est une chose singulière que la facilité avec laquelle ces gens parviennent à parler couramment sept à huit langues; car Pera est une tour de Babel pour la multitude et quelquefois pour la confusion des langues.

Les ministres des puissances étrangères y vivent généralement avec un grand faste et une

grande dépense, et leurs palais, particulièrement ceux de Venise, de France et de Suède, sont magnifiques et délicieusement situés. Pendant l'hiver et au temps du carnaval, leur société est montée sur un ton de gaieté plus marqué; mais, généralement parlant, leur commerce entre eux est embarrassé par l'étiquette, et rarement s'y dégage-t-on des entraves de la cérémonie.

Parmi les autres habitants de Pera, on trouve un mélange des manières européennes et orientales, et des unes et des autres à-peu-près à un égal degré. Les hommes portent les habits de leur nation; mais les femmes mêlent les modes grecques aux modes françaises, et cette union produit des effets agréables. Leur coëffure est généralement plus grecque que française. Leurs cheveux tombent en boucles sur le front et en longues tresses sur le dos; sur la tête elles portent une touffe faite d'une étoffe de soie communément bleue, entourée d'un petit turban de mousseline à fleurs. Des chaînes d'or en brasselet ou en collier, sont un de leurs ornements favoris. Leurs joyaux sont des effets de famille, et elles ne peuvent les aliéner; on les montre souvent comme étant dans la famille depuis le temps des empereurs grecs.

Les chambres préférées dans les maisons, sont celles qui sont les plus proches du toit; elles sont spacieuses et élevées, mais sans cheminées; elles sont garnies de sofas. L'hiver, elles ont dans le milieu une table ronde qu'on appelle tandour, sous laquelle on place un réchaud de braise et qui est recouvert de plusieurs tapis. Les hommes et les femmes se placent autour complètement enveloppés jusqu'au cou. Lorsque je fus pour la première fois introduit dans une société où je fus invité à me placer au tandour, ce spectacle me parut grotesque.

C'est avec étonnement qu'on voit, dans les porte-faix arméniens, des exemples de force qui passent tout ce que Buffon a dit de celle de l'homme considéré comme animal. Seize Arméniens, leurs bras entrelacés, portent, en montant la pente rapide des quais de Galata, une barique de vin suspendue à une pièce de bois, dont le poids, distribué entre tous, fait pour chacun trois cents livres pesant.

Il y a dans Pera un collége appelé Medresseh, où l'on élève les jeunes gens qui doivent être admis dans le serrail, et qui est gouverné par le capi-bashi. Cet établissement a été formé par le fameux Djin Haly pasha

pour les enfants des Turcs que leurs parents veulent destiner à ce service, et parmi lesquels le sultan vient choisir, dans une visite de la maison qu'il fait tous les ans. Les plus spirituels sont instruits dans l'islamisme et les sciences que l'Alcoran regarde comme permises, et les plus vigoureux dans les exercices militaires du sabre et du djirit. Il s'élève dans cette maison plus de cinq cents jeunes gens de la capitale, de ceux qui donnent le plus d'espérance.

Le monastère des derviches, de l'ordre de Mevleveh, est un objet bien digne d'être vu, et qu'on laisse voir facilement, même aux Francs, à qui il n'est pas permis d'être spectateurs d'aucun autre acte religieux du culte mahométan.

Il y a trente-quatre ordres de religieux, dont les austérités monastiques ressemblent à celles des moines et des hermites des religions grecque et romaine. Hadji Becktash, en 1563, fut l'instituteur des moines ambulants, qui ont donné naissance aux autres ordres. Mahomet IV fit ce qu'il put pour les abolir, et ne put en venir à bout.

Les derviches mevleveh font en public leurs exercices religieux, qui consistent à danser et

à tourner sur un pied avec une incroyable rapidité, en tenant dans leurs dents un fer rouge. Épuisés par la douleur et la fatigue, ils tombent sans sentiment. Alors on les reporte dans leurs chambres où ils sont soignés avec les plus grandes attentions, jusqu'à ce qu'ils soient en état de répéter cette épreuve sévère de leur dévotion. Dans cette cérémonie, leur danse est accompagnée par une musique douce, exécutée sur le neh ou flûte-traversière, le santoor ou psalterion et le tamboor ou guitare. Au coucher du soleil, on les voit quelquefois assis dans le *campo de morti* ou cimetière; et leur musique sauvage et enthousiaste a tant de douceur, que c'est toujours avec regret que je l'entendois cesser.

En 1691, le prince Cantemir, qui avoit fait son étude de la musique turque, en composa un traité dédié à Achmet III. L'ouvrage est devenu très-rare. C'est à lui que les Turcs doivent de savoir noter leurs airs qui, par-là, se sont répandus jusques dans le peuple. Ils se servoient auparavant de caractères numériques, c'est-à-dire, de leurs lettres considérées comme chiffres, comme les anciens Grecs, les Romains et les Italiens, avant la découverte des *points*

imaginés par Guy d'Arezzo, et l'invention postérieure des notes actuelles, due à Giovanni Muria Perugino. Ils ont des modes et des temps; ils sont plus riches que les Européens en divisions des intervalles. M. Guys a été mal instruit, lorsqu'il assure qu'ils n'ont point de théorie musicale; et Neiburh, dans son *Voyage d'Arabie*, s'est trompé en disant qu'ils regardent la pratique de la musique comme déshonorante pour ceux qui l'exercent. Leur musique militaire consiste en hautbois dont le son est fort aigre, et beaucoup de tambours de différentes formes et grandeurs. Les grands entretiennent des musiciens en nombre plus ou moins considérable, selon leur rang et leur fortune. Le nombre de chaque espèce d'instrument dans un concert annonce les prétentions du maître. *Toderini, sulla Litteratura Turchesca, t. II*, p. 238.

L'échelle des Turcs, comme celle des Européens, comprend douze semi-tons qu'ils soudivisent encore, d'où résulte cette extrême douceur de leur mélodie qui les transporte et qui leur fait dédaigner la plus belle harmonie dans la musique des Européens. Ils ne lisent point leur musique, s'en reposant uniquement sur leur mémoire; ils sont cependant guidés

par des règles sévères de composition selon leur théorie de l'art musical. Rien ne les surprend davantage que de voir écrire, avec nos notes, les airs qu'ils jouent, et les répéter ensuite d'après eux.

Beaucoup de Turcs bien élevés apprennent la musique pour leur amusement; mais ils ne chantent jamais que dans une société choisie et peu nombreuse, ou dans leur harem pour le divertissement de leurs femmes. La musique vocale dans le peuple est rude et grossière; c'est toujours l'expression d'un amour désespéré. Comme le vin leur est interdit, ils ne connoissent pas les chansons à boire.

Du champ des Morts, les isles des Princesses terminent un point-de-vue admirable; et, quoique placées à douze milles de distance, on les apperçoit distinctement. Elles sont au nombre de quatre; et leur situation peut être dépeinte à un Anglais, en lui disant qu'il n'a qu'à se représenter l'isle de Wight, vue de Portsmouth, partagée en quatre isles très-voisines les unes des autres.

Proté, la première de ces isles, est couverte de bruyères et sans culture; elle a environ trois milles de tour. Son port est comblé; et la ville ainsi que deux monastères sont détruits.

L'isle a deux hauteurs, l'une au nord et l'autre au midi. On y voit encore deux larges citernes qui étoient à l'usage des couvents.

Les isles de Platys et d'Oxia, dont la dernière est un rocher pointu plus élevé que les montagnes renfermées dans Constantinople, abondent en huîtres fort délicates.

L'isle Antigone est presque aussi stérile que Proté. Elle est formée principalement de rochers escarpés qui sont couverts d'arbousiers, de romarin et de lada ou sestus, qui porte la gomme appellée labdanum. On y voit sur une hauteur des ruines considérables, qui indiquent des arcades et le dôme d'une grande église.

A un mille plus loin on trouve Kalké, anciennement Chalcitis, ainsi nommée d'une mine de cuivre autrefois en grande estime pour la qualité du métal. Il y avoit dans le temple d'Apollon, à Sycione, une statue faite de ce métal. Étienne de Byzance appelle cette Chalcitis *Demonesus*, et dit qu'on y trouve du cuivre, du borax, de l'or, et le *cora[illegible]rium* qu'on employoit beaucoup en collyre pour les yeux.

Les Turcs négligent absolument cette mine; mais on ne peut pas s'étonner de voir un peuple,

dont le caractère distinctif est la défiance et l'avidité, négligeant les richesses naturelles de son sol. Les mines d'or de la Macédoine et de l'isle de la mer Égée appelée Thasus, et les mines d'argent de la Phrygie et de la Troade; et, en général, toutes les richesses minérales répandues dans tout l'Empire ne contribuent point à enrichir ni les particuliers ni l'État. Extrêmement ignorants dans tous les arts mécaniques, les Turcs seroient obligés d'employer à ces travaux les hommes des nations qui leur sont soumises, et en qui ils n'ont aucune confiance; et ils préfèrent la possession inutile de ces richesses souterraines, sans usage et sans emploi, au risque d'en perdre la moindre partie en les exploitant.

Gyllius dit avoir vu à Kalké de grands monceaux de scories, de cuivre et de borax, et conjecture qu'avec un examen attentif on découvriroit dans l'isle la mine d'or dont Aristote fait mention.

L'isle de Kalké a trois grands monastères qui, sous la protection de quelques riches Grecs, sont florissants non pas tant pour le nombre des religieux et leur régularité, que pour le bon état de leur maison. Une température délicieuse, des vues variées à l'infini et

toujours intéressantes, et, plus que cela, l'absence des Turcs sont des motifs suffisants pour y attirer beaucoup de Grecs riches, qui y viennent habiter de fort bons appartements dans les bâtiments du couvent, dans le printemps et l'été.

La manière d'assembler les moines et les villageois pour l'office de l'église, adoptée par les Grecs non-seulement dans tous les pays soumis aux Turcs, mais dans les provinces plus indépendantes de la Valachie et de la Moldavie, est singulière. Comme les bons Musulmans ont les cloches en horreur, on y supplée en suspendant une pièce de bois coupée en losange, longue de plusieurs pieds, sur laquelle frappent deux marteaux, et qui produit un bruit assez fort pour être entendu à une grande distance. Belon dit que de son temps quelques-uns de ces instruments étoient en fer; mais que les Turcs en défendirent bientôt l'usage.

L'abbé Sevin visita ces monastères en 1729 pour y rechercher des manuscrits; et, quoiqu'il en ait trouvé plus de deux cents, aucun n'avoit trente feuilles entières de suite.

De la montagne sur laquelle est situé le monastère de la Sainte-Trinité, on a une vue

sur la mer, terminée par tout l'ensemble de Constantinople et du rivage opposé. Le beauté de ce spectacle, sur-tout au coucher du soleil, est au-dessus de toute expression par le discours, et du pouvoir même du plus riche et du plus heureux pinceau ; et c'est celui qui a été admiré dans tous les temps.

Près du grand monastère de Panagia, un voyageur anglais remarquera la tombe de sir Édouard Barton, le premier ambassadeur anglais à la Porte, envoyé par la reine Élisabeth, et mort là en 1597.

Prinkipò est la plus grande des isles voisines, et la plus éloignée vers le golfe de Nicomédie ; elle a pareillement ses couvents, ressemblant beaucoup aux autres dans leur plan et par leur belle situation sur la hauteur, et elle a de plus l'avantage d'avoir un village plus peuplé, quelques bois et quelques vignobles ; mais les bois ne ressemblent point aux nôtres ni dans cette isle ni sur les rivages voisins dans la Natolie. Ce sont des bois de pins d'une assez grande étendue ; on en fait du charbon et des cendres pour les engrais, sans s'embarrasser de les conserver pour embellir le paysage.

Au commencement du siècle, sous Achmet III,

son visir, Djin Haly pasha, homme violent, proposa d'obliger tous les ministres étrangers de faire leur résidence dans quelqu'une de ces isles, au lieu d'habiter Pera; mais il ne put l'emporter sur leur résistance.

C'est avec des vues plus nobles et plus utiles que Raghib pasha, visir de Mustapha III, le père du sultan régnant, avoit formé le projet d'établir un lazaret à Antigone, où l'on auroit envoyé les malades attaqués de la peste, pour affoiblir les ravages de cette terrible maladie à Constantinople. Sa mort, en 1765, a empêché l'exécution de ce plan salutaire. Cette tentative louable eût été peut-être sans succès.

En revenant d'Antigone, à mi-chemin de Constantinople, une pointe avancée, appelée Fanal-Baktshé, rompt la vue d'une manière très-pittoresque. Il y a eu là un palais dont on voit quelques ruines. Sur le même terrain étoit autrefois un *Heræum* ou temple de Junon.

L'impression singulière que j'ai éprouvée de ces spectacles dans mon retour des isles des Princes à Constantinople, revient souvent à mon imagination.

Environ une heure après le coucher du so-

leil, les airs sont peuplés de petites mouches luisantes et phosphoriques; leurs mouvements sont si prompts, qu'elles ressemblent à des étincelles électriques. Le sultan revenoit de Buyuk-dereh; il étoit assis dans sa barque à vingt rames, manœuvrées par les bostangis ayant leur chef au gouvernail: d'autres barques presque aussi magnifiques que la sienne suivoient; et ce qui ajoutoit à la majesté de ce spectacle étoit que, lorsque les rames étoient tranquilles, la mer étoit brillante et ressembloit à de l'or liquide. Je laisse aux naturalistes à expliquer ce phénomène. Les barques ont des formes bizarres; elles représentent quelquefois un dragon dont la tête et la queue sont dorées; celle du sultan rappeloit la barque de Cléopâtre, que décrit si bien Shakespear, dans *Antony and Cleopatra*.

CHAPITRE IX.

Le Bosphore. — Palais des sultanes. —Anecdote sur la princesse Bey-Khan. — Maisons des Grecs et des Arméniens. — Anciens châteaux sur les deux bords opposés du Bosphore. —Buyuk-Dereh, résidence des ambassadeurs pendant l'été. —Forêt de Belgrade. — Mariages grecs. —Temple de Jupiter Urius, et château situé sur le rivage d'Asie. —Rochers cyanéens. — Scutari. — Cimetières des Turcs, et cérémonies de leurs enterrements.

Le Bosphore est un bras de mer séparant l'Europe de l'Asie et liant le Pont-Euxin ou la mer Noire avec la Propontide ou la mer de Marmara. Il n'a pas plus de trois milles dans sa plus grande largeur, et souvent il n'en a qu'un. Il n'a guères que quinze milles de long, à compter de son entrée à la pointe du serrail. La nature a prodigué toute sa richesse dans la disposition et la beauté de ses rivages; de hautes montagnes, de larges baies et des promontoires couverts de bois se succèdent avec la plus agréable variété, et présentent des scènes qui ne sont pas inférieures à celles

qu'offrent le détroit de Messine et celui de l'Hellespont. Quant à la culture, les rivages du Bosphore l'emportent sans comparaison; car ils sont couverts d'une suite non interrompue de villages et de jardins, et d'une population qui, rassemblée, peut être regardée comme égalant celle de la capitale. Une énumération complète ne pourroit intéresser mes lecteurs; je choisirai seulement les objets les plus frappants.

La navigation du Bosphore, où dominent alternativement les vents du nord et du sud, est aussi incertaine que celle du détroit des Dardanelles. Horace l'appelle *insaniens*, épithète que justifie la force des courants opposés dans le détroit, et qui a dû paroître encore plus juste aux anciens, vu l'état imparfait de la navigation chez les Romains. Denys de Byzance avoit écrit sur la navigation du Bosphore un poëme dont Suidas fait mention; et ce même sujet a fourni un des meilleurs poëmes existants en grec moderne, composé par un drogman de l'ambassade de l'Empire, appelé Momars; il est intitulé *Bosphoro machia*, et a été publié il y a environ vingt ans.

On trouve dans l'élégant et savant ouvrage de l'abbé Barthélemy (*Voyages du jeune*

Anacharsis), une très-bonne carte du Bosphore, où sont déterminées les positions de tous les lieux connus dans l'histoire sous leurs anciens noms.

Malgré les difficultés de la navigation, le détroit n'en est pas moins couvert d'un nombre infini de barques et de bateaux de toute espèce; ses eaux abondent en poissons, particulièrement le rouget, le poisson volant, le luphari, le dentale; les dauphins y sont prodigieusement multipliés, à la faveur des préjugés des Turcs, qui ne les détruisent point, et on les voit se jouer en troupes sur la surface de la mer. Pendant le ramazzan, il se dépense chaque nuit pour l'illumination quelques milliers de piastres, en huile qui pourroit être à meilleur marché si on la tiroit de ce poisson. La figure du dauphin étoit l'emblême des anciens Byzantins, et employée sur le revers de leurs médailles.

Sur le rivage d'Europe, les pêcheurs élèvent des espèces d'échauguettes, d'où ils observent avec une patience admirable l'approche des poissons en bancs entiers, qui troublent la transparence des eaux, et d'où ils donnent le signal pour faire agir les filets. Il se passe à peine une minute sans qu'on voie des volées d'oi-

seaux

seaux aquatiques appelés alcyons, ressemblant à des hirondelles, et volant en longues files d'une mer à l'autre. Comme on ne les voit jamais en repos, les Français les appellent les ames damnées. Les habitants du pays ont pour eux une sorte de respect superstitieux.

Les villages du côté de l'Europe sont habités principalement par les Grecs, les Juifs et les Arméniens; mais ils ont des noms turcs et sont sous la jurisdiction de magistrats turcs. Bâtis fort près des bords de la mer, ils forment sur le rivage une sorte de rue le plus souvent très-étroite, les montagnes de Thrace laissant peu d'espace entre elles et la mer. Après avoir dépassé le grand arsenal de Tophana, l'objet qui attire l'attention est le palais impérial de Dulmâh Baktshee (le jardin des Melons). Cet édifice, dans le goût chinois le plus exagéré, est la résidence favorite du sultan actuel; il est accompagné d'un bois de cyprès dans lequel on voit beaucoup d'arbres ayant plus de six pieds de tour.

Il y a dans le voisinage différents palais des sultanes ou femmes de la famille impériale. Le terme de *sultane* est purement européen; car celui de *sultan* est indifféremment employé pour les deux sexes. Les sultanes sont des filles

du sang royal, et non les femmes du prince régnant. La mère du prince aîné est appelée hassequi-sultàn, et la veuve de l'empereur défunt, validé-sultàn, si le souverain actuel est son fils. Les princes du sang royal sont appelés sultan, comme l'empereur lui-même. A la suite de son excellence, M. Liston, dont je ne puis trop me louer, j'ai joui de la faveur singulière de voir un de ces palais, nouvellement bâti par Bey-Khan, sœur de Sélim III, donnée par lui en mariage au pacha de Morée, son favori.

Le cap de Scutari et les groupes de maisons des villages de Kuokungiuk et de Stauros, répandues sur les pentes des montagnes, et accompagnées de minarehs et de bois de cyprès, forment un spectacle ravissant.

C'est sur le bord du canal et en avance sur la mer même, que ce chef-d'œuvre de l'architecture turque est construit. Rien n'y a été épargné de ce qui pouvoit l'embellir ; il a plus de trois cents pieds de façade, et il est tout entier en bois. L'œil est en quelque sorte préparé à la profusion d'ornements dont l'intérieur est surchargé, par la décoration extérieure, riche des plus brillantes couleurs et qui étale par-tout la dorure et le cuivre.

Comme dans toutes les maisons turques, les pièces qui servent au logement des maîtres sont au premier étage, après être montés, nous entrâmes dans le grand salon, de cent quatre-vingts pieds de long, et qui n'est pas d'une hauteur proportionnée; il communique à plusieurs chambres de parade ornées avec toute la recherche du goût national. On n'y trouve pas la simplicité et le bon goût, étrangers aux Turcs; ils ne cherchent que le brillant et l'éclat produits par la vivacité et la variété des couleurs et par la dorure. Les dessins de leurs parquets, quoique réguliers, sont bizarres; ils n'entendent point la perspective; mais il faut convenir qu'on peut admirer leurs plafonds, pour la manière dont ils y emploient des rosasses d'un goût singulier. Dans une des chambres, on voit une grande image du soleil d'un travail curieux, et dont les rayons sont d'un métal brillant. La sculpture des bassins de marbre des fontaines et des bains n'est point à dédaigner, soit dans le dessin, soit dans l'exécution.

Mais la magnificence ne seroit pas entière, sans de nombreuses citations de l'alcoran ou des éloges en vers, écrits dans chaque chambre en grosses lettres d'or. Une de ces chambres est bâtie sur l'eau, avec une grille au plan-

cher, par laquelle les dames peuvent s'amuser à pêcher. On y lit quelques vers à la louange de cette retraite, qui commencent par cette exclamation emphatique : O Dieu! ô Dieu! quel lieu délicieux est celui-ci! et dont les derniers instruisent le lecteur qu'il y a là un vivier, à quoi il ajoute son nom et la date de sa composition poétique. Derrière le palais sont des parterres avec des fontaines de marbre donnant de la fraîcheur aux kiosques qui sont d'une extrême légèreté.

La sultane Bey-Khan est âgée d'environ vingt-huit ans, belle femme, mais un peu grasse. Elle nous avoit observés au travers d'une jalousie, appelée ainsi avec beaucoup de raison, et elle donna ordre à son esclave favori, un Abyssin, de nous faire les honneurs de sa maison.

Nous fûmes reconduits à la chambre du vivier, que j'ai décrite; là on nous servit du café, des confitures et des parfums avec une grande magnificence. Les soucoupes et les cuillers étoient d'or et enrichies de diamants; on nous présenta entre autres une *confection* d'une odeur exquise, appelée conserve de rubis, soit de la qualité précieuse des ingrédiens qui la composent, soit de la poudre de rubis

qu'on nous dit y entrer; car c'est jusques-là qu'ils poussent la bizarrerie dans la pratique de l'art du confiseur.

Attenant le palais de la sultane est la maison du pacha son mari, édifice modeste, réuni par une galerie à l'appartement de sa femme; car c'est l'étiquette que le mari d'une sultane professe envers elle la soumission d'un sujet et renonce au privilége accordé aux Musulmans par leur prophète d'avoir plusieurs femmes.

Quand le sultan a fait connoître à un de ses favoris son dessein de lui donner pour femme une princesse de son sang, celui-ci doit répudier toutes ses premières femmes, renvoyer ses concubines et préparer un palais et une nombreuse maison pour sa future. Elle a sur lui une absolue autorité, dont le symbole est une petite dague à poignée enrichie de diamants, qui est la seule dot qu'elle ait du sultan. La cérémonie des fiançailles se passe de la manière suivante: Le sultan envoie au futur le poignard et un ordre conçu en ces termes: Princesse, je vous donne cet homme pour votre plaisir et ce poignard pour votre vengeance. Muni de ces pièces, le futur pénètre avec respect jusques à l'appartement de

la sultane. Elle le reçoit couchée sur son sofa. Il lui fait trois profondes révérences, l'une en entrant, la seconde à mi-chemin et la troisième à ses pieds, où il déclare sa passion et le bonheur auquel il aspire. A ces mots, elle se lève avec dédain, sans faire attention à lui, et saisit la dague comme pour le punir sur-le-champ de sa témérité; il tire alors l'ordre du sultan de son sein, le baise, l'applique à son front et le lui présente. Elle le lit ou fait semblant de le lire; et, réconciliée avec le suppliant, elle s'écrie : La volonté du sultan soit faite. Alors une cavalcade magnifique la conduit au palais préparé pour elle, avec toute la pompe orientale. Elle se retire d'abord, et il est certain qu'il est obligé d'arriver en rampant jusqu'au pied du lit : humiliation à laquelle l'orgueil du maître d'un harem ne peut sans doute se soumettre qu'avec une extrême répugnance. Après cela, s'il se rend coupable d'une infidélité ou de quelque violation de son engagement, il est étranglé secrètement, ou au moins dépouillé de tous ses biens, sur la moindre plainte de la sultane. S'il est exilé ou disgracié pour des raisons politiques, on ne permet pas à sa femme de le suivre, et elle est mariée à un autre. S'il con-

serve encore quelque crédit, il est envoyé dans quelque province éloignée ; mais la sultane ne peut l'y suivre, et elle doit continuer de tenir sa maison à Constantinople ou dans les environs.

Quelques mois avant notre visite, le pacha avoit été renvoyé à son gouvernement de Morée ; et l'indulgente princesse lui avoit donné, à son départ, vingt-cinq de ses plus belles esclaves.

En avançant encore sur la même rive, on trouve le village de Kooroo-Chesmeh, où sont les maisons des princes grecs retournés de leurs gouvernements de Valachie et de Moldavie, avec leurs nombreuses familles et gens de leur suite, ainsi que les maisons des évêques.

Il y a une sorte de loi somptuaire en Turquie, par laquelle il est défendu à tout habitant, sujet de l'Empire, de peindre le dehors de sa maison de plus d'une couleur, et encore faut-il que cette couleur soit sombre. L'anecdote suivante pourra servir à montrer la vanité singulière des Grecs, et quel cas ils font des priviléges dont jouissent exclusivement les Turcs. Abdul Hamid avoit été long-temps malade, lorsqu'un Grec, obscur et sans fortune,

lui donna un remède qui le rétablit. Le monarque reconnoissant lui dit de demander la récompense qu'il voudroit. Le Grec se contenta de demander la permission d'orner et de peindre le dehors de sa maison à son gré.

Plusieurs de ces édifices, qui ont peu d'apparence, sont assez magnifiques en-dedans; les distributions et l'ameublement n'y diffèrent pas beaucoup de ce qu'on voit dans les maisons des plus riches Turcs. Les murailles sont en stuc blanc, et souvent ornées de gravures apportées par les Francs; mais on y voit rarement des tableaux.

Les princes et les évêques grecs ont de nombreuses suites de domestiques; et ils se dédommagent de ce qui leur manque en magnificence extérieure par les hommages respectueux de leurs gens. Les diacres remplissent chez les évêques les petits emplois domestiques.

Le marchand, qui passe le jour entier les jambes croisées à son comptoir dans le bazar revêtu d'un méchant habit, arrivé dans sa maison sur le canal, est reçu par ses domestiques; s'habille richement en satin, en pélisses, et se réunit aux femmes qui composent sa famille et qui l'attendent pour leur repas du soir abondant en toutes les délicatesses que

fournit cet heureux climat, et où la gaieté naturelle à sa nation se déploie sans interruption et sans contrainte.

Les maisons des Arméniens ne sont guères moins nombreuses que celles des Grecs; et il n'y a pas beaucoup de différence entre eux, si ce n'est celle qui peut se trouver entre deux nations; l'une pesante et l'autre gaie, adoptant les mêmes usages. Chez les Grecs, on tient plus de compte des femmes; on a plus d'égards et de considération pour elles. Les femmes et les filles des Arméniens sont regardées comme des servantes; et, plus grossiers en cela que les Turcs, ils se font servir à table par elles et ne les y admettent point.

Au milieu du Bosphore sont deux anciens châteaux opposés l'un à l'autre dans la partie la plus étroite du canal. C'est en cet endroit que les Perses, sous Darius, les Goths, les croisés et les Sarrazins ont à divers temps effectué leur passage d'Asie en Europe, et d'Europe en Asie; c'est-là que, selon Hérodote, Mandroclès jeta par ordre de Darius un pont de bateaux assez ingénieusement et assez solidement construit pour que l'innombrable armée de ce prince y passât tout entière avec facilité. Pour conserver la mémoire de cet

évènement, Mandroclès lui-même le représenta dans un grand tableau qu'Hérodote dit avoir vu à Samos, avec une inscription qu'il rapporte. Ces châteaux ont été bâtis par les empereurs grecs. Celui qui est du côté de l'Asie avoit été reconstruit par Mahomet I[er], le grand-père de Mahomet II, le victorieux, qui arracha au malheureux Constantin Paléologue la permission d'en construire un autre sur le rivage d'Europe. Celui-ci, tout considérable qu'il est, fut bâti avec une promptitude extraordinaire dans l'espace d'une année, celle qui précéda immédiatement la chûte de l'Empire grec.

Ces mêmes châteaux ont été appelés les Tours de l'Oubli, pour avoir servi long-temps de prison à vie, et où l'on renferme encore les janissaires qu'on veut faire mourir. Ces forts ne font pas à la vue un effet agréable, parce que leurs toits sont en pointe et qu'ils n'ont point de créneaux. Mais la situation de celui qui est appelé Roomily Kissar, Château d'Europe, est vraiment frappante et romantique. L'autre, accompagné d'un village, couvre une langue de terres basses, abondantes en sources et fontaines de la plus belle eau, qui sont pour les chrétiens grecs, l'objet d'une superstition

ancienne et enracinée. Ils les appellent Ayasma, et regardent comme un acte salutaire de religion d'aller en boire abondamment, en récitant quelques prières.

Au village de Therapia, le canal commence à s'élargir beaucoup sur une longueur de plus de quatre milles en s'avançant vers la mer Noire, et on apperçoit bientôt le beau rivage où est situé Buyuk-Dereh. La beauté de cette situation l'a fait choisir par beaucoup de ministres étrangers pour leurs maisons de campagne. Ils y ont des maisons construites dans le goût oriental que chacun perfectionne à sa manière, en y ajoutant les commodités européennes. Durant l'été, il s'y rassemble une société nombreuse et variée. Les promenades du soir, au clair de la lune, y forment un spectacle des plus gais qu'on puisse voir. Cet assemblage de différentes nations; des groupes nombreux de jolies femmes ; leur air voluptueux, romanesque, et leurs vêtements pittoresques ; la fraîcheur du soir, le calme des eaux de la mer couvertes de bateaux et d'amants donnant des sérénades à leurs maîtresses, et l'accord de toutes les parties de cette scène conspirent à porter dans l'ame une jouissance délicieuse.

C'est à Buyuk-Dereh que madame de Genlis a placé la scène de son histoire intitulée la *Féerie de l'Art et de la Nature ;* mais ses descriptions des mœurs grecques y sont chargées et inexactes, comme quand elle parle de *leurs esclaves ;* qu'elle fait assister le patriarche à un enterrement particulier, et qu'elle nous dit qu'on porte la torche de l'hymen devant la fiancée allant à une église chrétienne ; ce qu'elle a emprunté de Guys.

Les hauteurs qui sont derrière le village de Buyuk-Dereh sont d'une beauté admirable ; et, si la main du goût aidant la nature pouvoit relever sur ce sol classique les édifices et les temples dont il a été autrefois couvert, un tel paysage surpasseroit tout ce qu'ont produit l'imagination et le pinceau de Claude Lorrain et du Poussin.

Le rivage opposé a aussi de grands traits de beauté. Le Lit du Géant, comme on l'appelle, est une montagne élevée ; et on en voit une autre plus loin, couronnée par un grand château, qui rappelle celui de Douvres à ceux qui ont vu ce fort, un des plus majestueux qui soient en Angleterre. A l'extrémité occidentale du rivage est une prairie ou une vallée qui s'enfonce d'un mille ou deux,

au milieu de laquelle est un petit bois de platane d'une grosseur extraordinaire. Le sultan va se promener-là dans l'été, et s'y amuse à voir des charlatans, des danseurs de corde du genre le plus grossier, délassement qu'il paroît goûter beaucoup.

C'est dans cette prairie que furent campés, pendant plusieurs mois, les croisés conduits par Godefroy de Bouillon, avant le siége de Nicée, en 1097, quand l'empereur Alexis leur défendit de s'approcher davantage de Constantinople : circonstance intéressante pour les amateurs du Tasse et de l'érudition en matière de chevalerie.

De l'aquéduc qui est à l'extrémité de la vallée, il y a un chemin d'environ quatre milles, qui conduit par une forêt au village de Belgrade, où résident encore quelques ambassadeurs. On voit là plusieurs aquéducs d'une grande étendue, deux lacs et des restes d'un immense rempart en maçonnerie, ouvrage de plusieurs sultans, et objets dignes de la curiosité d'un voyageur.

De ces aquéducs, l'un Batchekeuy a vingt-une arches, dont dix sont du double plus larges que les autres. La route à Buyuk-Dereh passe sous une de celles-là; c'est la plus récemment bâtie.

Un second, appelé le Long Aquéduc, a cinquante arches; il est à deux rangs d'arches, le plus élevé ayant la moitié de la hauteur de celles du rang inférieur.

Un troisième, près du précédent, conduit les eaux par-dessus une vallée profonde; il a deux galeries au-dessus de son arcade.

Le quatrième et le plus remarquable est celui de Burgas, qui est formé de quatre grandes arches elliptiques surmontées par un second rang de quatre autres arches; les arches contiguës sont unies dans toute leur hauteur par des piles appuyées par des arcs-boutants, et percées elles-mêmes d'ouvertures en arches; une plus grande, à la hauteur des grandes arches d'en-bas, et deux plus petites l'une sur l'autre, sur la hauteur du rang supérieur des grandes arches; on peut parcourir, même à cheval, toute la longueur de l'aquéduc, tant sous les arcades du bas qu'au-dessus d'elles, et sous le second rang d'arcades. Cette longueur est de quatre cents quarante pieds; la hauteur de toute la construction est de cent sept pieds, et, selon Guys, supérieure à celle du pont du Gard, près de Nîmes. Ces ouvrages paroissent avoir été restaurés, sinon originairement construits, par Soliman Ier. et ses

successeurs. On voit près delà un kiosque abandonné et tombant en ruines.

La forêt de Belgrade est très-grande et s'étend le long de la côte de la mer Noire sur plus de cent milles. Le châtaignier, le chêne et le platane y dominent et y sont d'une grande beauté. Parmi les autres arbres dont la nature a libéralement pourvu ces bois, on trouve en abondance le rosier, le myrthe et l'arbousier. Les paysans grecs y chassent et y tuent, ou prennent fréquemment des ours et des loups. La chasse y est fort pratiquée, toutes les espèces de gibier y étant très-abondantes, et en particulier la perdrix rouge, le bec-figue ou ortolan et une grande espèce de bécasse.

Il est dangereux de se reposer sous ces ombrages délicieux, car les vipères y sont très-multipliées et très-venimeuses; et le bruit importun et fatigant d'un nombre infini de grillons ne permettroit pas d'y goûter un moment de sommeil.

Ce n'est pas là le seul bruit qui importune dans ces lieux pendant le printemps; au déclin du jour on entend le croassement insupportable des grenouilles d'un grand lac, distant du village de plus d'un mille, et ce bruit est

plus fort et plus aigre que celui que fait la troupe de corbeaux la plus nombreuse.

Le village de Belgrade est environné de tous côtés d'un bois épais; et on n'y retrouve plus le paradis qu'a décrit lady Montague, mais seulement une des plus belles forêts qu'on puisse voir.

On montre le terrain où étoit située sa maison dans un champ désert et nu. On ne bâtit point ici les maisons pour durer un siècle, et celle de sir Fawkener, notre ambassadeur plusieurs années après lord Montague, est en pleine décadence. Belgrade est la résidence de beaucoup de familles qui ont des relations avec les ambassadeurs étrangers, et on y passe le printemps et l'automne; mais, dans l'été, le pays est extrêmement mal-sain par l'effet de plusieurs causes.

A la fontaine que lady Montague a décrite si agréablement, il est amusant de voir, un jour de fête, les femmes grecques, élégamment vêtues, venant puiser de l'eau. La forme de leurs amphores ou cruches à deux anses, et les différentes attitudes qu'elles prennent en les portant sur leur épaule, retracent fortement l'antique. Leurs danses en tenant des

guirlandes,

guirlandes, et la musique assez grossière de leur lyre et des instruments appelés zamboona et meskali, font revivre aux yeux les usages des anciens temps.

Je fus présent à la cérémonie d'un mariage entre un villageois et une villageoise, tous deux Grecs, au service de l'envoyé de Prusse. La fête commença par une danse d'hommes se tenant par la main, et animés par les sons grossiers d'un tambourin et d'un fifre; celui qui étoit à la tête portoit un petit drapeau. Les fiancés étoient soutenus chacun par deux hommes, et distingués par la richesse de leurs vêtements; leurs cheveux ornés de longues et petites lames d'or ou de clinquant, et ceux de la mariée en particulier tellement pendants sur son visage, qu'ils faisoient l'office de voile. Chacun des fiancés avoit les mains liées ensemble avec une sorte de bracelet et des guirlandes de fleurs. Lorsque tout le monde fut rassemblé dans une salle où le *papas* avoit fait ses préparatifs religieux, après avoir délié leurs mains et lu l'office grec d'une manière très-expéditive, il les unit en plaçant sur leurs têtes des couronnes de papier doré, qui furent ensuite échangées entre elles. La dame du logis, placée entre les époux, tint sa main sur

les couronnes pendant une courte prière durant laquelle le papas appliqua cinq fois un cachet ou sceau sur la personne de la mariée, en l'avertissant que les parties qu'il avoit ainsi scellées étoient consacrées exclusivement à son mari. L'encens et les bénédictions furent prodigués, et tous les parents des mariés les baisèrent l'un et l'autre sur les tempes. Ils furent ensuite conduits dans le salon, assis sur le sofa, où on les traita avec un grand respect, et on leur offrit différents rafraîchissements, ainsi qu'aux personnes qui les accompagnoient. Pendant cette cérémonie, on apporta divers petits présents à la mariée qui paroissoit excédée de fatigue, ainsi que des honneurs qu'on lui faisoit. On rendoit à ceux qui apportoient des présents des bouquets de roses liés avec de petites lames dorées, en leur disant : Allez, et faites comme nous. On chanta ensuite un épithalame, le papas étant aidé en cela par quelques jeunes gens ; et le peuple qui attendoit les mariés au bas de l'escalier, les reconduisit en procession et faisant le tour du village : ce qui termina la fête, dans laquelle il paroît qu'on avoit suivi religieusement tous les usages anciens.

Pietro de la Valle donne une description

d'un mariage entre de riches Grecs, dans lequel il détaille les présents de nocos et le souper, etc.; mais plusieurs des cérémonies qu'il décrit sont aujourd'hui hors d'usage.

En retournant à Buyuk-Dereh, on observe que le rivage d'Europe devient escarpé et paroît avoir été attaqué violemment par les eaux; près des isles Cyanées, on voit des vestiges marqués de l'action d'un volcan, qui peuvent conduire à penser, que c'est ensuite d'une explosion de ce genre que la communication des deux mers a été ouverte. Les pointes de ces rochers, appelés Symplegades, paroissant et disparoissant successivement selon la hauteur des eaux, ont donné occasion aux poëtes de feindre qu'ils sont flottants. On n'en voit aujourd'hui que deux, et un autel placé sur le sommet presque inaccessible de celui qui est du côté d'Europe, est appelé la Colonne de Pompée. Mais c'est une erreur; car le tour de l'autel, orné de têtes de bœufs et de guirlandes, porte en inscription le nom de Caïus César et Gyllius conjecture qu'une colonne a été autrefois élevée sur cet autel consacré à Apollon, qui a servi de base.

Du côté de l'Asie, après avoir passé les fortifications mesquines du baron de Tott, nous

nous trouvâmes rapprochés du grand château qu'on voit de Buyuk-Dereh, et qui a été bâti sur le lieu où étoit autrefois un temple de Jupiter Urius.

On y a découvert un marbre avec une inscription incorrectement transcrite par Wheler, et donnée avec plus de soin par Chishull, *Antiquit. Asiat.*, dont le sens est : « Le nautonier, qui » invoque Jupiter Urius en dirigeant sa course » vers les roches Cyanées ou vers la mer Égée » semée d'écueils dangereux, peut naviguer en » sûreté, s'il a fait son sacrifice au dieu dont » la statue a été posée par Philon, fils d'An- » tipater, comme un secours et un augure fa- » vorables aux navigateurs ». Le marbre où est cette inscription, a été, m'a-t-on dit, porté en Angleterre, dans la collection du docteur Mead.

Ce château et celui qui y correspond de l'autre côté du canal, ont été certainement construits par les empereurs pour la garde du détroit. On n'y voit maintenant ni inscription ni date ; mais la lettre M, gravée en très-grand caractère, paroît indiquer l'empereur Manuel ou la vierge Marie.

Près des ruines du château d'Europe est une grande église, et plus loin un couvent

et une grande citerne que le peuple ignorant montre comme le tombeau d'un géant.

A l'exception du château d'Asie, d'un palais d'été du sultan et d'une belle mosquée construite par Abdul Hamid, les deux rivages se ressemblent; celui d'Europe n'est pas aussi habité, sur-tout par les Turcs.

Des hauteurs au-dessus de Scutari, on a une vue très-remarquable de la pointe du serrail, des collines qui la surmontent et des mosquées qui les couronnent. Les Persans s'y maintinrent dans un camp pendant plus de dix ans; et c'est-là que Licinius fut défait par Constantin.

Je parlerai plus bas de l'ancien état de Scutari, autrefois Chrysopolis, qui est encore fort peuplé, quoique ayant perdu son ancienne splendeur. C'est la résidence de l'ambassadeur persan qui n'a pas, comme ceux des puissances chrétiennes, la permission de résider à Constantinople. Plusieurs des officiers de l'État, particulièrement ceux qui sont dans la disgrace ou qui affichent le goût de la vie privée, font leur résidence à Scutari.

C'est à Scutari qu'en 1203 la flotte combinée des Français et des Vénitiens exécuta sa descente, s'empara du palais, et que quatre-

vingts chevaliers français mirent en déroute un corps de cavalerie de cinq cents Grecs. Le 6 juillet, la flotte passa le Bosphore en six divisions, et défit l'empereur Alexis à la tête de son armée de soixante-dix mille hommes. *Voyez Gibbon, t. V, c. I.*

Chaque année, la grande caravane des pélerins qui visitent la Mecque aux frais du sultan, campe, plusieurs semaines avant son départ, dans le voisinage de Scutari. On y pratique plusieurs cérémonies singulières. Depuis quelques années, le nombre de ces dévots, soit intéressés, soit de bonne-foi, a sensiblement diminué. Les anciens sultans, plus zélés, traitoient les pélerins avec plus de libéralité; et maintenant il n'y a point de Musulman qui ne se plaigne de l'économie que le souverain met dans cet article de sa dépense, qui étoit considérable.

Les cimetières qui environnent Scutari ont un aspect vraiment singulier; les hauts cyprès y répandent une ombre qui inspire une mélancolie accompagnée de quelque charme.

Il n'y a point de nation qui conserve et honore la mémoire des parents et amis défunts plus religieusement que les Turcs. Visiter souvent leurs tombeaux; faire pour eux des

prières expiatoires et pleurer en silence, même après nombre d'années, sont des devoirs qu'un bon Musulman ne néglige jamais, et qu'il ne charge personne de remplir pour lui.

Les sépultures les plus humbles sont indiquées par des cyprès plantés à la tête et aux pieds du cercueil : coutume qui a donné naissance à de grands bosquets dans les environs des villes où l'on voit ces arbres dans tous les degrés de leur végétation. D'autres tombeaux sont distingués par des pierres plantées debout, dont le haut, pour les hommes, est sculpté en turban désignant le rang, l'état et la profession du défunt; et pour les femmes, sans sculpture. Souvent les pierres ont des inscriptions en lettres sculptées en relief, dorées sur un fond noir ou vert, et très-bien travaillées, contenant le nom et l'âge du défunt, et quelques vers à sa louange. Près du lieu de la sépulture, il y a quelquefois une espèce de caisse ou corbeille en pierre sculptée, remplie de terre, où sont des fleurs et des plantes aromatiques, cultivées régulièrement par les femmes de chaque famille qui s'y rassemblent pour remplir ce devoir. Cette marque de respect est plus généralement donnée aux jeunes personnes, de l'un et de l'autre sexe, mortes avant le mariage. Cette pratique est de la plus

haute antiquité ; on la trouve chez les nations grossières comme chez les plus policées, et on ne peut nier qu'elle ne soit en même temps et très-convenable et de très-bon goût.

La prière funèbre est simple et énergique ; et je n'en connois point que je puisse lui préférer, si ce n'est celle de notre liturgie pour la même occasion.

O mon Dieu, faites miséricorde aux vivants et aux morts, aux présents et aux absents, aux petits et aux grands, aux mâles et aux femelles d'entre nous ! O mon Dieu, faites vivre dans l'islamisme ceux d'entre nous à qui vous avez donné la vie ; et faites mourir dans la foi ceux à qui vous voulez donner la mort ! Distinguez ce mort par la grace du repos et de la tranquillité, par la grace de votre miséricorde. O mon Dieu, ajoutez à sa bonté, s'il est du nombre des bons ; et pardonnez sa méchanceté, s'il est du nombre des méchants ! Accordez-lui paix, salut, accès et demeure auprès de votre trône éternel : sauvez-le des tourments de la tombe et des feux de l'éternité : accordez-lui le séjour du paradis en la compagnie des ames bienheureuses. O mon Dieu, convertissez son tombeau en un lieu de délices égales à celles du paradis, et non en fosse de souf-

frances semblables à celles de l'enfer : faites-lui miséricorde, ô le plus miséricordieux des êtres miséricordieux !

Cette prière est la même pour les deux sexes ; mais elle diffère pour les enfants et les insensés, attendu leur innocence et la certitude de leur bonheur. Voici celle qu'on emploie pour eux : O mon Dieu, que cet enfant soit notre précurseur dans notre passage à la vie éternelle ; que cet innocent soit le gage de notre fidélité et de votre récompense céleste, comme aussi notre intercesseur auprès de votre clémence divine ! *D'Ohsson, Tableau de l'Empire ottoman.*

CHAPITRE X.

Départ de Constantinople. — Tophana. — Vue du serrail. — Le canal du Bosphore. — Scutari ou Chrysopolis. — Tour de Léandre. — Chalcédoine. — Son ancienne histoire. — Oracle. — Concile. — Isle des Princesses ou Dæmonesi. — Golfe de Nicomédie. — Histoire de cette ville. — Ruines du palais de Dioclétien. — Vue pittoresque à l'entrée du golfe. — Inscription. — Éracli. — Ancienne Héraclée. — Hauteurs d'Argenthon. — Village de Tavoushandjil. — Plaine de Nicée. — Murs de la ville. — Histoire et antiquités. — Son état présent. — Lac Ascanius. — Pline et Catulle. — Bazarkeny.

Nous nous embarquâmes sur un vaisseau turc frété à Tophana, un des faubourgs de Constantinople situé de l'autre côté du havre. Le lieu de l'embarcation est un grand espace qui donne une idée complète d'une ville turque. On y voit une jolie mosquée, la façade du parc d'artillerie et une rangée de boutiques à café, et au centre une grande fontaine dorée et peinte de couleurs gaies. A peine étions-nous en mer, que nous eûmes une vue entière du

serrail, par le dehors de sa haute muraille crénelée et garnie de tours, de ses dômes et de ses kiosques, entassés pour ainsi dire avec une riche confusion, et entremêlés de cyprès gigantesques et dans un site élevé au-dessus de la mer à une hauteur où la nature semble avoir placé le siége de l'Empire du monde.

C'est ce qu'en dit Busbec, dont la description de Constantinople est louée par Gibbon comme une esquisse de la main d'un grand maître ; mais ceux qui ont lu celle de Gibbon lui-même et vu les lieux, peuvent encore être plus étonnés de la fidélité de son tableau, tracé seulement d'après des livres.

Par-delà, le spectacle étoit encore enrichi et agrandi par la vue de l'immense fabrique de Sainte-Sophie et des mosquées ses rivales, et des sept montagnes comprises dans l'enceinte de la ville ; tandis que les faubourgs de Pera et de Galata, et la singulière tour de celui-ci achevoient d'embellir noblement toute l'enceinte du havre, et que le soleil, alors à son couchant, ajoutoit à l'éclat de ces magnifiques objets, en les dorant de tous ses rayons. Nous avions sous les yeux le Bosphore dans une grande étendue; nous admirions ses rivages si bien peuplés et les palais des sultanes

répandus çà et là, d'une construction légère et singulière, telle que nous imaginons les demeures des fées.

Nous eûmes bientôt dépassé une petite tour ruinée, située à notre gauche sur un rocher. On l'appelle sans raison la tour de Léandre. La tradition dit qu'elle a été la prison d'une princesse grecque; on y place aujourd'hui un fanal. Sur la gauche encore, et sur la côte d'Asie, est la ville de Scutari, l'ancienne Chrysopolis, ainsi appelée, selon Denys de Byzance, de ce qu'elle étoit le lieu où les Perses rassembloient les tributs des peuples soumis à leur Empire. Elle a éprouvé souvent les vicissitudes de la fortune qui accompagnent la guerre; elle est couverte aujourd'hui de maisons et de mosquées, la plupart bâties sur le roc et accompagnées de bois épars de cyprès. Attenant la ville, on trouve des cimetières occupant plusieurs milles de terrain et plantés de cyprès, de sorte que les morts semblent occuper autant d'espace que les vivants. Il y a parmi les Turcs une prophétie qui annonce que la ville impériale sera un jour reconquise par les Chrétiens; et, d'après cette opinion, c'est un usage dominant parmi les personnes de quelque distinction, de choi-

sir leur sépulture à Scutari, afin qu'après leur mort même ils ne soient pas sous la domination des infidèles; car l'Asie est, selon eux, le patrimoine des vrais croyants.

Le promontoire qui suit Scutari est le site de l'ancienne Chalcédoine, la rivale de Byzance. Elle fut fondée sous Archias, par les Mégariens, dont on se moqua pour avoir choisi cette situation au lieu de celle de Constantinople, infiniment préférable. Les Athéniens s'en rendirent les maîtres de bonne heure; mais ils la perdirent dans la guerre du Péloponèse par la révolte des habitants, qui se donnèrent aux Lacédémoniens. Elle fut prise et détruite par les Perses sous Pharnabase. L'empereur Valens ayant fait abattre ses murailles, elle fut saccagée par les Goths. Un peu rétablie par Cornelius Avita, elle devint un centre de jurisdiction ecclésiastique et une école de controverse théologique. Les Sarrazins, sous Cosroès, au septième siècle, la ravagèrent encore, et elle fut enfin réduite par les Turcs à ce qu'elle est encore aujourd'hui, c'est-à-dire, à l'état d'un misérable village.

L'oracle de Chalcédoine fut célèbre dans une antiquité reculée; depuis l'établissement de la religion chrétienne, ses conciles ont donné des

loix à l'église. Le quatrième concile général y fut tenu en 451 ; c'est-là que, dans la magnifique chapelle du monastère bâti par Ruffin, ministre d'Arcadius et d'Eudoxie, fut tenu le synode du Chêne, qui condamna Saint Chrysostôme à l'exil. On chercheroit en vain les ruines de cet édifice, Soliman II en ayant fait enlever tout le marbre et toutes les colonnes qui décorent aujourd'hui sa mosquée, un des plus beaux temples élevés à la religion de Mahomet.

Les Turcs se laissant conduire par quelque analogie, appellent Chalcédoine Cady-Keni, ou la ville des juges. Lorsqu'ils ont inventé de nouveaux noms, au lieu de corrompre les noms grecs, ils se sont contentés souvent d'une moindre ressemblance.

C'est à Chalcédoine que s'est passée, en 602, cette scène d'horrible cruauté commise par l'empereur Phocas, qui fit égorger les cinq fils de Maurice, son prédécesseur, et Maurice lui-même, dans la vingtième année de son règne et la soixante-troisième de son âge; et, peu de temps après, fit périr toutes les femmes de sa famille sur une fausse accusation, après avoir violé l'asyle du sanctuaire, où elles s'étoient réfugiées. *Voyez Gibbon, t. VIII.*

Après Chalcédoine, on a la vue des isles des Princesses ou de Dæmonesi. On dit que les princesses grecques de la famille impériale qui gardoient le célibat, y avoient fondé des monastères et y embrassoient la vie religieuse, et que c'est-là l'origine du nom qu'elles portent. Chez Pline, elles sont appelées *Propontides*. L'empereur Manuel passoit l'été à Dæmonesi, avec sa nièce Théodora.

A la chûte du jour, nous débarquâmes au port de Prinkipo, dont le rivage est bordé de maisons.

Nous entrâmes ensuite dans le golfe d'Ismid ou de Nicomédie; il est semé de rochers à fleur d'eau, et tous les rivages en sont très-escarpés. On discerne différents groupes de montagnes couvertes de petits arbres presque jusques à leurs sommets. La nuit s'avançant, des feux sur ces montagnes, ou des bouquets de bois encore sur pied qu'on brûle pour faire du charbon, produisoient un effet frappant. Le golfe ressemble à un lac uni s'étendant sur une longueur de plus de trente milles et se resserrant par degrés jusques au point où est placée la ville de Nicomédie. Sur notre gauche étoit Lybissa, célèbre par le tombeau d'Annibal, et Buyuk-Hissar, où se voient

des ruines considérables. Delà, après avoir passé le port d'Astacus, nous arrivâmes à Nicomédie fort avant dans la nuit, après un voyage de vingt heures.

Nicomède, fils et successeur du traître Prusias, roi de Bithynie, fut invité à choisir ce lieu par les avantages singuliers de sa situation, et y fonda la ville à laquelle il donna son nom. *Voyez Cellarius, Orb. descriptio., t. I*, p. 175. L'existence des plus fameuses cités peut être comparée à celle des héros; des circonstances semblables leur donnent l'origine et amènent leur destruction.

Nicomédie a été florissante principalement sous les empereurs, après que la Bithynie fut devenue une province de Rome, et lorsque l'établissement de ses jeux publics et la dédicace d'un temple à Auguste vivant, assuroient à la ville la protection du prince et la rendoient célèbre. Dans le siècle suivant, sous Trajan, à la sollicitation de Pline le jeune qui gouvernoit alors la province, elle obtint la permission d'accroître ses édifices publics, tant pour sa décoration que pour son utilité. On y construisit un marché, un aquéduc et un temple. On lit dans les lettres de Pline à Trajan le récit d'un terrible incendie qui consuma

le

le palais du sénat et un grand nombre de maisons.

Les habitants de Nicomédie donnoient à leur ville le titre le plus honorable que pût porter une cité grecque, celui de *neocores*, et vouloient qu'elle fût tenue pour la métropole de la Bithynie. Cela paroît par des médailles frappées sous les règnes de Marc Aurèle, Commode, Valérien, Caracalla et Gordien, qui constatent aussi qu'ils avoient obtenu le droit de dédier trois temples, l'un à Auguste, un autre à Commode, un autre à Caracalla, et ce dernier fut terminé sous Valérien.

Les villes qui avoient ainsi des temples et des jeux en l'honneur des dieux étoient appelées neocores, titre qui indiquoit leurs fonctions d'entretenir et de surveiller le culte du dieu dont elles possédoient le temple principal.

Mais la splendeur de Nicomédie ne fut pas entière, jusqu'à ce que Dioclétien eût résolu d'en faire la rivale de Rome. A l'aide de sa prodigalité et de son bon goût, elle acquit en peu d'années une magnificence qui eût demandé des siècles et n'eut au-dessus d'elle, pour l'étendue et la population, que Rome, Alexandrie et Antioche.

En l'an 303, lorsqu'il commença à persécu-

ter les Chrétiens, la grande église qui dominoit le palais et qui étoit située dans la partie la plus belle et la plus peuplée de la ville, et avoit long-temps excité l'envie et l'indignation des Payens, fut abattue et rasée jusqu'à ses fondements.

Le palais avoit été l'habitation et la principale résidence de plusieurs empereurs et les lieux de ces scènes de cruauté et de débauches qui déshonorèrent les règnes de Maximin et de Licinius, et du baptême et de la mort de Constantin; c'est-là que Julien avoit été élevé par l'évêque Eusèbe, et qu'à l'âge de vingt ans il avoit lu publiquement l'évangile dans l'église.

Libanius parle d'un superbe théâtre et d'un cirque à Nicomédie, dont les murailles, plus solides que celles de Babylone, furent renversées par un tremblement de terre en 358. Cet écrivain étoit un orateur et un sophiste célèbre qui faisoit sa résidence à Nicomédie.

Après que Constantin eut transporté le siége de l'Empire à Constantinople, Nicomédie déchut par degrés; les habitants en émigrèrent, et les palais commencèrent à tomber en ruines.

Sous l'empereur grec Andronicus, elle fut assiégée par Osman sans succès; mais elle

céda à de plus grands efforts, faits par Orcan, qui en donna le gouvernement à son fils Soliman. Il convertit toutes les églises en mosquées, et la plus grande (édifice immense) en un collége pour l'étude de l'islamisme.

Arrien, historien et philosophe, qui a écrit l'histoire des expéditions d'Alexandre et qui florissoit à Rome au temps d'Adrien et d'Antonin, étoit né à Nicomédie.

Nous y fûmes reçus dans le couvent de Saint-Bazile, petite maison ayant un supérieur et six moines. La moderne Ismid a très-peu d'étendue; elle s'élève en triangle du rivage au sommet de la montagne, où l'enceinte de l'ancienne Acropolis est encore marquée par les restes des murailles et des tours abattues. Sur un terre-plein on trouve les ruines d'un édifice appelé Eski-serai, qu'on croit avec assez de vraisemblance avoir été bâti par Dioclétien, et qui est aussi reconnoissable qu'au temps où Busbec l'a vu, au commencement du seizième siècle, par des fragments de colonnes de marbre et de porphyre semées çà et là sous un bois de hauts cyprès. Cet écrivain dit qu'un peu avant son arrivée on avoit découvert, en fouillant, un mur de marbre blanc qu'il

soupçonne avoir appartenu au palais des anciens rois de Bithynie.

La Motraye, voyageur intelligent du dernier siècle, remarque qu'on trouve rarement des inscriptions dans ces ruines, quoique Grelot dise qu'un voyageur curieux en ce genre peut satisfaire sa curiosité à Nicomédie, en même temps que lui-même n'en rapporte aucune.

Deux tremblements de terre, l'un en 358, l'autre quatre ans après, avoient fort maltraité cette ville, sur-tout le dernier; et, quoique l'empereur Julien eût aidé à la réparer, il paroît que depuis cette époque elle a déchu par degrés, même avant l'établissement du siége de l'Empire d'Orient à Constantinople.

Ammien Marcellin, après avoir rapporté ces fléaux tombés sur Nicomédie, nous a conservé le souvenir de l'intérêt que mettoit Julien à la ville où il avoit été élevé, et décrit d'une manière pathétique la sensibilité que montra cet empereur, en arrivant à Nicomédie, après le premier tremblement de terre. Lorsqu'il eut vu, dit-il, les murs de cette malheureuse ville en cendres, il laissa voir sa douleur par des larmes versées en silence, et retourna d'un pas lent à son palais. *L. XXII.*

Noüs prîmes de bon matin des chevaux à Nicomédie, avec le projet d'aller à Smyrne par la Bithynie, la région voisine du mont Olympe, la Lydie et l'Ionie. Après avoir fait environ deux milles, nous fîmes une courte halte au fond du golfe qu'on voit se déployant delà en une vaste étendue d'eau environnée de montagnes, et où l'on admire un concours sublime de toutes les beautés que peuvent présenter aux yeux les montagnes, les bois et les eaux.

Sur la droite, la ville de Nicomédie, vue tout entière, enrichie de ses mosquées, s'étend le long du rivage et sur la colline qui s'en élève; et sur la gauche s'offrent les montagnes de la Bithynie, dont les sommets sont le plus souvent dans les nuages, qu'on voit plus distinctement, dans ces climats, se rapprocher de la terre et y retomber.

Derrière nous étoit une plaine spacieuse où les légions romaines ont été souvent campées, et où l'empereur Dioclétien, par une mesure politique très-adroite, déclara son abdication en présence de toute l'armée. C'est le premier potentat qui, dans la plénitude du pouvoir, a eu assez de philosophie pour faire un sacrifice de ce genre.

A un petit pont, nous reconnûmes une pierre sépulcrale avec une inscription grecque, expression agréable et simple d'un amour conjugal, dont le sens est : Socrate vivant a élevé ce monument pour lui-même et pour Œlia son épouse.

Nous achevâmes ensuite le tour du golfe par les villages appelés Olvadjik et Dermenderessi, en côtoyant le bas des montagnes suspendues sur nos têtes, passant quelquefois des bouquets de grands bois ou des vergers de coignassiers et des vignobles. Rien ne peut égaler le spectacle que donnent la variété et la vivacité des couleurs de ces grandes masses de verdure et de rochers nus et d'une teinte pourpre. Nous étions quelquefois obligés de marcher dans l'eau et toujours sur le bord de la mer. Nous passâmes à Héraclée, et nous vîmes à peu de distance de nous un joli village, sur une colline, appelé Giaur-Éraclei, parce qu'il est habité par les Grecs, et où il est vraisemblable que la citadelle et le temple d'Hercule étoient situés. L'ancienne ville d'Héraclée occupoit le penchant de la montagne, et renfermoit le village turc qui est sur le chemin. Nous continuâmes notre route divagante de côté et d'autre pendant environ deux heures

encore, et nous entrâmes à Kara-Mursal au coucher du soleil.

En montant les hauteurs d'Argenthon, couvertes de chênes nains et d'arbousiers mêlés de quelques grands châtaigniers, nous avons eu la vue de tout le circuit du golfe, et nous avons observé son entrée vraiment singulière, formée d'un côté par une avance de terre longue et étroite, ressemblant à un mole ou jetée faite de main d'homme. Les habitants d'un village placé sur la hauteur la plus élevée, appelé Tavoushandjil, sont chargés d'annoncer la première apparition de la lune qui amène le ramazzan, et sont exempts de taxe en considération de ce service. De profondes vallées, où la plus belle verdure se soutient dans toutes les saisons, forment là un contraste frappant avec des hauteurs arides et nues. Nous nous arrêtâmes à Kysdrovené, grand village habité par des Grecs et des Arméniens, où la chaîne des montagnes continue; et, en suivant un sentier étroit et raboteux, nous nous abandonnâmes entièrement à nos chevaux. Sur une hauteur presque inaccessible, à deux milles sur la gauche, est un couvent de moines grecs, dans une situation très-propre à une retraite religieuse.

De la hauteur, nous eûmes la belle vue du lac Ascanius, appelé Isnik, et celle d'une ceinture de montagnes couvertes de bois, entourant la plaine remplie de joncs, où est situé le lac, et d'un effet pittoresque aussi beau que celui des bois qui entourent le golfe de Nicomédie.

Cette plaine a été souvent un théâtre de guerre durant le siége de Nicée par Soliman. C'est-là que furent défaits les croisés commandés par Walter-le-Pauvre, et tués en assez grand nombre pour qu'on pût faire une grande pyramide de leurs os. On prétend qu'on y a vu rassemblées des armées plus nombreuses qu'on n'en vit jamais contenues dans les limites d'un camp. C'est-là que Bajazet fut défait par Tamerlan, et poussé jusqu'à Brusa. Un orage qui se formoit depuis long-temps, et déployoit alternativement à nos yeux tous les effets de la lumière et de l'obscurité, nous atteignit, et nous eûmes le spectacle du combat terrible des éléments; de sorte que nous ne pûmes pas observer l'obélisque dont Pococke donne la description, et qu'on appelle *les cinq pierres* dans la langue du pays, parce qu'il est composé de ce nombre de pièces. Il est triangulaire, fait de marbre gris, et a été élevé comme un

monument funéraire pour un des principaux habitants de Nicée, C. Cassius Philiscus, fils de Cassius Asclepiodorus, âgé de quatre-vingt-trois ans, ainsi que le porte l'inscription grecque.

En suivant les bords sablonneux du lac pendant l'espace de deux milles, nous arrivâmes en face des épaisses murailles de l'ancienne Nicée, et nous y entrâmes par une brèche à moitié recouverte par du lierre pendant, et que nous reconnûmes à la lueur des éclairs. Durant la nuit le tonnerre redoubla, et nous sentîmes de légères secousses de tremblement de terre.

Les murailles en sont construites de lits de briques peu épaisses et de marbre; elles sont garnies de tours près les unes des autres, dont plusieurs sont des quadrilatères irréguliers, ouverts en-dedans des murs. Elles ne sont pas si grandes que celles de Constantinople. Quelques-unes sont démantelées; mais non pas tellement qu'elles ne marquent encore l'enceinte de la ville. Près de la porte du nord, on voit plusieurs portions de la muraille ancienne en marbre taillé. Les tours adjacentes, qui formoient la citadelle, sont plus fortes et plus élevées. Les fortifications actuelles sont

l'ouvrage successif des divers maîtres qu'a eus cette ville. Il n'est pas aisé de dire qui, des Lascaris, des croisés ou des sultans, a fait entrer dans la construction de ces murs les restes précieux des plus beaux monuments de l'antiquité, et les a perdus par un tel emploi, toutes les fois qu'ils ont été assez massifs pour s'incorporer avec la muraille. C'est ainsi qu'on y a fait entrer trois anciens arcs de triomphe qui sont d'une extrême épaisseur.

La muraille est défendue par un fossé et plusieurs tours d'une grande hauteur; les unes semi-circulaires, les autres en polygone, dont quelques-unes sont dans l'intérieur partagées en plusieurs chambres, en forme de labyrinthe. L'espace enfermé dans ces murailles a plus de trois milles de circuit.

Busbec, dans ses *Lettres*, dit que les murs et les portes de Nicée sont assez bien conservés, qu'il y a quatre portes qu'on voit du milieu du *Forum* ou marché, et sur chacune desquelles il y a d'anciennes inscriptions latines, qui témoignent que la ville a été restaurée par l'empereur Antonin. Mais ces inscriptions, qui étoient peut-être encore lisibles au commencement du seizième siècle, sont aujourd'hui entièrement oblitérées.

Le premier nom de cette ville, Antigonia, lui fut donné par son fondateur Antigone; mais, après la mort d'Alexandre, Lysimache l'ayant accrue, l'appela Nicée, du nom de sa femme.

Avant le règne de Trajan, Nicée étoit arrivée à un certain degré de magnificence. Nous apprenons de Pline, qu'elle avoit un théâtre qui menaçoit ruine, et pour lequel on avoit déjà dépensé *sestertium ampliùs centies*, c'est-à-dire, plus de 10 millions de sesterces, environ 1250 mille livres de notre monnoie de France, et un gymnase qu'un incendie avoit détruit; et pour le rétablissement desquels il demande les ordres de l'empereur.

Après que Constantin eut embrassé le christianisme, Nicée devint le siége d'un archevêque; et son concile, en 325, qui foudroya la doctrine d'Arius et forma le symbole du nom de ce lieu, est une époque mémorable dans l'histoire de l'église. Le second concile général tenu à Nicée, contre les iconoclastes, fut suivi de beaucoup de désordres.

L'armée romaine de l'Orient a eu long-temps son quartier-général dans cette ville; et c'est-là qu'à la mort de Jovien, en 364, elle fut ras-

semblée pour choisir son successeur, et où son choix tomba sur Valentinien.

L'honneur d'être la métropole de Bithynie avoit été ôté par Auguste à Nicée, et transféré à Nicomédie ; ce qui éleva entre les deux villes une grande inimitié, aucune des deux ne voulant abandonner le titre. Les habitants de Nicée s'appelèrent toujours les premiers citoyens de la province, et sur une médaille d'Antonin, Nicomédie est appelée métropole.

Ces deux villes ont été pillées et incendiées par les Goths, dans leurs premières invasions en Asie.

Peu de temps après que les Turcs furent devenus une nation puissante, Soliman, ayant envahi la Romélie ou Asie mineure, plaça le siége de son Empire à Nicée, y fit élever un palais et une forteresse, et y établit la religion de Mahomet. Mais il ne conserva pas long-temps cette conquête ; car les Chrétiens la reprirent en 1097, après un siége de sept semaines, dans lequel on vit employées toutes les machines de guerre et tous les moyens militaires de l'antiquité. C'est-là que l'empereur grec, Alexis, fit transporter sur des traîneaux, de la mer sur le lac Ascanius, des bateaux

qui, remplis d'habiles archers sous les ordres du comte Raymond, décidèrent la prise de la ville le 5 juillet 1097. Elle fut rendue à l'empereur Alexis. Lorsque Constantinople eut été reprise par les Français et les Vénitiens, dans le partage qu'ils firent de l'Empire, Nicée devint un duché et le chef-lieu d'une grande seigneurie possédée par le comte de Blois.

De 1204 à 1222, Théodore Lascaris fut maître de Nicée, d'abord sous le titre de despote et puis d'empereur; sa puissance s'étendoit depuis les bords du Méandre jusqu'aux portes de Nicomédie, et enfin jusqu'à Constantinople. Il eut aussi en sa possession les riches cités de Bruse, de Philadelphie, de Smyrne et d'Éphèse.

Il eut pour successeur Jean Ducas Vataces, à qui il avoit donné sa fille en mariage. Ducas eut un règne glorieux de trente-trois ans; il reprit l'isle de Lesbos sur les Vénitiens. Théodore Ducas, son fils, ne régna que de 1255 à 1259. Son petit-fils, Jean, après avoir été témoin du couronnement de Michel Paléologue dans la cathédrale de Nicée, et ensuite dans Sainte-Sophie à Constantinople, fut privé de la vue et enfermé dans un château fort où il finit ses jours.

Quelques années après, Nicée céda aux armes victorieuses d'Osman, qui ne put la garder long-temps; mais en 1330, son fils Orcan ayant affermi son autorité, y tint sa Cour dans l'ancien palais, avec toute la magnificence asiatique, et fit servir les arts de la paix à l'embellir d'une superbe mosquée et de deux monastères de religieux musulmans, le premier exemple d'une fondation de ce genre. Selon le prince Cantemir, elle rivalisoit alors avec Constantinople pour le nombre de ses habitants. En 1397, après la défaite de Bajazet, elle fut investie et prise par Tamerlan. Elle conserva encore son rang parmi les principales villes de la Natolie; le palais et ses dépendances en étoient encore entiers à la fin du siècle suivant, lorsque Bajazet II, en 1481, feignant de résigner l'Empire à son fils Korcood, proposa d'y faire sa résidence et d'y achever sa vie en homme privé.

J'ai cru que cette esquisse de l'histoire de cette grande cité pouvoit accroître l'intérêt qu'inspirent la dégradation et le triste état où elle est réduite.

Rien ne présente l'idée de la destruction et de la désolation, comme le spectacle de ses murailles restées seules debout autour des

débris de tous les édifices magnifiques et même des édifices élevés par les Turcs, dont son enceinte est jonchée.

La moderne Ismid est un misérable village formé de quelques rues longues et étroites et de maisons bâties en terre, entourée de débris d'églises grecques, de mosquées turques, de bains au milieu desquels s'élèvent d'immenses cyprès. La grande mosquée et ses édifices adjacents, construits par Orcan, sont un amas de ruines à peu de distance du village, et occupent un grand espace, au centre duquel sont des plantations de tabac et des terrains où l'on cultive des melons.

Nous commençâmes notre promenade en partant de la porte de l'est, (celle qui est du côté où le lac Ascanius s'approche de la ville, ne valant pas la peine d'être examinée). On y passe trois arcs ou portails placés à quelques verges de distance l'un de l'autre, et qui paroissent avoir été bâtis à la hâte et mal liés avec la première entrée. En les construisant, on ne s'est point embarrassé de conserver des restes précieux d'anciens édifices qu'on y a employés et qu'on a confusément mêlés avec des parties auxquelles les inscriptions qu'on y voit encore n'ont aucun rapport. Des deux côtés

du premier portail on voit enchassés un autel d'environ six pieds de haut, et un bas-relief d'un assez mauvais travail. Le second portail est le plus parfait et paroît avoir été un arc de triomphe relatif aux victoires de Trajan, qui protégeoit les Nicéens. L'arche est maintenant affaissée sous le poids énorme de la masse qui la surmonte, et tout le monument est embarrassé par les pierres amoncelées dont on a voulu former la fortification.

La seconde porte, ou porte du nord, appelée Karadan-capessi, donnant sur la plaine, a pareillement trois parties ou portails. Celui du dehors est formé de trois grosses colonnes de porphyre de dix pieds de long, dont l'une sert d'imposte; sur l'un des côtés est gravé un groupe représentant un combat d'hommes à cheval; sur l'autre, différentes figures de femmes qui méritent d'être regardées avec attention. Le second portail est plus simple; il a des portes latérales et des niches, et on voit sur le dernier ou celui de l'intérieur une tête colossale de Gorgone. On ne peut guères douter que ces monuments n'aient été construits des débris des temples voisins.

La porte du sud est encore plus dégradée, sauf le portail du milieu qui est en bon état

et

et d'une architecture très-simple, avec une inscription sur une pierre, évidemment déplacée et apportée d'un autre endroit.

Nous ne pûmes reconnoître la situation de la grande église, célèbre par les deux conciles qui s'y sont tenus; mais nous examinâmes les restes d'un autre temple dont le dôme principal est fendu et ouvert aux injures de l'air. Le pavé de l'église est de marbre, avec des bordures, et la coupole fendue présente encore des figures de saints en mosaïque d'une substance vitrifiée, dorée et de couleurs très-vives. Dans un cimetière attenant est un petit marbre avec un bas-relief représentant un soldat armé, et accompagné d'une inscription (1).

Vers midi, nous poursuivîmes notre voyage; et, arrivés au sommet de la montagne, nous eûmes un spectacle ravissant de tous les côtés, sur-tout en observant les escarpements et les précipices couverts d'arbrisseaux d'un vert foncé, assez touffus pour former un tapis ressemblant à du velours, et contrastant avec

(1) *Note du Traducteur.* L'Auteur anglais rapporte ici en notes cinq inscriptions, toutes avec des lacunes, dont aucune ne nous a paru assez intéressante pour être recueillie.

des roches de granit de couleur mêlée de noir et de blanc.

Le lac Ascanius, qu'on voit delà, a neuf milles de long et des rivages très-sinueux, et sa largeur la plus grande est de quatre milles, ayant pour limites à une de ses extrémités les murs de Nicée. On prétend qu'on voit au fond de ses eaux beaucoup de ruines; les rives en sont en pente douce et en quelques endroits marécageuses, les terrains plus élevés du côté du sud-ouest s'éloignant à quelque distance.

Lorsque Pline fut chargé du gouvernement de cette province, il porta son attention sur les ouvrages publics. Il avoit fait le projet d'ouvrir un canal de communication du lac Ascanius au golfe de Nicomédie, et il donne à entendre que les rois de Bithynie avoient eu la même idée. Dans ses lettres à Trajan, il sollicite souvent la permission d'achever de grands ouvrages sous les auspices de l'empereur, et demande qu'on lui envoie de Rome des architectes et des inspecteurs de ces travaux, le pays n'en fournissant pas d'assez capables.

On recherche avec intérêt et curiosité les détails de la vie privée des hommes à qui

les travaux de leur génie ont assuré dans l'avenir une gloire durable. L'élégant Catulle avoit voyagé dans l'Asie mineure, pour s'y instruire dans les sciences et les arts enseignés alors dans les académies de Grèce. Il passa quelque temps à Nicée, où étoient des écoles de philosophie. Dans le petit poëme qu'il a fait sur son retour de la Bithynie, il fait mention des champs féconds de la brûlante Nicée.

Deux des écrivains les plus estimables de l'histoire byzantine faisoient leur séjour à Nicée, Nicetas Choniatès et George Acropolita, *logothètes*, office qui répond en partie à celui de chancelier, de Théodore Lascaris II. Le premier a continué l'histoire de l'Empire d'Orient, depuis l'époque où Zonare la termine, la prise de Constantinople par Baldwin, comte de Flandre, en 1203, et le dernier la suit jusqu'au règne du dernier Baldwin.

Des hauteurs où nous étions, nous descendîmes par une pente qui n'est pas extrêmement rapide, à une plaine dont l'entrée est distante de trois milles de Bazar-keny, dont nous découvrions les minarehs au-dessous de nous, et derrière eux les hautes montagnes de l'Olympe, qui les dominent. Nous eûmes

là un modèle assez agréable de ce qu'est un village turc avec ce qui l'accompagne. Un village sans minarehs manque d'un de ses traits les plus pittoresques, les toits des maisons étant trop plats et trop uniformes pour avoir beaucoup d'effet; ils n'ont point de teintes brillantes. Vus à distance et placés dans des situations agréables, ils vous séduisent d'abord; mais si vous y entrez, vous y voyez une pauvreté dégoûtante. Rien n'y indique l'industrie et la vie aisée d'un heureux villageois.

CHAPITRE XI.

Environs de Brusa. — Annales de cette ville. — Tombeau du sultan Orcan. — Évêques Arméniens. — Description de l'état actuel de la ville. — Anciens bains. — Observation sur l'effet de l'état de l'atmosphère sur le paysage. —Visite à Isaat effendi à son chiftlik. —Voyage au mont Olympe. — Esquisse de cette montagne. — Apollonia. — Vue du lac. — Ulabad. — Couvent grec. — Panégyris. — Danses. — Danse d'Ariane. —Danse pyrrhique. —Histoire et château d'Ulabad. — Mont Temnos. — Troupeaux et bergers. —Villages des Turcs, et esclaves abyssins. —Cimetières. —Balamède. — Lydie. — Plaine d'Hermus ou Sarabat. — Rivière fameuse pour son sable d'or. — Voleurs. — Territoire de Kara - Osman - Oglou. — Quelques détails sur ce bey.

En suivant notre route, nous traversâmes une plaine vaste et stérile environnée de montagnes au pied desquelles étoient semés plusieurs villages. Quelques terrains cultivés dans leurs environs se montroient avec avantage par leur contraste avec l'aridité de la plaine.

Après avoir dépassé un petit lac et un marais, nous arrivâmes à un charmant bois de châtaigniers, ayant l'Olympe à notre gauche. A la distance d'environ trois milles, au-dessous des roches les plus hautes de granit noir et blanc, travaillées par les mains du temps, nous eûmes la première vue de la ville de Brusa ou Brousse. L'entrée en est admirablement pittoresque par les ruines d'un palais et d'une mosquée, originairement bâtis par Bajazet Ier., et habités par ses successeurs, qui y tenoient leur Cour; mais ce n'est plus que le spectacle d'une entière décadence.

Prusias, roi de Bithynie, le successeur de Zipoètes et l'allié d'Annibal contre les Romains et les rois de Pergame, est regardé comme le fondateur de Brusa, où ses successeurs, dont la série n'est pas longue, firent leur résidence et tinrent leur Cour, jusqu'à la conquête de la Natolie par les armes des Romains. Pline, dans une de ses lettres à Trajan, sollicite de cet empereur la permission d'y construire un bain public d'une étendue convenable à une ville bien peuplée, ainsi qu'un portique qui sera consacré à l'empereur, et qui, par son élégance, sera digne de cette destination. *Lib. X, Ep. LXXV.*

On a des médailles de Brusa, sous les règnes de Vespasien, de Domitien et de Marc-Aurèle, portant une tête de femme coëffée de tours, et au revers une Vénus *Pelagia* Anadyomène, et le mot grec ΠΡΟΥΣΑ.

Après la défaite de Vetranius, (l'associé de Magnence, usurpateur des Gaules) par l'empereur Constantin, on lui permit de se retirer à Brusa, où il vécut en simple particulier durant six ans. Après la division de l'Empire, cette ville demeura aux empereurs d'Orient, de 947 à 1325, où elle fut prise, après une vigoureuse défense, par Orcan, qui en fit la capitale de son Empire. Elle souffrit beaucoup des désastres de ce siècle orageux; ayant été brûlée par Tamerlan, après la défaite de Bajazet, en 1377, rasée par Isa, fils de Bajazet, et rebâtie par Mahomet II, elle fut assiégée et prise par Soliman, et une seconde fois brulée, en 1415, par le roi de Caramanie, durant la guerre civile entre Mahomet II et Musa. C'est des annales des Turcs que son histoire doit être recueillie. *Voyez Knowles et Cantemir.* Belon, qui visitoit Brusa en 1550, la trouvoit plus riche et plus peuplée que Constantinople.

Nous allâmes voir d'abord l'édifice qui ren-

ferme le turbeh ou mausolée de sultan Orcan, qu'on croit avoir été autrefois l'église métropolitaine, ou, ce qui est plus vraisemblable, celle d'un grand monastère convertie en mosquée; car les Turcs l'appellent encore du nom corrompu de manysterè. Elle offre un assez bon modèle de l'architecture du Bas-Empire. Les piliers sont de porphyre et de vert antique; quelques-uns des marbres qui revêtent les murailles sont légèrement mutilés. Le pavé en mosaïque présente alternativement des quarrés et des cercles de porphyre et de jaune antique. On voit suspendu dans le portique le tocsin ou grand tambour qu'on dit avoir été porté devant Orcan au siége de Brusa; il n'a guères qu'un yard de diamètre, (c'est-à-dire, trente-six pouces du pied anglais.) Les ornements qui décorent la tombe ont été souvent renouvelés depuis sa mort, arrivée en 1360. Tous ces détails me sont fournis par Knowles et Cantemir. Selon d'Ohsson, les six premiers sultans de l'Empire établi par Osman ont leur sépulture à Brusa, dans trois turbehs ou mausolées. Le premier est Gumush-Koobèe, où sont les corps d'Osman et d'Orcan; le deuxième est Djirkirkè, où sont ensevelis Morad Ier., Bajazet et Morad II; le troisième est Yeshil-

Imareh, la sépulture de Mahomet Ier. C'est une chose remarquable dans ces tombeaux, que la grande simplicité de l'architecture et des ornements.

Nous allâmes delà rendre visite à l'évêque arménien, qui nous reçut avec dignité et d'une manière obligeante. C'est une doctrine de l'église grecque, que l'abstinence et l'austérité d'un ecclésiastique doivent être d'autant plus grandes que sa place est plus élevée, et la vie d'un évêque parmi eux n'est guères moins rigoureuse que celle des anciens anachorètes. Son couvent avoit été presque entièrement pillé, et son église, nouvellement rebâtie, brûlée environ quatre mois avant notre arrivée par la populace turque ayant des femmes à leur tête et animées par leur fanatisme. La populace turque n'a point de tolérance, et celle du Gouvernement lui-même ne se soutient que parce qu'elle sert de moyen et de prétexte pour d'énormes extorsions. Retournés à notre logis, nous reçûmes de l'évêque un présent de vin.

Nous allâmes ensuite voir Isaat-effendi, magistrat de la ville, qui venoit d'être destitué, qui nous invita à aller prendre le divertissement de la chasse à l'oiseau dans sa maison de campagne.

Brusa est étendue et peuplée ; mais les rues en sont étroites, même pour une ville d'Asie. Beaucoup de maisons sont adossées à la montagne, de manière que des étages supérieurs on entre dans des jardins. On y compte soixante-dix mosquées; mais la plupart sont négligées ou tombant en ruines. La magistrature civile est exercée à Brusa par un officier nommé par le mufti du harem et appellé Brusa-mustishy. Il décide dans tous les cas où il s'agit de succession, et son jugement est sans appel. Cantemir rapporte que le scheik de Brusa, misr-effendi, durant la guerre de 1692, ayant levé son étendard rassembla trois mille derviches avec lesquels, étant débarqué à Rodosto, il s'avança vers Andrinople, pour déposer, disoit-il, le visir et terminer la guerre. Il fut traité de visionnaire; il avoit une grande réputation comme poëte. Cette anecdote est recueillie par Toderini, *Della Litteratura turchesca, t. I.* Le bezestein de Brousse est fort grand, et l'un des khans est très-commode. On sait que les bezesteins sont un espace environné d'un cloître couvert sous lequel sont placées des boutiques.

Toutes les villes turques se ressemblant, à peu de chose près, les unes les autres, après

en avoir décrit une, il ne reste plus de description à faire d'une seconde; car elles ne diffèrent que pour l'étendue et par le plus ou le moins de commodités. Dans les villes d'Europe, les édifices publics et les églises surtout, sont des traits distinctifs de chacune; mais les plus anciennes mosquées ne diffèrent pas des plus modernes lorsqu'elles ont été originairement construites par les Turcs; et, vues dans l'éloignement, leur aspect ne varie que par les objets qui les accompagnent, et par le fonds de paysage sur lequel elles se projettent.

La soie crue, dont Brousse est le grand marché, et quelques étoffes de soie, sont le principal objet du commerce et de l'industrie des habitants.

A une petite distance de la ville, au pied du mont Olympe, sont des bains chauds au nombre de sept, qui ont leur source dans une montagne beaucoup moins haute que celles qui s'élèvent derrière elle; ils sont connus dès la plus haute antiquité; les Grecs les appeloient Calipsa, et les Romains Basilicæ. Le plus éloigné est celui qui est situé sur la plus grande hauteur, à la distance d'environ deux milles de la ville. Ils sont tous fort grands; mais celui

qu'on appelle Eski-capigli ou l'ancien bain, est une salle vaste, autour de laquelle s'élèvent des gradins; elle est accompagnée de deux pièces plus petites, l'une qui sert de vestibule où l'on se déshabille et on se r'habille, l'autre est couverte d'un dôme et entourée d'une colonnade de marbre blanc, et a dans son milieu un bassin de vingt pieds de diamètre. La vapeur en est fortement imprégnée d'acide vitriolique, et difficile à supporter dans un lieu renfermé; et l'eau en est beaucoup plus chaude que celle d'aucune source minérale que nous ayions en Angleterre. Un poëte turc, dans une inscription en vers pour les bains de Pruse, dit qu'il ne faut pas s'étonner que le grand nombre de personnes nues qui se trouvent à ces bains représentent le jour de la résurrection générale, puisque les sources de l'eau dans laquelle elles se baignent n'ont point d'autre origine que les fontaines du paradis. Gyllius (*Topogr. Const.*), décrit les bains publics des Turcs avec une grande exactitude; mais sa description est trop longue pour être transcrite ici.

Du moins éloigné de ces bains, la vue de Brousse est d'une singularité frappante. Ses traits principaux sont un grand rocher nu au-

dessus du lit d'un torrent qui, dans l'été, n'a que fort peu d'eau; et sa citadelle, placée sur ce rocher, originairement fondée par Prusias, roi de Bithynie. Sous les empereurs grecs, elle fut fortifiée et augmentée par Lascaris, et Orcan y ajouta la partie qui subsiste encore. Il y a un puits sec d'une énorme profondeur, qu'il faisoit servir de prison à ses captifs de quelque importance, et dans lequel on descend encore aujourd'hui les boulangers fripons, pour les y laisser plus ou moins, selon la gravité de leurs délits. Belon dit que l'épée de Roland étoit suspendue à la porte du château, et respectée comme une relique par les Turcs. Cette vue doit sur-tout sa singularité et sa beauté à l'élévation et à l'escarpement du terrain qui est par-derrière et qui lui sert de fonds, à la variété de la situation des maisons diversement groupées qui la composent, et à la riche verdure des bosquets de châtaigniers et des mûriers blancs qui forment des clôtures et embellissent les environs, jusqu'à une certaine distance, de la plus riche végétation. Toute la ville et ses édifices publics présentent à-la-fois de tristes marques de sa décadence et des preuves multipliées de son ancienne splendeur.

Nous allâmes rendre visite à Isaat effendi, à sa maison de campagne située dans un village à cinq milles de Brousse. Il nous reçut dans un vestibule ouvert. Il est infirme et vieux. Notre dîner fut prêt à midi, à l'ombre d'un grand arbre, et consistoit en du pilau et une boisson faite de rack mêlé avec de l'eau. Il paroissoit vain de nous montrer ses chevaux et ses faucons, qui étoient en effet très-beaux; mais nous étions arrivés trop tard pour prendre le plaisir de la chasse. Dans les provinces, on se livre à cet amusement royal avec beaucoup de faste; mais les sultans et la Cour l'ont abandonné depuis long-temps. Nous vîmes dans la cour cette machine curieuse, appelée un carrosse turc, servant à transporter son harem qui consistoit en quatre jeunes femmes; c'étoit un vrai poulailler, peint et doré, monté sur un train lourd et sans ressorts.

Nous eûmes à notre retour la vue de Brousse, rendue plus brillante encore par le plus beau coucher du soleil. Le ciel étoit de l'azur le plus pur, sauf quelques nuages légers et blancs suspendus fort au-dessous des cimes des rochers. Rien ne peut égaler la netteté des teintes diverses des couleurs répandues sur ce paysage animé. L'extrême pureté de l'air laisse voir et

distinguer les objets à une distance beaucoup plus grande que nous ne les voyons en Angleterre, et ils en ont plus d'éclat. On ne connoît pas, dans ce climat, ces brumes qui nous dérobent souvent la vue des objets les plus prochains.

Le lendemain matin, nous commençâmes à monter l'Olympe, une des entreprises les plus difficiles qu'on puisse tenter. C'est un assemblage de hautes montagnes d'environ quarante milles de circonférence, amoncelées les unes sur les autres et non en une seule masse, et on peut la diviser en trois régions. La première et l'inférieure abondent en mûriers et en diverses sortes d'arbrisseaux. On arrive ensuite à un bois de châtaigniers et à une plaine au-dessus, qui est la seule hauteur visible du pied de la montagne. C'est dans ce bois que se célébroient anciennement des orgies en l'honneur d'Hylas, le favori d'Hercule, dans lesquelles les habitants couroient la forêt, feignant de le chercher; et Strabon, *lib. XII*, nous apprend que, de son temps encore, les Prusiens avoient des fêtes dans lesquelles ils se répandoient sur la montagne, comme se mettant à la recherche de quelqu'un. On voit souvent sur ces hauteurs des hordes

errantes de bergers turcomans, qui y établissent leur demeure pour quelques mois. En avançant un mille ou deux, nous arrivâmes à un bois de pins, qui, ayant été récemment incendié, présentoit un aspect très-désagréable. Ces montagnes seroient inaccessibles à tous autres chevaux que les chevaux turcs, dont le pied est sûr et l'agilité étonnante. Nous parvînmes à la fin au second plateau ou région, qui est couvert de fragments de rochers de granit, de marbre et de talk polis par le temps, et d'une abondance extrême de genevriers.

Nous étions alors éloignés de dix milles de Brousse; et la plus grande partie du chemin que nous avions fait étoit aussi roide qu'un escalier ordinaire. Excepté le chemin qu'on fait dans les bois, tout le reste est sur le bord d'un précipice si profond, que l'œil en distingue à peine le fond. Le caractère de l'Olympe *aux vallées profondes*, que donne Homère à l'Olympe situé en Thessalie, convient également à celui-ci, ainsi que les expressions de Shakespear, lorsque, dans *Hamlet*, il peint Mercure descendant légèrement du sommet du bleuâtre Olympe, qui porte sa tête dans le firmament. Il y a peu de vues qui, seulement

à

à raison de la grande élévation, soient comparables à celle-ci; elle commande la mer de Marmara, au-delà de laquelle on entrevoit les dômes de Constantinople, le golfe de Modania, le lac d'Apollonia, et la chaîne de montagnes qui partagent la Bithynie, et qui, sans exagération, paroissent delà d'humbles collines. La comparaison est ici notre seule mesure; et, en s'élevant par degrés insensibles, on ne sauroit avoir une idée précise et juste de la hauteur à laquelle on est parvenu. Le plateau où nous étions a une étendue de plusieurs milles, et, au sud-ouest, il s'élève une autre montagne de forme volcanique, avec un cratère qui couronne cet immense amas de rochers, et qui forme la cime d'une des plus grandes hauteurs de notre continent. Au pied de cette montagne est un grand étang qui nourrit une espèce de poisson fort délicate, appelée alabalück, réservée pour la bouche du sultan. Nous ne dépassâmes pas la seconde région, d'où il faut avouer que les objets se rapetissent tellement aux yeux, que la vue n'en est curieuse que par sa singularité, et ne pourroit pas seule payer la fatigue et le danger d'un tel voyage, et dédommager de la peine

d'une route si longue faite en s'élevant, dans l'espace de plusieurs milles, presque perpendiculairement.

Notre route nous conduisit ensuite par la partie basse de la Bithynie, appelée Olympena, à une vaste plaine où nous trouvâmes quelques pièces de bled, mais où la culture se reconnoissoit à peine, et dont l'aspect étoit désagréable. Après quatre heures de chemin, nous nous trouvâmes près du lac Apollonia; et, après en avoir fait le tour, nous eûmes l'aspect du mont Olympe en masse, la troisième région, quoique fort élevée au-dessus des deux autres, paroissant ne faire qu'un avec elles.

Nous le vîmes éclairé d'une manière admirable pendant quelque temps; mais il fut bientôt enveloppé de nuage. Nous fîmes le tour des marais, le refuge de beaucoup d'espèces d'oiseaux d'eau qui s'y retirent, sûrs de n'y être pas troublés. Des paysans étoient occupés à en tirer des roseaux qui leur servent à couvrir leurs maisons.

Apollonia est maintenant un misérable village, situé sur une péninsule peu élevée qui, dans l'hiver, devient une isle réunie alors au continent par un pont de bois, et qui est dans

un site extrêmement agréable. On n'y trouve que quelques grands restes qui donnent l'idée d'une grande ville ancienne, et le voyageur le plus attentif n'en peut guères discerner d'autres. Sur une porte est une inscription qui porte le nom de Trajan; et, sur une frise élégante, on voit une tête de bœuf avec des festons de pampre. Sur une éminence, à environ cent trente pas de distance, on reconnoît les fondements et quelque pièces d'architecture d'un temple, peut-être celui d'Apollon ou de quelque autre édifice public.

Il y a en Asie plusieurs villes du nom d'Apollonia; et l'histoire nous fournit peu de renseignements sur celle-ci (1). On prétend qu'elle a dû son origine à une colonie de Cyzique. Sous le gouvernement des Romains, elle prit quelque importance; on a des médailles qui y ont été frappées : monuments qui constatent souvent des points d'histoire, sur lesquels on n'a point d'autres documents.

Selon Gyllius, on ne peut douter que cette ville n'ait été considérable, d'après des médailles de Lucius-Vérus et de Marc-Aurèle,

(1) Ptolemæus, lib. V, c. II. Strab., lib. XII. Plin., lib. VI, c. XXXIV.

qui ont pour exergue *Apolloniatarum ad Ryndacum*, (nom du fleuve sur lequel elle est située). (1). On trouve aussi, dans la collection d'Ainsley, une médaille de bronze avec une tête de Diane, un arc bandé et les noms en grec : *Apollonia Mysiorum;* et au revers, un cerf Il paroît que sur les bords du lac il y a eu autrefois plusieurs villes. P. Gyllius fait encore mention de Miletopolis, qui conserve encore son nom, et dont il n'a vu que les ruines. *Const. Topogr., l. I, c. I.* Pocoke, *v. II*, p. 118, suppose que Mohalliteh est l'Apollonie de Strabon, parce qu'elle est voisine du Ryndacus; mais cette rivière coule au-dessus aussi bien qu'au-dessous du lac Apolloniate, et le nom grec moderne d'Abouloni semble déterminer sa situation.

Le lac est de forme très-irrégulière, plus long que large. Il a de quinze à vingt milles de tour. Nous l'avons vu fort agité ; mais le Ryndacus qui s'y jette en trouble toujours les eaux. Des hauteurs dont j'ai déjà parlé, on domine sur le lac entier qui présente une vue admirable, tout semé qu'il est de six grandes isles qui le partagent, et entre lesquelles les eaux

(1) *Voyez* Cellari. Notit. Orb. Antiquit. lib. II, c. III.

ressemblent à des embouchures de grandes rivières et donnent à l'aspect une extrême variété. Les bords du côté du sud, élévés et bien boisés, ne sont pas, à raison de la modique étendue du lac, à un assez grand éloignement pour ne pas contribuer beaucoup à l'embellissement de la scène. A de certains moments, et avec certaines teintes, il y a peu de points de vue d'un lac qu'on puisse comparer à celui-là. Nous parcourûmes une grande partie de ses bords, en tournant autour des marais du côté du nord. A notre approche, les isles semblèrent s'élever et se détacher de l'eau d'une manière plus marquée, et le contraste donnoit à l'ensemble plus de beauté.

Nous nous trouvions au-delà des limites de l'ancienne Mysie, c'est-à-dire, de la partie de la côte de la Propontide ou mer de Marmara, qui a cette mer au nord et la mer Égée à l'ouest, bornée à l'est par la Bithynie et au sud par la Lydie, renfermant la Troade, le mont Ida et les rivières du Simoïs, du Scamandre, du Granique et de l'Œsepus, et coupée aussi par le Caïque, la principale de ses rivières.

Nous atteignîmes Lapadium ou Ulabâd, et nous fûmes conduits par notre guide au cou-

vent grec où abordent ordinairement les étrangers. On y célébroit une fête où s'étoient rendus les habitants des villages voisins, et nous fûmes fort aisés d'assister à ce spectacle nouveau pour nous.

Le couvent est un mauvais bâtiment construit en terre, renfermant une cour ceinte d'un cloître ouvert, où sont les entrées des chambres des caloyers ou religieux. Nous trouvâmes dans cette cour plus de deux cents personnes, la plupart femmes avec leurs enfants filles et garçons. Au coucher du soleil, lorsque nous fûmes introduits, ils étoient tous partagés en différents groupes et mangeant un souper qu'ils avoient apporté avec eux, et les hommes buvant largement. Le repas touchoit à sa fin, lorsque l'égumenos ou supérieur, accompagné d'un caloyer, se promena parmi la troupe, portant un portrait de la Vierge Marie que tout le monde baisa, non sans avoir donné auparavant au caloyer quelque petite monnoie. La fête alors commença. Sur un pilier de pierre paroissant avoir été autrefois une colonne polie, étoit placée une grosse torche de bois de pin. Les musiciens accordèrent à grand bruit leurs lyres, et les jeunes filles se préparèrent à danser autour

du pilier. Environ une vingtaine d'entre elles, dont plusieurs étoient extrêmement belles, se tenant par la main, formèrent un grand cercle et d'abord se donnèrent un mouvement lent et gracieux. La danse s'anima ensuite davantage ; les danseuses s'efforçoient d'envelopper celle qui menoit la danse, et celle-ci, faisant flotter dans l'air un mouchoir brodé, se dégageoit avec beaucoup de légèreté ; elle cédoit ensuite sa place à une autre, jusqu'à ce que toutes y eussent passé.

Les Grecs modernes ont certainement conservé dans leurs danses plusieurs des *figures* des danses anciennes. Cependant M. Guys, dans son ingénieux ouvrage, faisant le parallèle des coutumes des Grecs anciens et des Grecs modernes, semble avoir pris fréquemment de simples analogies pour des ressemblances exactes. Plusieurs de ses citations ne s'appliquent pas avec assez de justesse à ce qui est en question, et dans ses observations quoique curieuses, écrites avec élégance et avec esprit, il est généralement plus ingénieux que solide.

Parmi le grand nombre des danses anciennes, celle qui paroît aujourd'hui le plus en usage est l'*Aponicos*, exécutée par de jeunes garçons

vêtus d'une manière efféminée, pour le divertissement des Turcs, ou par des filles, dans les harems. Martial la décrit dans sa soixante-dix-neuvième épig., *liv. V*, ainsi que Juvenal dans sa onzième satyre. Le *Geranos* étoit une danse en l'honneur de Thésée, semblable à celle qu'on appeloit l'*Ariane*. La Pyrrique, comme elle est dansée par les Grecs modernes, est décrite par *Belon, liv. I, c. XX*. On trouve dans les lettres de Guys la description « d'une danse champêtre en l'honneur de Flore, qui se danse à Belgrade, et à l'isle des Princes, par les femmes et les filles de village, ornées de fleurs de la tête aux pieds. Celle qui conduit la danse, toujours mieux parée que les autres, représente Flore et le Printemps, dont l'hymne qu'on chante annonce le retour. Une des danseuses chante : Soyez la bien-venue, nymphe déesse du mois de mai, et le chœur à chaque couplet répète *maia, maia*. L'air de l'hymne est tendre et plein d'expression. *Voyez la treizième lettre* ».

Selon le même écrivain, il n'y a point de maître à danser chez les Grecs. Une mère au sein de sa famille apprend à ses enfants la même danse que sa mère lui a apprise; elle la danse avec eux et leur chante tout en dan-

sant l'histoire dont la danse exprime le sujet.

Dans plusieurs de ces danses, comme la Romeika et la danse de Flore, les airs sont accompagnés par les voix des danseurs ; mais dans cette occasion, leurs efforts eussent été vains, tant les instruments étoient discordants et leur ton élevé. Je n'ai rien à dire à l'éloge de l'air ni des joueurs, qui étoient au nombre de quatre, dont trois touchant des lyres et un joueur de zambooria ou cornemuse, appelée par les Italiens Zampogna, qui tous chantoient et s'agitoient derrière les danseurs. Après cette danse, nous en eûmes une d'un autre genre, de deux jeunes gens dont les têtes étoient couronnées de fleurs, comme fiancés à des filles qui se distinguoient par des petites chaînes formées de petites pièces d'or et d'argent entremêlées dans leurs cheveux. Les jeunes garçons dansèrent de leur mieux en présence de leurs maîtresses, qui étoient les plus attentives de tous les spectateurs. Leurs mouvements étoient rapides et bizarres, ressemblant exactement à ceux qu'on voit dans le faune antique dansant. Cette danse passe aussi pour ancienne, et on prétend que c'est une imitation de la danse pyrrique.

En avançant dans la nuit, les hommes com-

mencèrent à chanter en chœur; d'autres récitoient des scènes de comédies, et leur joie bruyante et sans contrainte continua jusqu'au point du jour.

Le village de Lapadium est situé sur les bords du Ryndacus, à l'endroit où il sort du lac pour se rendre à la mer. Il ne se vante pas d'être plus ancien que les derniers temps de l'Empire grec. Cantemir parle des princes d'Ulabad comme ayant cédé la province du Carasus à Orcan, en 1337, et c'est-là que les armées d'Amurath II et celle du rebelle qui se donnoit pour son frère Mustapha, furent mises en bataille. On voit encore au sud-ouest une muraille ou fortification avec des créneaux et des tourelles, de l'étendue d'environ un mille, et fort bien conservée; de la plaine et à quelque distance, elle ressemble à celles de beaucoup de châteaux du pays de Galles.

Nous traversâmes ensuite une assez grande étendue de plaine bien stérile ou n'ayant que quelques parties de terrain cultivé qui n'étoient pas moins nues que le reste, parce que la moisson étoit faite, et nous arrivâmes au khan de Sousougherli; nous nous trouvâmes bientôt dans une partie semée de montagnes, dont plusieurs, isolées les unes des autres, présen-

tent des formes bizarres et variées, les unes terminées par des roches pointues, d'autres recouvertes de bois. Les torrents coulant dans les vallées étroites qui les séparent, et qui se trouvoient alors sans eau, et laissant voir le fond de craie blanche sur lequel ils coulent, doivent leur donner une grande beauté lorsque les eaux viennent les remplir, et que les arbrisseaux qui les couvrent ont repris toute leur verdure. Ces torrents laissent découvertes et à nu de grandes roches d'agate et de porphyre très-voisines du chemin.

Les villages, à quelque distance, forment des points de vue très-agréables. Les maisons en sont construites avec soin; les toits en sont plats et faits d'osier enduit d'une sorte de mortier qu'on rend assez uni pour en faire une aire à battre le grain, et sur lesquels les habitants dorment dans les mois d'été. Nous vîmes là un morceau de terre fort élevé, destiné, soit à servir de mausolée, soit à déployer la bannière sacrée, selon l'usage qui marque ainsi les progrès des armes ottomanes, sur-tout dans les provinces frontières, et qui indique les champs de bataille signalés par quelque victoire des Turcs.

Nous ne trouvâmes qu'un pays plat et en-

nuyeux, jusqu'à notre arrivée à Chauoux, où nous fûmes obligés de coucher dans une chaumière.

Le mont Temnos, ou comme les Turcs l'appellent, d'un nom générique, le Balkan, s'élevoit devant nous, et nous avions à le passer d'abord. Nous commencions à distinguer les sommets bleuâtres des montagnes qui dominoient les autres, que nous voyions sous leurs teintes réelles, parce qu'elles étoient plus proches de nous. Tout ce pays est couvert de montagnes d'une grande élévation et si voisines les unes des autres, que l'œil ne peut en embrasser une grande étendue et ne peut les distinguer avec netteté; on observe avec intérêt des dégradations rapides dans les ombres produites par ces grandes masses de toutes les formes régulières et bizarres, frappantes et communes. Les seuls habitants de ce pays sont un petit nombre de bergers solitaires, gardant des troupeaux nombreux de ces beaux moutons de Caramanie que Strabon dit avoir la laine noire et lustrée, et de chèvres à poils longs et doux. Nous en vîmes un troupeau de plus de mille bêtes gagnant le soir leur bergerie. Leur laine n'a pas besoin d'être teinte, et le troupeau et les bergers ne portent que

les simples couleurs de la nature. Beaucoup de lits de torrents, blancs dans le fond dans le temps de la sécheresse, sont mieux en harmonie avec le reste de la scène, lorsqu'ils sont remplis par les eaux. Après avoir passé la principale montagne, Jannuz-Dag, nous descendîmes dans une plaine et nous nous arrêtâmes à Jelembèh, petite ville où nous trouvâmes un café bien fourni.

L'aspect du pays continuoit d'être le même, tantôt un sol aride sous un soleil brûlant, et tantôt des plantations de cotonniers qui demandent une culture très-soignée, et qui, à divers temps de l'année, fournissent du travail à la plus grande partie des habitants de l'un et de l'autre sexe. Beaucoup de femmes étoient répandues dans la campagne, sans voile, et occupées à recueillir le coton. Il y a peu de villages où il n'y ait quelques Nègres abyssins qui y jouissent, jusques à un certain degré, des droits des habitants, et qui y sont bien moins opprimés que dans les colonies européennes. Nous avons fait toute notre route entre deux chaînes de montagnes en amphithéâtre, se prolongeant à une grande distance de nous de chaque côté. Nous nous arrêtâmes pour coucher à Balamède. Les restes des anciens

édifices qui y ont été détruits ne l'ont pas été purement par l'envie de détruire, mais par paresse et comme fournissant des matériaux tout prêts, toutes les fois qu'on en a eu besoin pour construire ou pour orner de nouveaux bâtiments. Nous observâmes beaucoup de colonnes brisées placées à la tête des tombes des Mahométans. Il y a dans ce village trois riches Turcs qui y ont leurs maisons de campagne, dont les Grecs sont comme les domestiques et pour lesquels ils cultivent, jouissant de quelques priviléges. Beaucoup de Nègres, après un certain temps de service, recouvrent leur liberté, sont mis par l'aga au nombre de leurs vassaux et ont une petite portion de terre en propriété, sur laquelle ils font vivre leur famille, à la charge par eux de travailler pour le maître un certain nombre de jours par semaine.

De Balamède, nous entrâmes dans la Lydie ou Mœonie, bornée au nord par la Mysie, au sud par la Carie et à l'ouest par la mer Égée. Ses principales rivières sont l'Hermus, le Caystre et le Méandre, qui la sépare de la Carie. Ses montagnes sont celles de Mycale, le Sipylus et le Galesus. Ces trois provinces, ainsi que l'Ionie et la Troade et partie de la

Phrygie, furent faites provinces romaines par les victoires de Perpenna et d'Aquilius.

Nous traversâmes la grande plaine appelée de Sarabat ou d'Hermus, sèche et brûlée jusques à la vue de la ville de Magnésie, située sous les roches escarpées du mont Sipylus, que nous voyions déjà depuis long-temps comme une masse d'un gris bleuâtre, bornant l'horizon et perçant les nues. C'est-là qu'Antiochus, roi de Syrie, fut défait par L. Scipion l'Asiatique, victoire après laquelle la province et sa capitale furent données à Eumènes, roi de Pergame, par le sénat romain, comme nous l'apprend Tite-Live, *l. XLVI, c. XLIII.*

Nous passâmes à un gué la rivière de l'Hermus, qui, recevant dans son lit l'Hyllus et le Pactole, partage avec eux la réputation de rouler un sable d'or; mais elle n'a rien conservé de cette ancienne richesse; elle est pleine de vase et n'a quelque profondeur que dans son milieu, et ses rives sont applaties sur une grande largeur.

A peu de distance, nous apperçûmes une troupe de voleurs qui ne vivent que de pillage et en font leur métier, répandus sur la plaine avec leurs chevaux et leurs chameaux. Ils

étoient en grand nombre; mais on nous rassura en nous disant qu'ils ne commettoient aucun désordre dans l'étendue du district d'Osman-Oglù, qui est le plus puissant et le plus riche *derè-bey* ou vassal de l'Empire dans cette partie, et qui, quoique inférieur en rang aux pachas, a plus de crédit et d'influence qu'eux, et leur donne le modèle d'une administration paternelle et patriotique qu'ils imitent rarement. Ce nom de derè-bey signifie littéralement seigneur de la vallée; mais on ne l'applique qu'à un ordre inférieur des vassaux de l'Empire, qui n'ont point le droit de faire porter devant eux de queue de cheval.

Ce riche territoire, contenant un espace de deux cents cinquante milles quarrés, au centre de la Natolie, avec les villes de Magnésie et de Pergame, et qui étoit la plus grande partie des domaines du roi Attalus, a été donné, il n'y a guères plus de cent ans, au chef de la famille qui le possède encore aujourd'hui. La convenance et une longue possession ont engagé la Porte à regarder ce domaine comme une propriété héréditaire, quoiqu'elle n'en veuille pas convenir formellement, l'hérédité des possessions étant contraire à ses principes, excepté pour l'Empire lui-même; mais à chaque

renouvellement

renouvellement de possesseur, il faut qu'il paie le firman qui l'établit. Le dernier a été taxé à 3000 bourses, environ 100,000 livres sterlings, qu'il a payées fort aisément. Il peut lever, dit-on, soixante mille hommes : il est tenu à un certain service militaire pour la défense de l'Empire et en particulier des provinces qui l'avoisinent, et il arrive assez fréquemment que son secours est nécessaire. Son revenu est fondé en grande partie sur la dîme de tout le produit de la terre cultivée dans l'étendue de son district, (quoiqu'on ait prétendu que parmi les agas, ceux qui oppriment le plus les peuples de taxes, ne lèvent pas plus de quatre et demi pour cent par an). Le coton est le principal article qui fournisse à l'impôt. L'excellente police qu'il maintient est d'autant plus salutaire, que les négociants francs sont obligés d'envoyer sur des chameaux, dans l'intérieur du pays, les espèces d'argent avec lesquelles il doivent payer comptant les marchandises du pays. Le possesseur actuel a de l'activité et des vues libérales ; il est peut-être le seul homme dans l'Empire qui s'occupe sérieusement de maintenir un Gouvernement juste et vigoureux, avantage que son

pays a recueilli par degrés de la succession héréditaire.

Il n'y a, dit-on, qu'un seul autre exemple de ce genre de tenure dans tout l'Empire ottoman, celui de Chapàn-Oglù, dont le territoire est au nord de la Bithynie, sur les bords de la mer Noire.

Le systême féodal est universellement établi dans l'Empire turc. Il a été introduit dans les provinces de l'Asie par Baldwin, conquérant de Constantinople, et ses successeurs, comme en Italie par les Normands, dans le treizième siècle. Les concessions de la couronne sont les pashalicks ou gouvernements de province, les agalicks ou magistratures de villages, les zaims et timariots, qui sont des possessions de terres accordées à condition de fournir un certain nombre de soldats, à pied ou à cheval, armés et équipés. Les premiers conquérants turcs donnèrent ainsi des districts, des villages et des portions de terres à leurs soldats, en leur imposant l'obligation d'y vivre pour défendre leurs conquêtes. Ces villages et ces terres sont appelés *Chelichlicks* ou fiefs de l'Épée : nom qui indique leur origine et la nature du service auquel ils sont soumis.

Ces feudataires sont tenus non-seulement de veiller à la sûreté de leurs propres districts, mais encore de suivre les pachas à la guerre, complètement équipés, avec un nombre d'hommes proportionné à la valeur de leurs fiefs, et de se tenir toujours prêts, eux et leurs chevaux, à obéir à la première réquisition. D'autres sont laissés par les pachas pour administrer à leur place et recevoir les revenus qui sont employés à approvisionner les zaims et les timariots dans leurs quartiers-d'hiver, si l'armée n'est pas fort distante de la province; et durant toute la campagne, si elle est trop éloignée. Ces revenus sont appelés hilchiftlicks (revenu annuel) : ce qui indique aussi qu'ils sont perpétuels. Le nombre de ces fiefs, au moins de ceux qui fournissent au service militaire, est considérablement diminué par la connivence des pachas, qui trouvent leur intérêt à sacrifier celui de la chose publique, et à qui les considérations patriotiques sont totalement étrangères.

CHAPITRE XII.

Vue du mont Sipylus. — Fable de Niobé. — Magnésie. — Description de la ville, du château et de la mosquée. — Chemin de Smyrne. — Vue de la baie au coucher du soleil. — Histoire de la ville sous les Grecs, les Romains et les Sarrazins. — Ses malheurs plus récents. — La peste. — Frère Louis de Pavie ; anecdote sur lui et son hôpital. — Lieu de la naissance d'Homère. — Prétentions de Smyrne à ce sujet. — Bion et Mimnerme. — Naturels du pays. — Découverte d'une statue de Pâris. — Mont Pagus. — Le château. — Vestige du stade et du théâtre. — La rivière Melès. — Aquéducs. — Harem turc. — Smyrne moderne. — Société, etc. — Mont Galèse — Caravanne de chameaux. — Vallée d'Éphèse. — Le Caystre. — Description du port.

La vue de Magnésie est singulière et pittoresque par sa situation sur une pente graduée, formée par les terres tombées d'une hauteur qui est restée escarpée et nue. Comme cette ville est une de celles qui souffrirent le plus du grand tremblement de terre qui bouleversa toutes les provinces de cette partie de l'Asie

dans la cinquième année du règne de Tibère, il est possible que le mont Sipylus ait reçu de ce grand mouvement son apparence actuelle. Treize villes furent presque entièrement détruites par ce fléau, et durent leur rétablissement à la munificence de l'empereur.

Dans les marbres d'Arundel, à Oxford, on voit un traité entre le roi Séleucus et les citoyens de Magnésie et de Smyrne, dans lequel, parmi les autres déités par lesquelles on jure, se trouve la déesse du Sipylus. L'abbé Sestini cite des médailles de bronze de Trajan, dont le revers est une Cybèle avec ces mots : ΜΑΓΝΗΤΩΝ ΣΙΠΥΛΟΥ. *Collect. d'Ainsley*. Il ne faut pas la confondre avec une autre Magnésie, située sur le Méandre, donnée par Xerxès à Thémistocles, exilé d'Athènes, et où il finit ses jours, selon Tite-Live, *lib. XXXVII, c. XXXVII*.

Magnésie étoit appelée la ville de Tantale, personnage célèbre dans la fable, et père de Niobé, qu'on dit avoir été transformée en un rocher qui est le Sipylus lui-même, et dont Ovide a dit : « Jusqu'à ses entrailles sont changées en pierre. Elle pleure cependant ; et, enveloppée d'un tourbillon de vent, elle est portée dans sa patrie. Là, fixée sur la cime

du mont, elle se fond en eau, et les larmes coulent du marbre même. »

Le docteur Chandler, dans son *Voyage poétique de l'Asie*, et Politien, voient aussi Niobé changée en rocher et pleurant. Les quinze belles statues qui restent de l'antiquité dans la galerie de Florence, éternisent le souvenir de cette fiction, comme d'une calamité réelle.

Dans les derniers temps de l'Empire grec, nous voyons Andronicus Paléologue se retirant dans la forteresse de Magnésie, après avoir combattu les Turcs sans succès. Cette ville devint bientôt après le siége de l'Empire ottoman et le lieu de scènes très-intéressantes. Théodore Lascaris, le dernier empereur de Nicée, mourut et fut enterré à Magnésie en 1259. George Muzalon, son favori, et ceux qui lui étoient demeurés attachés, furent lâchement massacrés dans l'église au moment où se faisoient ses obsèques. Koriood, fils de Bajazet II, fut établi par son père à Magnésie, et défait et tué par son frère Sélim Ier.; et Sélim, fils de Soliman II, faisoit sa résidence dans cette ville au temps de la mort de son père, en 1556. *Voyez Cantemir.*

Encore aujourd'hui, Magnésie est une ville

grande et peuplée, ornée de beaucoup de minarehs très-élevés, et dont plusieurs offrent des aspects très-pittoresques. Près du chemin, on voit les débris d'une tour du palais qu'Amurath II avoit choisi pour sa retraite après avoir abdiqué l'Empire. Il s'y retira en effet; mais il remonta sur le trône après la bataille de Varna et la défaite de la ligue européenne, et Mahomet II, son fils, reprit le gouvernement de Magnésie. Ces détails, recueillis de d'Ohsson, ont été omis par Chandler qui a conservé quelques autres faits relatifs à l'histoire de Magnésie. Nous ne vîmes point la mosquée de marbre bâtie par ce prince et sa femme, à laquelle on dit que tout ce qu'on trouva de restes de la belle architecture ancienne fut sacrifié, en donnant aux matériaux de nouvelles formes. Elle n'est inférieure en grandeur qu'aux principales mosquées de Constantinople.

Nous venions en effet à Magnésie trop tard de quelques siècles pour y rechercher des antiquités; car, lorsque les Turcs construisent quelque édifice public, ils retaillent toutes les pièces qui restent des anciens pour les accommoder au goût de leur architecture. Ils n'épargnent que les fûts des colonnes, et ils donnent aux anciens chapiteaux grecs les

formes hétérogènes des leurs. Ce qui fait dire avec raison à Gyllius : Je déplorai la destruction de ces beaux monuments, moins parce que je les voyois abattus et gissants par terre, que parce qu'on les défiguroit en leur donnant des formes barbares, au lieu de celles de la belle architecture antique. *Const. Top., lib. II, c. XLIV.* Au centre de la ville, sur une hauteur beaucoup moindre que les autres, nous remarquâmes des ruines de murailles à créneaux qui en ceignoient le sommet, et qui étoient sans doute des ouvrages avancés de la citadelle très-forte, bâtie dans le genre gothique par les princes de la dynastie des empereurs de Nicée, dans le treizième siècle.

Nous avions à faire plusieurs milles pour passer la montagne, qui est la continuation du Sipylus, dont les chemins escarpés et raboteux nous rappelèrent ceux de l'Olympe, et où nous trouvions de temps en temps des villages formés de maisons groupées pittoresquement contre la montagne. Avant de descendre dans la plaine d'Audjilar, nous jouîmes de la vue complète de la baie de Smyrne et de la ville occupant une langue de terre qui s'avance dans la baie. Le territoire environnant est richement cultivé, couvert de

vignoble et de villages bien bâtis. On entre dans la ville en traversant de vastes cimetières et des bosquets de cyprès. Au coucher du soleil, la baie étoit éclairée et comme embrasée d'une lumière rougeâtre, et offroit une scène aussi belle qu'aucune de celles qu'a peintes ou si heureusement imaginées Claude-le-Lorrain. La teinte pourprée des montagnes, et la nuance plus douce des eaux de la mer étoient dignes d'exercer les talents des plus grands maîtres.

Il n'y a point de ville de la Natolie qui se soit conservée aussi florissante au travers de tant de siècles, quoique elle n'ait pas été exempte de calamités. Elle a été brûlée et pillée dans les guerres, bouleversée par des tremblements de terres, et la peste s'y montre tous les ans.

Des sept villes, auxquelles s'adresse l'écrivain de l'*Apocalypse*, Smyrne est la seule qui ait conservé quelques restes de son ancienne splendeur. A la vérité, ses temples, ses grands édifices ne sont plus ; mais son opulence, son étendue et sa population sont certainement augmentées.

Les origines des villes sont le plus souvent fabuleuses; et on prétend que Smyrne a été fondée par une Amazone. Il est plus probable

qu'elle doit son origine à quelques habitants d'Éphèse, qu'on dit s'y être transportés pour y jouir des avantages que lui donne son port, auquel elle doit en effet toute sa prospérité.

L'antiquité de Smyrne, quant à sa date précise, est incertaine et obscure. Quoiqu'elle se vante d'avoir donné naissance à Homère, il n'y a aucune preuve qu'elle ait été une ville à l'époque de la naissance de ce poëte : ce qu'on peut bien conjecturer de l'opinion assez bien fondée, que ses vrais fondateurs ont été Antigone et Lysimaque, compagnons d'Alexandre. Lorsque Smyrne eut été associée aux douze cités de l'Ionie, honneur qu'elle obtint par l'entremise d'Attalus à qui le sénat romain l'avoit donnée après la défaite d'Antiochus, elle acquit bientôt de plus grandes distinctions.

On y célébra tous les cinq ans des jeux gymnastiques qui attiroient un grand concours. Elle fut embellie de plusieurs temples; l'un de Cybèle, un autre de Jupiter, un troisième d'Apollon, et un de Diane qui ne le cédoit qu'à celui d'Éphèse en étendue, et qui l'emportoit par l'élégance de son architecture.

Mais elle s'éleva encore à une plus grande magnificence, lorsqu'elle fût soumise aux Romains. Après avoir donné asyle à Trébonius,

un des conspirateurs contre Jules-César, qui fut tué par Dolabella, elle fut en partie détruite ; mais elle obtint peu après la protection d'Auguste, qui la mit au rang des villes qu'on appeloit Néocores, c'est-à-dire, de celles à qui il étoit permis d'avoir des temples dédiés à l'empereur. Quand les onze cités de l'Asie mineure se disputèrent l'honneur d'élever un temple à Claude, à sa mère et au sénat, Smyrne obtint la préférence ; et Tacite en donne pour raison que, l'armée romaine établie dans ces contrées souffrant beaucoup de la rigueur de l'hiver, faute de vêtements, les habitants de Smyrne se dépouillèrent pour envoyer les leurs aux légions. Ils témoignèrent aussi leur reconnoissance à Adrien, qui avoit réparé leurs ruines après un tremblement de terre, en lui élevant un temple, et en instituant des jeux publics en son honneur. Les temples des empereurs à Smyrne étoient plus grands et plus magnifiques que ceux d'Éphèse et de Pergame.

Les jeux publics à Smyrne, en l'honneur d'Adrien, étoient appelés, selon Selden Marm. Oxon., *Hadriana Olympeia, jeux olympiques d'Adrien*. Dans l'association des États de l'Asie, qui contribuoient à l'érection et à l'en-

tretien des temples, Smyrne devint la métropole, à ce qui paroît par des médailles de Sévère, de Gallien et de Caracalla, et d'autres de la collection d'Ainsley, *v. IV*, p. 115. On en trouve aussi où l'on voit Cybèle assise et Esculape debout devant elle, chacune de ces déités étoit adorée comme le génie de Smyrne et de Pergame. Il y avoit aussi à Smyrne, à l'extrémité de la ville, un temple d'Apollon où se rendoient des oracles, et un célèbre odéon, ou école de musique, orné par le tableau d'une des Graces, de la main d'Appelles. Pausanias, qui en fait mention, nous apprend aussi que Bupalus de Chio avoit fait une statue de la Fortune pour la ville de Smyrne, et les trois Graces en or dans le temple de Némésis. C'est à ce même artiste qu'on doit une petite mais excellente statue d'une Vénus sortant du bain, trouvée près la voie de Preneste, conservée dans le muséum Clémentin, et inscrite du nom de Bupalos.

Strabon s'étend beaucoup sur l'éloge de Smyrne, qu'il dit être la plus belle des villes de l'Ionie. Il dit que les rues y sont assez droites et bien pavées; qu'il y a de grands et beaux portiques, une bibliothèque, un temple d'Homère et sa statue, etc. Il y blâme cepen-

dant le défaut d'égoûts pour les immondices, objets de l'attention des architectes romains, négligés absolument par les Grecs, leurs maîtres dans cet art.

Le christianisme s'établit à Smyrne par la conversion de la plus grande partie de ses habitants; mais il fut persécuté par le Gouvernement, et Saint Polycarpe, évêque de Smyrne, y fut martyrisé. Les armées des Sarrazins s'étant répandues sur la Natolie comme un torrent, Smyrne fut bientôt soumise à leur joug; mais, l'empereur Alexis l'ayant reconquise, on y releva les églises chrétiennes. *Voyez Gibbon, t. XI.* Pendant quelques siècles, la ville fut alternativement dans les mains des Sarrazins et des Chrétiens. Vers 1160, lorsqu'elle étoit dans un état de destruction presque entière, Ange Comnène entreprit sa restauration. En 1342, la citadelle fut défendue par les chevaliers de Rhodes ou de Saint-Jean-de-Jérusalem, à qui le pape Grégoire XI l'avoit confiée (1). En 1402, toute leur valeur ne put sauver la ville, attaquée par Tamerlan; elle fut prise d'assaut et les Chrétiens massacrés (2). Mais

(1) Vertot. Hist. de Malte. Gibbon, vol. XI.

(2) Gibbon, vol. XII.

à la fin du même siècle, aidés des Vénitiens, ils en chassèrent les Turcs, qui perdirent beaucoup de monde (1). Les Turcs l'ayant reprise depuis, en sont restés les maîtres. En 1694, les Vénitiens avoient formé le projet de la prendre par surprise et d'assaut, avec grande apparence de succès; mais ils furent détournés de cette entreprise par les représentations des marchands étrangers (2).

On croit que la population de Smyrne passe cent mille ames.

Parmi les malheurs plus récents qu'elle a éprouvés, il faut compter le tremblement de terre de 1688, où quatre mille personnes furent ensevelies sous les ruines; l'incendie qui le suivit, et qui dévora une grande partie de la ville; de sorte que, selon La Motraye, la ville relevée a pu s'appeler avec raison la nouvelle Smyrne, l'ancienne ayant été presque entièrement abymée par le tremblement de terre, et enfin le massacre des Grecs par les Turcs, en 1770, à la nouvelle de la perte de la bataille dans le détroit des Dardanelles,

---

(1) Knowles, vol. I.

(2) Cantemir, b. IV. Ricault, Hist. de l'Égl. grecque.

entre l'escadre russe et l'escadre turque, et de la destruction totale de la marine ottomane, brûlée dans le port de Tchesmé. Peyssonel, dans ses *Observations sur les Mém. du baron de Tott,* dit que, cette nouvelle étant arrivée à Smyrne le dimanche 8 juillet à quatre heures du matin, « la certitude d'un fait si étrange répandit parmi les Mahométans de la ville la consternation et le désespoir. La populace humiliée, outrée de ce revers, animée par les discours séditieux d'Ibrahim-Aga, douanier de Smyrne, homme méchant, cruel, fanatique à l'excès, et de quelques autres personnages du même caractère, voulut assouvir sa rage sur les Chrétiens, et principalement sur les Grecs. Ibrahim donna l'exemple, et le même dimanche, à cinq heures du matin, commença par faire tuer inhumainement tous les Grecs employés ou domestiques de la douane, dans l'hôtel même. Cet exemple fut suivi dans les marchés et les quais de la ville; en moins de quatre heures, environ quinze cents Grecs furent égorgés, et deux européens. On n'auroit certainement pas épargné les Francs de toutes les nations, si c'eût été un jour ouvrier. Le massacre dura depuis cinq heures du matin jusqu'à près de neuf heures ».

La peste s'entretient à Smyrne par les communications de commerce avec les autres ports du Levant, et se joue de toutes les précautions qu'on prend pour l'extirper. Quoiqu'elle ne soit pas moins fréquente qu'auparavant, ses terribles effets sont fort affoiblis par le zèle admirable et sans exemple du directeur d'un des lazarets.

Un supérieur de l'hôpital de Saint-Antoine, de l'ordre des Récollets, appelé Fra-Luigi-di-Pavia, a bâti et établi cette maison, il y a environ vingt-sept ans, et employé une pension qu'il recevoit de sa famille à cet acte signalé de bienfaisance. Les malades pauvres sont admis dans la maison et traités sans rien payer, et ce que peuvent donner les plus aisés contribue à la dépense commune. Il ne prétend pas avoir aucune habileté en médecine; mais il ne néglige aucun moyen parmi ceux dont il peut attendre quelque succès, les éprouve avec une attention soutenue, et remplit en personne auprès des malades les offices les plus bas. Ayant été lui-même atteint de la peste, il avoit fait vœu, s'il échappoit à ce danger, de soigner au moins un pestiféré.

Le succès qu'il obtint dans sa première tentative le détermina à consacrer à cet office

d'humanité

d'humanité le reste de sa vie. Il a dans ces derniers temps fait usage de frictions d'huile et de chemises imprégnées d'huile, et a trouvé ce remède d'un usage plus efficace que beaucoup d'autres. Il a calculé avec la plus grande exactitude le nombre de malades qu'il a sauvés, et il l'estime aux deux tiers de ceux qu'il a traités.

Le simple détail de ces faits loue mieux cet homme charitable, que le plus long panégyrique; et peut-être l'humble et bienfaisant franciscain est-il encore au-dessus du bon évêque de Marseille, Belzunce.

Les prétentions des sept villes qui se disputent la gloire d'avoir donné naissance à Homère, ont été le sujet de recherches et de discussions classiques sans fin. Politien en a rassemblé les noms dans ces deux vers :

. . . . Jam supremi certant de sanguine vatis,
Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ.

Dans une question où l'on ne peut guères s'appuyer de preuves positives, il est juste de dire que les conjectures les mieux fondées ne sont pas en faveur de Smyrne; mais on a dit trop légèrement qu'Homère n'avoit pas

parlé de cette ville dans ses poëmes; car on en trouve une mention expresse dans son *Hymne à Diane.* Leo Allatius, dans un ouvrage intitulé *De Patriâ Homeri*, examine les prétentions des villes, et cite beaucoup d'autorités en faveur de Chio.

Il y a un charmant passage dans l'*Ambra* de Politien, où il décrit la ville de Smyrne et la naissance du poëte sur les bords du Melès.

Sæpè illum vicinâ faunus in umbrâ
Demirans, aures tacitus tendebat acutas;
Et subito puerum satyri cinxêre theatro,
Cùm satyrisque feræ, sed quæ nîl triste, minentur;
Cùmque feris sylvæ, sed quæ alta cacumina, motent,
Multifidæque sacris adnutent legibus auræ;
Ipsi quin etiam riguo Pactolus et Hermus
Certatim affluxêre auro, jussosque tacêre,
Ripâ ab utrâque suos Mœander misit olores;
Mœander sibimet refluis sæpe obvius undis.

POLIT. Ambra.

Que la prétention des habitants de Smyrne fût vraie ou fausse, il est certain qu'ils ont toujours regardé Homère comme leur compatriote, et qu'ils ont fait ce qu'ils ont pu pour étendre sa gloire. Ils lui élevèrent un temple et une statue, et établirent auprès de

ce temple une école de rhétorique et mirent sa tête sur toutes leurs monnoies, pour honorer sa mémoire par un hommage de la plus grande notoriété.

Homère n'a pas été connu au-delà des Alpes avant l'an 1337. A cette époque, Barlaam, moine de Calabre, envoyé au pape Benoît XI par le patriarche de Constantinople, porta l'*Iliade* à Rome; circonstance à laquelle on peut attribuer la renaissance de la littérature grecque en Italie, quoique les ouvrages manuscrits de ce poëte fussent recherchés avec un grand empressement chez les Grecs du moyen âge, ainsi que nous le voyons par G. Cedrenus, un des historiens de Byzance, qui, en décrivant la bibliothèque impériale de Constantinople, consistant en six cents mille volumes et consumée par le feu, fait mention d'une *Iliade* et d'une *Odyssée* écrites en lettres d'or, sur un rouleau de cent vingt pieds de long, fait de l'intestin d'un serpent. *Gyllius, Top. Const., liv. II, c. XX.* Lydgate, peu de temps après que Bocace eut adopté l'*Histoire fabuleuse de Dictys et de Darès*, en fit son livre intitulé *Troy boke*, un des plus anciens poëmes de quelque mérite que nous ayions dans notre langue. Dans l'obscurité de

cette nuit gothique, il est agréable de voir l'ouvrage de ce poëte immortel comme la seule lumière qui ait guidé et éclairé nos ancêtres dans les premières recherches qu'ils ont faites des trésors de l'ancienne littérature, jusques-là cachés à leurs yeux.

Smyrne s'honore de deux autres poëtes qu'on ne peut pas lui contester, et qui sont admirés pour la douceur de leurs compositions élégiaques. L'un est Bion, dont les idylles nous sont restées; l'autre est Mimnermus, dont Horace et Properce parlent comme d'un excellent poëte, mais dont il ne nous reste que des fragments. L'antiquité a compté jusques à dix Bion célèbres par leurs ouvrages littéraires; celui-là est appelé par Diogène Laerce, poëte lyrique. Ses idylles se trouvent imprimées par Henry Étienne, à la suite de son Homère.

Mimnerme fut protégé par Crésus, roi de Lydie, et vécut au temps de Cyrus. Ce qui nous reste de lui est principalement du genre érotique. Properce a dit de lui que les vers tendres de Mimnerme valent mieux que ceux d'Homère pour fléchir une amante irritée. Il passe pour l'inventeur du vers pentamètre. *Voyez Brunk, Hist. de l'acad. des Insc., t. X.*

Un autre poëte de Smyrne a composé une suite de l'Iliade en quatorze livres, dont le mérite principal est une description exacte de l'Ionie et son histoire naturelle. Le manuscrit original fut découvert en Grèce par le cardinal Bessarion, qui le fit connoître au monde savant. L'auteur est appelé Quintus Calaber ou Smyrneus, nom qui paroît être celui du propriétaire du livre et non celui de l'auteur. Il fut d'abord publié à Venise, par Alde; par Fregius, à Bâle, en 1569; par Rhodoman, à Hanovre, en 1604; et, en dernier lieu, à Leyde, en 1734, *in*-8°. Dictys de Crète et Darès de Phrygie, ou plutôt des moines du treizième siècle ont écrit les ouvrages qui portent ces noms, dans le treizième siècle, espèce de fraude littéraire dans laquelle les Grecs et les Latins de ce temps-là ont été fort habiles.

Il y a peu de villes d'Ionie qui aient fourni plus de restes de l'antiquité, et des restes aussi précieux, que Smyrne; mais la facilité de les transporter et le nombre des curieux, ont épuisé la mine. Cependant, l'été dernier, en creusant un puits, on a découvert un temple orné de colonnes de marbre et de porphyre, et une statue de Pâris d'un très-beau travail, d'environ un yard de haut, (trois

pieds anglais), avec un chien de chasse, et tenant la pomme derrière lui. Son visage exprime beaucoup d'incertitude et l'hésitation qui précède une décision ; les traits sont ceux d'un très-beau modèle grec.

Nous gravîmes la montagne, le Pagus des anciens, pour voir les restes considérables de la forteresse au pied de laquelle la nouvelle Smyrne est construite. Les désastres de la guerre et les tremblements de terre l'ayant abattue en grande partie, on a changé sa situation, de sorte qu'elle se trouve à présent beaucoup plus près du fond de la baie; cette hauteur isolée semble avoir anciennement fait partie de la ville et avoir été l'Acropolis ou citadelle. Dégradée par l'action de tant de siècles, elle consiste maintenant en une muraille crénelée, munie de tours quarrées en assez grand nombre, renfermant environ sept acres de terrain. On y voit, comme des accompagnements d'un grand château gothique, les ruines d'une chapelle et d'une grande citerne voûtée. Il ne paroît pas que cet espace fût couvert de maisons au temps où Smyrne fut si courageusement défendue par les chevaliers de Rhodes; c'étoit vraisemblablement seulement un camp. Le château actuel fut,

sinon entièrement rebâti, au moins remis en état de défense par les chevaliers de Rhodes, après avoir été détruit par Tamerlan, en 1419. Sultan Amurath le démantela, et il fut rétabli par Jean-Ange Comnène, qui fut un des bienfaiteurs de la ville.

L'entablement de la porte du nord est de marbre blanc, avec une inscription relative à la restauration de la ville par l'empereur et l'impératrice Hélène sa femme.

Sur un des côtés de la porte de l'ouest est une tête colossale qui a donné lieu à beaucoup de conjectures des voyageurs. Les uns y voient un sphinx, d'autres une amazone appelée Smyrna, d'autres l'impératrice Hélène. La partie de l'ouest de cet espace a des vestiges d'un stade, et celle du nord, d'un ancien théâtre.

Dans le milieu de cette partie du mont Pagus, on a découvert récemment les ruines d'un temple dont les dimensions sont cinquante pieds sur vingt-sept dans œuvre. Le stade, lorsqu'il a été détruit pour fournir les matériaux d'un khan, avoit cinq cents quarante pieds de long, et le diamètre de sa partie circulaire, à une extrémité, étoit de deux cents quatre-vingt-huit pieds, dont cent vingt étoient l'arène et le reste rempli par les

gradins. On y reconnoissoit encore les loges où l'on tenoit les bêtes féroces. Les légendes rapportent que c'est-là que Saint Polycarpe fut livré aux bêtes.

La vue du pays est très-agréable de cette hauteur ; elle offre aux yeux une riche culture ; elle commande la vallé appelée Audjiler ou vallée des Jardins, ainsi que toute la ville de Smyrne, où les maisons sont si serrées qu'on croit ne voir qu'un seul toit et domine le golfe, jusqu'à la grande mer, et les montagnes qui le ceignent. Du côté sud, nous avions la vue d'une vallée couverte de plantes marécageuses sous lesquelles coule le Melès, jusqu'à une distance considérable; de sorte que nous ne pouvions voir que de loin son filet d'eau et son lit rocailleux. C'est le ruisseau consacré par le souvenir d'Homère ; c'est de lui que Politien a dit :

Hic placido fluit amne Meles, auditque sub altis
Ipse tacens antris meditantes carmina Cycnos ;
Hæc vatem eximium tellus ita sancta vetustas
Credidit, hæc illum dias in luminis oras
Prima tulit........

POLIT. Ambra.

Nous descendîmes pour suivre les bords du ruisseau, couverts de lauriers roses, de-

puis les ruines d'un aquéduc jusques à celles d'un autre plus considérable et plus ancien, qui a quatorze arches, quelques-unes circulaires et d'autres elliptiques; ce dernier peut avoir été construit par les Turcs. Celui qui est en usage à présent est plus petit et plus voisin de la ville, et l'eau que le premier apportoit est employée aujourd'hui à faire tourner un moulin placé au-dessus contre la montagne. L'ancien aquéduc a soixante-dix pieds de haut sur trois cents cinquante de long. L'autre a été bâti en 1674, selon Ricault; il a sept arches dans sa partie haute et deux au-dessous; soixante pieds de haut et deux cents pieds de large.

Dans ce paysage vraiment romantique, au fond d'un aallon couvert de chèvre-feuille et de jasmin, nous rencontrâmes une compagnie de femmes turques reposant à l'ombre, sans voile et avec grande liberté, jouissant d'une fraîcheur délicieuse. C'étoient les femmes du harem de quelque riche Turc, accompagnées de vieilles femmes qui veilloient sur elles. Elles étoient extrêmement belles; mais elles étoient vêtues sans grace, et leur taille épaisse ne pouvoit avoir aucun charme à des yeux anglais.

Ferdoosi, l'Homère des Persans, décrit ainsi dans un style animé les femmes turques: « Avec eux étoient beaucoup de filles turques toutes voilées, toutes droites comme des cyprès, ayant les cheveux noirs comme du musc, les joues semées de roses, les yeux pleins de langueur, les lèvres douces comme le vin, et la bouche respirant l'odeur de la rose». Dans l'Alcoran, les *houri* sont littéralement des nymphes aux yeux noirs. *Jones's hist. of Persian Language.*

Les rues de Smyrne sont si étroites, que, les toits des maisons opposées se touchant presque, l'air et la lumière y pénètrent à peine; mais cette construction a ses avantages dans ce climat où il est plus nécessaire de se défendre de l'ardeur du soleil que de respirer un air très-libre. Les kiosques et les terrasses au haut de chaque maison suppléent à ce défaut. Dans une des rues qui va au port, il y a beaucoup de maisons, grandes et bien bâties, appartenant à des négociants francs.

La baie a de grandes beautés, résultant principalement de la chaîne de montagnes d'une hauteur à-peu-près égale, mais plus ou moins enfoncées et éloignées, qui la ceignent et qui l'abritent. Les négociants francs y jouissent

d'une grande liberté et y forment une société très-agréable. Plusieurs d'entre eux reçoivent très-bien les étrangers, et y vivent avec aisance. Dans l'été, ils se retirent dans les villages voisins, Boodjah, Burnabat et Sedikeny, où ils ont des maisons de campagne dans le genre du pays. Tout étranger, arrivant à Smyrne avec des recommandations respectables, a lieu de se louer de la politesse et de la noble hospitalité de ses habitants.

Nous quittâmes Smyrne, après y avoir résidé une semaine. En côtoyant la montagne au-dessus du Melès, dans la partie opposée au château, et où la culture est en fort bon état, nous arrivâmes, par un passage étroit, dans la vallée où étoit le *pomœrium* de la ville : mot par lequel Varron et Tite-Live nous apprennent qu'il faut entendre un espace vuide dans l'enceinte de la ville, sur lequel il n'étoit pas permis d'élever aucun édifice, et qui servoit seulement aux sépultures, et où nous trouvâmes en effet beaucoup de vestiges d'anciens tombeaux. Nous traversâmes ensuite un pays plat, couvert de *Phyllirea* et de petits chênes jusqu'à Tchelima, où nous arrivâmes à la nuit. Dans le dernier mille de notre route, nous eûmes en face les montagnes quelquefois

coupées à pic, et couronnées d'une ombre épaisse formant des contours pittoresques et élégants. Pendant plusieurs heures, notre chemin étoit élevé au-dessus d'un grand marais, situé au pied de la montagne escarpée que nous parcourions, et couvert de buissons de *Spiræa*, alors chargés de leur belle fleur pourprée. Nous eûmes bientôt monté le mont Galèse par un passage étroit et presque toujours dangereux. Le terrain en est fort raboteux et en grosses pierres, et couvert de buissons et de pins qui rappellent le caractère que lui donne Tibulle, parlant des pins dont le Galèse est ombragé. Les défilés par lesquels il faut passer sont tous de même genre. Après être descendus, nous nous arrétâmes à une grande clarière sur les bords d'un ruisseau, où nous nous joignîmes à une caravane qui s'étoit arrêtée dans la chaleur, devenue insupportable à l'heure de midi. Sous une hutte bâtie autour d'un immense platane, les voyageurs étoient étendus sur des nattes, dormant ou prenant un léger repas, tandis que leurs chameaux étoient répandus çà et là autour d'eux, formant divers groupes pittoresques. Lorsqu'ils sont en marche, en files de cinquante et de cent avec un âne à leur tête, ils font effet à

la vue comme embrassant une certaine étendue de la plaine ou bordant ses extrémités ; mais nous les voyions là en groupes plus ou moins nombreux et en différentes attitudes ; et nous pouvions observer plus aisément le caractère de cet animal extraordinaire, véritable emblême de la patience et de la docilité. Considéré comme un objet à peindre, beaucoup d'autres animaux peuvent lui être supérieurs en beauté ; mais, comme faisant partie d'une scène asiatique, il a vraiment ractère propre et particulier.

Au bout de quelques heures de route, la plaine d'Éphèse se découvrit devant nous, et nous nous trouvâmes bientôt sur les bords du Caystre, dont le lit serpentant étoit plein, mais dont les eaux étoient bien troubles. Il faut que ce soit plus près de sa source que les poëtes ont placé tant de cygnes ; car nous n'en vîmes pas un. A un pont ruiné, la vue s'étend beaucoup ; et, en partant d'une montagne surmontée d'une tour, elle embrasse une suite de ruines de l'ancienne Éphèse autour du mont Prion, les rochers nus du mont Corrèse, la mosquée en ruine, le village et le château d'Aiasolùk fortement situé, et terminant une vue du plus grand intérêt.

L'imagination seule peut aujourd'hui nous peindre ce qu'a été anciennement Éphèse florissante, lorsqu'elle étoit la gloire de l'Ionie. Les traits de la nature environnante en sont aussi en partie altérés. Ceux qui n'ont point souffert cette altération ont un genre de magnificence et de grandeur auquel les beautés des arts ajouteroient encore, quoique celles-ci se trouvent rarement là où la nature n'est pas elle-même belle et grande. Le bras de mer qui formoit le port n'existe plus; il a été remplacé par un vaste marais couvert de roseaux.

La vallée d'Éphèse a subi un si grand changement, qu'on peut le regarder comme un phénomène en ce genre, quoique les mêmes causes, dans le cours de tant de siècles, puissent avoir produit les mêmes effets en beaucoup d'autres pays dont nous n'avons pas assez de monuments pour pouvoir comparer leur état successif.

Un bras de la mer Égée fournissoit à la ville différents ports; mais tous étoient incommodes et peu sûrs. Attale Philadelphe, roi de Pergame, célèbre par sa magnificence en ouvrages publics, se laissa persuader par un architecte, de construire un mole qui remédieroit à ces inconvénients. Ils ne prévirent pas que les terres

chariées par la rivière formée par des torrents, auroient bientôt comblé le port et fait perdre à la ville les avantages qu'elle en retiroit; et, en effet, par laps de temps, elles ont empiété sur la mer et l'ont reculée de quelques milles.

Le Caystre coule maintenant au milieu d'herbes marécageuses; et tout homme qui voit Éphèse sans savoir ce qu'elle a été autrefois, peut difficilement imaginer qu'elle ait jamais été voisine de la mer.

CHAPITRE XIII.

Temple de Diane. — Son ancienne splendeur et son histoire. — Ancienne Éphèse sous les Grecs et les Romains. — Introduction du christianisme à Éphèse, par Timothée son premier évêque. — Prise de cette ville par les princes de Carie, en 1300. — Fondation d'Aiasolùk, bâtie de ses ruines. — Description de ce qui en reste aujourd'hui. — Cavernes. — Histoire des sept dormants dans l'Alcoran. — Château, mosquée et aquéduc à Aiasolùk.

LA première mention d'Éphèse dans l'histoire grecque, est à l'occasion du siége mis devant cette ville par Crésus, roi de Lydie. Cette ville de la Carie étoit dès-lors célèbre par son temple de Diane. Hérodote raconte que durant le siége, les Éphésiens donnèrent leur ville à Diane, en unissant par une corde le temple de la déesse au mur de la ville, quoiqu'il y eut entre la ville assiégée et le temple un espace de sept stades. Les Éphésiens se faisoient gloire de devoir la supériorité de leur ville sur celles de l'Ionie à cet édifice respectable,

respectable, une des merveilles de l'ancien monde. On peut mettre quelque intérêt à trouver ici ce qu'ont dit les anciens historiens de l'origine, de la splendeur et de la décadence de ce célèbre monument.

Le premier objet du culte des Éphésiens avoit été une statue informe de hêtre ou d'orme, représentant une Diane, non pas sous la forme élégante d'une chasseresse, mais sous celle d'une figure égyptienne et symbolique que nous appelons la déesse de la Nature, avec plusieurs mamelles, dont la partie inférieure est en *hermès*, bizarrement ornée et terminée par des pieds. Cette image fut conservée long-temps dans une chapelle, et beaucoup de richesses et tout le génie de Praxitèle furent employés à l'embellir.

Pline nous apprend qu'il y a quelque incertitude sur l'espèce de bois dont étoit faite cette statue. Callimaque dit qu'elle étoit de hêtre, Denys la fait d'orme, d'autres d'ébène. *Plin., lib. XVI, c. XL.*

Selon Vitruve, la statue de Diane et la charpente du toit du temple d'Éphèse, ainsi que celle de la plupart des temples célèbres, étoient faites de cèdre, pour durer éternellement. *Vit., l. XI.*

Lorsque la statue de la déesse commença à menacer de tomber de vétusté, on la soutint avec deux tringles de fer en forme de broches, et en en refaisant une nouvelle on y conserva cette étrange addition. On trouve dans les *Antiquités grecques de Græviu*s une dissertation curieuse *de verubus simulachri Dian. Ephes.*, où l'on donne des raisons de la conservation de ces broches.

On connoît plusieurs statues de la Diane d'Éphèse, conservées à Rome; il y en a une au Vatican, de marbre blanc, un peu moindre que nature, qui a été trouvée à la Villa Adriani. *Voyez le Musæum Clem., t. I.*

Une autre d'albâtre et de bronze, au Capitole, et deux autres à Villa Albani. On a de Claudio Metretei un *Traité de la Diane d'Éphèse*, imprimé à Rome en 1657. *Voyez Montf., Antiq., lib. III, t. XV.* La Diane d'Éphèse est appelée *Diana polymamma*, la Diane à plusieurs mamelles.

Le premier temple avoit été brûlé en partie, ou vraisemblablement la seule couverture qui étoit en cèdre, par Érostrate, philosophe, qui imagina ce moyen de s'assurer un nom immortel. L'incendie arriva dans la nuit même où naquit Alexandre. Vingt ans après, ce

prince magnifique, durant sa grande expédition pour la conquête de la Perse, proposa aux Éphésiens de consacrer à la restauration de leur temple les dépouilles des Perses, s'ils vouloient consentir à lui en laisser l'honneur à lui seul; mais ils refusèrent son offre, croyant qu'ils se déshonoreroient en l'acceptant; et leur zèle pour la reconstruction du temple fut tel, que les femmes mêmes y travaillèrent, et qu'on employa deux cents vingt ans à le porter à toute sa perfection. Arrien et Strabon nous apprennent encore que, lorsque Alexandre fut devenu maître de la Grèce, il accorda à cette ville une protection particulière, et que Lysimaque, qui fut depuis son successeur, fut employé par ce prince à agrandir son enceinte et à y établir le gouvernement intérieur.

En cherchant à connoître la structure du temple d'Éphèse, nous sommes aidés principalement par Pline et par Vitruve, que nous devons supposer avoir recueillis eux-mêmes les renseignements les plus sûrs.

Le premier dessin et l'architecture originaire sont dûs à Ctesiphon, Gnossien, aidé de son fils Métagène, cinq cents quarante-un ans avant Jésus-Christ. Leur plan fut continué par Demetrius, prêtre de Diane, et ter-

miné par Daphnis de Milet et par un citoyen d'Éphèse. C'est le premier grand édifice où l'on ait employé le style ionique, et dans lequel on ait introduit les colonnes canelées et des chapiteaux à volutes. De peur qu'un si grand édifice ne fût endommagé par les tremblements de terre, on le plaça sur un terrain marécageux; et, selon Pline, *lib. XXXVI, c. XIV*, il entra dans ses fondations des lits de laine et de charbon pilé. Toute la longueur du temple étoit de quatre cents vingt-cinq pieds, et sa largeur de deux cents vingt. Il avoit cent vingt-sept colonnes d'ordre ionique et de marbre de Paros, dont le fût étoit d'une seule pièce, et hautes de soixante pieds; trente-six de ces colonnes étoient sculptées avec un art admirable. Les colonnes étoient sur un double rang de quinze pour chacun des quatre côtés. Vitruve ne dit point si le nouveau temple avoit un toit; s'il en avoit un, c'étoit vraisemblablement sur le sanctuaire seulement. Les dimensions de l'édifice nous donnent l'idée d'une grandeur extraordinaire, seulement pour la masse; mais ce qu'on peut recueillir des écrivains anciens sur les ornements intérieurs dont il étoit embelli, est bien capable d'attirer notre admi-

ration. Le temple d'Éphèse étoit une sorte de dépôt où les plus grands artistes de l'antiquité plaçoient leurs chefs-d'œuvre pour les faire passer à la postérité. Praxitèle et son fils Céphisodorus ornèrent le sanctuaire.

Scopas donna au temple sa statue d'Hécate, dont Pline dit que l'éclat étoit si brillant, que les ministres du temple avertissoient les curieux de ne pas la fixer; Timarète, fille de Mycon, la première femme artiste dont l'antiquité fasse mention, avoit donné un tableau de la déesse; et Parrhasius et Appelle, tous les deux natifs d'Éphèse, employèrent leurs talents à embellir les murs de leurs admirables ouvrages.

Appelle y représenta Alexandre tenant en main la foudre. Pline dit de cet ouvrage, que les doigts et la foudre sembloient sortir du tableau, et que le peintre fut payé en pièces d'or mesurées et non comptées. Il peignit aussi la pompe de l'intronisation du grand-prêtre de Diane.

Parrhasius fit pour cette ville ses ouvrages les plus célèbres : Ulysse jouant la folie; un grand-prêtre de Cybèle; un groupe de Méléagre et d'Atalante; un Hercule; un Persée; Philiscus et Bacchus, avec une figure emblématique de la Vertu debout auprès d'eux; Énée, Cas-

tor et Pollux, Telephus, Achille, Agamemnon, Ulysse, sont ceux dont Pline fait mention et qu'il estime le plus.

Deux hommes armés, l'Archigallus, cité ci-dessus, avec le groupe de Méléagre et d'Atalante, furent transportés à Rome par l'ordre de Tibère. Le Thésée de Parrhasius, au sujet duquel il eut une contestation mémorable avec un de ses rivaux, Euphranor, fut enlevé d'Athènes et placé au Capitole. L'horrible moyen dont le premier se servit pour représenter avec plus de vérité les tourments de Prométhée, d'après un Athénien, prisonnier de Philippe de Macédoine, qu'il fit appliquer à la torture, a fourni matière à une déclamation de Sénèque, *lib. V, c. XXXIV.*

Les citoyens d'Éphèse encourageoient les arts, et leur ville possédoit des productions des plus célèbres artistes dans tous les genres. Pharax, un de leurs architectes, est mentionné avec éloge par Vitruve. Agasius, fils de Dosithée, fut un de leurs plus habiles sculpteurs. Le gladiateur de la collection de Borghèse à Rome, découvert avec l'Apollon du Belvéder à Porto-Anzio, ville fondée par Néron, porte le nom de cet artiste. Les Éphésiens avoient aussi un tableau de Zeuxis

fort estimé, représentant Ménélas assistant aux funérailles de son frère. Ephorus, maître d'Appelle, étoit Éphésien. Cicéron, parlant d'un des plus beaux ouvrages de ce dernier, le tableau d'Alexandre tenant la foudre de Jupiter, nous peint l'admiration des Grecs pour ces chefs-d'œuvre, en s'écriant dans sa harangue *de Signis*, contre Verrès : Qu'est-ce que les Éphésiens ne donneroient pas pour conserver leur Alexandre? Arrien, *De exp. Alex., lib. IV,* rapporte qu'on vit ce prince tressaillir à l'aspect du tableau de Palamède trahi par Ulysse, peint par Timante à Éphèse. On y voyoit aussi deux des plus beaux ouvrages d'Euphranor, la folie feinte d'Ulysse, en concurrence avec le tableau de Parrhasius sur le même sujet, et deux hommes conversant ensemble, ainsi que deux beaux tableaux de Calliphonte.

De ces renseignements bien incomplets, nous pouvons conjecturer l'état florissant de la peinture dans les beaux temps de la Grèce, et en admirant les chefs-d'œuvre de l'école italienne, regretter de ne pouvoir plus les comparer à ceux des anciens. Les peintures à fresque les mieux conservées d'Herculanum et de Portici sont tellement inférieures par le

dessin et l'exécution, qu'on peut présumer que la plupart ne sont que de mauvaises copies des ouvrages des artistes grecs alors apportés en Italie.

Les prêtres de Diane étoient soumis à la castration, et les vierges attachées au culte de la déesse vouées à une inviolable chasteté; les uns et les autres étoient pris dans les meilleures familles; ils jouissoient d'un grand revenu, de priviléges exclusifs, et du droit d'asyle qu'Auguste crut devoir restreindre. Athénée, *lib. LXII*, décrit le luxe des prêtres de Diane et parle du prix énorme de leurs vêtements. Plusieurs siècles après la réunion de la Grèce à l'Empire romain, et après avoir essuyé jusqu'à sept fois des accidents qui équivaloient presque à autant de démolitions, le temple conservoit encore sa magnificence et fut enfin brûlé par les Goths, dans leur troisième invasion par mer, tandis que les autres beautés des villes de cette partie de l'Asie étoient totalement éclipsées, et que celles de la Troade conservoient à peine aucune trace de leur ancienne splendeur.

Les jeux éphésiens, originairement institués par les Ioniens en l'honneur de Diane, subsistèrent jusqu'au règne de Caracalla. Ces villes

portoient le titre de Neocores, parce qu'elles avoient des temples dédiés aux empereurs Claude et Adrien. Sestini fait mention de trois médailles impériales portant une tête de Diane et l'exergue ΕΦΕΣΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑΣΙΑΣ, et les doubles têtes d'Agrippa et Julie, Néron et Messaline, Trajan et Plotine. *Coll., Ainsl., t. IV*, p. 112.

L'an 409 avant Jésus-Christ, les Éphésiens, commandés par Thrasillus, se signalèrent par une victoire complète sur les Athéniens; et, l'an 395 avant la même ère, Agésilas entra vainqueur dans leur ville. Le sénat romain établit Attale, roi de Pergame, et ses successeurs, gardien des États d'Asie; et, sous la domination des empereurs, Éphèse continua de croître en opulence et en splendeur, quoique fort endommagée par le tremblement de terre qui eut lieu sous le règne de Tibère, et qui détruisit presque les treize cités associées parmi lesquelles on la comptoit.

Timothée, collègue de Saint Paul, fut le premier évêque d'Éphèse et y établit la foi chrétienne. Sous les auspices de Constantin et de Théodose, de nouvelles églises y furent construites et les temples payens dépouillés de leurs ornements, et accommodés au nou-

veau culte. Les colonnes de jaspe vert qui servent à soutenir le dôme immense de Sainte-Sophie, ont appartenu originairement au temple de Diane d'Éphèse, et furent transportées à Constantinople par ordre de Justinien.

Procope, en traitant des édifices élevés par Justinien, nous assure de ce fait. Dans la grande église de Pise, on voit aussi deux colonnes apportées d'Éphèse. Les amateurs de l'antiquité sont bien aises de suivre, dans le cours de l'histoire, cette marche des monuments anciens, employés successivement à embellir les temples payens, chrétiens et musulmans.

L'édit de Théodose, pour la destruction des magnifiques édifices consacrés aux divinités payennes, fut exécuté avec une extrême rigueur, et c'est au zèle des premiers Chrétiens qu'on peut attribuer la ruine des plus beaux monuments de l'antiquité. Les statues de marbre, nous dit Gibbon, furent mises en pièces ou enfouies par les Payens, et celles de bronze furent fondues par les croisés et Sarrazins, pour servir au paiement de leurs armées.

Des circonstances tenant non pas à une seule cause, mais à ces alternatives de pros-

périté et de décadence qui atteignent les villes ainsi que les hommes, amenèrent la dépopulation d'Éphèse, même avant la destruction totale de l'Empire grec. Les princes de Carie élevèrent une citadelle et une ville à Aiasolùk, lieu situé à deux milles seulement de l'ancienne ville, et employèrent à construire la nouvelle une bonne partie des matériaux de l'ancienne; de sorte que, lorsqu'ils eurent pris possession de la province, Éphèse demeura déserte, et que bientôt on ne distingua plus son ancien site que par les monceaux de ruines et de pièces d'architecture qui couvrirent le sol. La prise d'Éphèse par les Turcs, en 1300, fit déplorer aux Chrétiens, selon le langage de l'*Apocalypse*, la chûte du premier ange et l'extinction du premier chandelier de la révélation. La désolation, continue Gibbon, *v. XI*, est complète; et le temple de Diane et l'église de la Vierge éludent également les recherches des voyageurs les plus curieux. *Voyez Ricault, sur l'Église grecque*, p. 41 et suiv.

Nos premières recherches, suivies pendant un jour entier, commencèrent par un amas de ruines répandues au pied du mont Prion, au nord-ouest de la montagne. Nous exami-

nâmes une rangée de voûtes qui paroissent avoir été des magasins et avoir formé un des côtés d'une grande rue communiquant avec le port. Au-dessus est le stade, en partie soutenu par des voûtes pour le mettre au niveau d'une certaine hauteur de la montagne. A son extrémité circulaire, la muraille extérieure, construite de pierres très-grosses et grossièrement taillées, est fort bien conservée. Sur la gauche, on voit une porte de marbre blanc formant une arcade et presque entière, mais évidemment construite, dans des temps postérieurs, de pierres employées déjà dans quelque édifice détruit. Faute d'avoir fait attention à cette circonstance, Tournefort se laisse embarrasser par une inscription mutilée et déplacée, qui est en effet inintelligible. Il y a d'autres inscriptions trop élevées pour être transcrites; on voit là, répandus sur la terre, des blocs de marbre d'une immense grosseur. Au-delà du cirque, et sur un terrain exhaussé qui en est séparé par un large chemin pavé, on trouve les bases d'un grand nombre des colonnes, qui paroissent avoir soutenu des arches d'une grandeur imposante et occupant un grand espace, restes d'un vaste édifice, dont nous avons reconnu en grande partie l'étendue.

Il y avoit là, sans doute, un temple fort grand dont on n'a pas fait jusqu'ici mention. En tournant autour de la montagne, nous visitâmes le théâtre que Pocoke considère comme le plus petit des deux théâtres qu'avoit la ville, si ce n'a pas été une naumachie. Il a deux grandes portes et un bassin de forme quarrée taillé dans le roc, et des siéges tout autour. Au-delà, sont des amas de colonnes rompues et de pièces d'architecture, qui paroissent avoir appartenu au temple voté à Claude par les villes d'Asie. Le portique en étoit d'ordre corinthien, formé de quatre colonnes seulement de trente pieds de haut; le fût de celle qui est la plus entière a plus de quatre pieds de diamètre. Le *Voyage pittoresque* de M. de Choiseuil, donne des détails et des dessins de ce temple. La hauteur de l'entablement y est donnée comme étant de dix pieds; les entrecolonnements du quart de la hauteur de la colonne, et la colonne de six diamètres. Il y a une autre élévation de cet édifice, donnée par Fossati, *Storia dell Architectura, in-4°.; Venez.*, 1749. Les différents plans de restauration, donnés par Ménestrier, Perraut, Fischer et Aulisio, sont imparfaits, et ne peuvent se concilier avec ce que l'antiquité nous en dit, et les

dimensions que noûs reconnoissons encore : une partie de fronton et d'une corniche très-riche, et des chapiteaux à feuilles d'acanthe étoient à terre à nos pieds; le tout en marbre blanc et en pièces d'une grosseur énorme, fourni par la carrière voisine du mont Prion. Sur le devant d'une aire ou espace, qui paroissoit être d'un acre au moins, étoit un péristile de granit noir, dont il reste beaucoup de vestiges ; c'étoit probablement un marché ou place publique. Plus loin, et sur les bords d'un marais autrefois couvert par la mer et sur un terrain élevé, sont des murailles de briques revêtues de larges dalles de marbre, et assez considérables pour faire croire à Tournefort et à nos voyageurs anglais, que ce sont les restes du fameux temple de Diane. Tout ce qu'en ont dit les anciens s'accorde avec la fixation de ce local, excepté la distance où ces ruines se trouvent des murailles de la ville. Parmi les ruines, on voit des fûts de colonnes de porphyre, de douze pieds de long et de quatre pieds de diamètre, plus entières et plus polies que les autres. Cet édifice ne pourroit-il pas avoir été l'église élevée en l'honneur de Saint-Jean par Justinien, où fut tenu, en 431, le concile qui condamna Nestorius,

patriarche de Constantinople, pour avoir adopté l'hérésie des Eutychiens. Selon Gibbon, l'église des Saints-Apôtres à Constantinople, et celle de Saint-Jean à Éphèse, furent bâties sur le même modèle; et, dans toutes deux, on voulut imiter le dôme de Sainte-Sophie: mais dans celle-ci l'autel fut plus raisonnablement placé sous le centre du dôme, auquel aboutissent les quatre majestueux portiques qui forment la croix grecque, *v. VII.* Les Chrétiens orientaux disent que Saint Jean écrivit son évangile à Éphèse, et le laissa en dépôt à l'église qu'il y avoit fondée. Les Mahométans connoissent son évangile, mais non ses épîtres ni son apocalypse. Aiasolùk, nom de l'Éphèse moderne, est une corruption d'Αγιος Θεολογος, ou le Saint-Théologien: nom qu'ils donnent à l'apôtre Saint Jean. *Voyez d'Herbelot, Bibl. Ori.*

Nous suivîmes un sentier étroit, sur le côté de la montagne du Corrésus, dans des sites vraiment pittoresques. Nous observâmes delà les fortifications de l'ancienne cité, faites par Lysimaque, et terminées par la tour dont j'ai fait plus haut mention. Nous fûmes ravis de la vue de la mer qui s'offre delà sur la gauche de la plaine d'Éphèse, coupée par les détours

nombreux du Caystre ; des objets intéressants que nous avions vus de plus près, et d'Aiasolùk ceint par les montagnes du Pactyas, et présentant dans son château et dans ses mosquées des ruines d'une date plus moderne. Aiasolùk étoit certainement peu considérable dans les premiers temps du christianisme. On ne peut pas accorder beaucoup de crédit à la conjecture de quelques voyageurs qui croient que c'est à Aiasolùk que Justinien avoit bâti l'église de Saint-Jean, qui a été depuis convertie en mosquée. Une destruction commune a maintenant frappé la cité mère et sa rivale, et on ne peut plus reconnoître les époques dans cet amas confus de débris.

Après nous être arrêtés à un village, dans un méchant café où un Turc nous reçut assez bien, nous continuâmes nos recherches, et nous nous portâmes vers les grottes et les carrières de marbre, creusées sur le côté de l'est du mont Prion. Nous y vîmes une caverne ou grotte, aussi étendue que quelques-unes de celles de Derbyshire, mais non pas si profonde. Sa profondeur est d'une centaine d'yards (environ deux cents quatre-vingts pieds français), et la hauteur environ le tiers de sa profondeur ; les ouvertures à-peu-près égales. Cette

Cette grotte est le sujet de beaucoup de contes et de traditions. Sous le règne de Julien, un sophiste célèbre, appelé Maxime, y célébra dans la nuit les mystères d'Éleusine, où l'empereur fut initié, professa son apostasie et s'annonça au monde comme un disciple de Platon.

Les légendes placent dans ce même lieu le miracle des sept dormants qui, dans la persécution de Décius, ayant été enfermés dans cette grotte, se réveillèrent deux cents ans après, sous le règne du dévot Théodose; conte qui a fourni matière aux homélies des pères grecs et à un chapitre de l'Alcoran. Cette histoire circuloit déjà parmi le peuple en diverses langues et chez diverse nations. Mahomet l'avoit entendue des chameliers, qui en amusoient leur caravane. Sans doute alors il ne s'attendoit guères à devenir le chef et le prophète de tant de millions d'hommes, et ne prévoyoit-il pas qu'un jour il feroit entrer une telle fable dans le volume contenant les loix et le symbole de ses sectateurs. C'est cependant ce qu'il a fait dans le dix-huitième chapitre de l'Alcoran, intitulé *le Chapitre de la Caverne*, dans lequel il enseigne

aux Musulmans ce qu'ils doivent croire de ce miracle célèbre. Les infidèles, dit-il, disent qu'il n'y avoit que cinq dormants, et que leur chien étoit le sixième : ils parlent ainsi sans aucune certitude ; mais les véritables croyants assurent qu'ils étoient au nombre de sept, et que leur chien étoit le huitième. Dites-leur donc : Le Seigneur sait combien ils étoient. Ne doutez point de la vérité de l'histoire des sept dormants ; le fait est connu et avéré. *Voyez l'Alcoran*. On voit sur une monnoie turque d'or, les noms des sept dormants ainsi écrits : Jemlikà, Meshelina, Mislina, Mernoos, Debernoos, Shazenous, et Kephestatjoos. On peut dire, au reste, qu'en adoptant cette fable déjà reçue parmi le peuple qu'il avoit le projet de soumettre ou de s'attirer, et dans l'usage qu'il en a fait, on ne reconnoît pas la force de son génie.

En suivant la vallée qui sépare le Prion et le Corrésus, nous vîmes un grand nombre de voûtes et de ruines appartenant vraisemblablement à un gymnase, quoique le docteur Chandler le place à quelques pas plus loin. Les murailles en sont très-fortes, et très-épaisses, et nous ne vîmes que bien peu d'or-

nements d'architecture. On peût douter si ce n'est pas là le temple de Diane. La grandeur du plan et des dimensions, encore sensible dans une longue nef terminée par une arcade d'une grande étendue, favorise cette opinion. Il n'y a qu'une difficulté; c'est que celui-ci auroit été situé hors de l'enceinte de la ville: car la circonstance d'avoir été sur le bord de la mer s'appliqueroit également à l'un et à l'autre local. Mais les Turcs qui, en corrompant les anciennes dénominations, nous laissent quelquefois dans cette corruption même des moyens de reconnoître les véritables noms anciens, appellent cette ruine en particulier, et la seule qu'ils distinguent, du nom de Kislar-serai, ou Palais des Vierges. Le même nom, donné à un ancien édifice d'Alexandrie dans la Troade, a conduit le docteur Pococke à le regarder comme un temple de Diane. L'analogie est grande, sans doute; mais on peut douter que les Turcs, en l'appelant ainsi, aient pensé à son ancienne destination. C'est une remarque de Gyllius que les Turcs aiment tellement leur langue, qu'ils changent les noms de tous les lieux qu'ils envahissent, en leur en donnant de nouveaux qui ne sont point du

tout l'explication des anciens et qui n'ont avec eux rien de commun, et qu'ils ne se croient pas maîtres des choses, si elles n'ont pas reçu d'eux-mêmes des noms nouveaux. *Gyll.*, *Topog. Const.*, *lib. IV.*

Le comte de Choiseuil adopte l'opinion de son compatriote Tournefort sur la situation du temple. Il révoque en doute les mesures qu'en a données Pline, « parce que, dit-il, si le temple avoit huit colonnes à sa façade qui étoit de deux cents vingt-deux pieds, les colonnes avoient soixante pieds de hauteur, et conséquemment sept pieds et demi de diamètre; les huit colonnes n'occupoient donc qu'un espace de soixante pieds, reste cent soixante pieds pour les sept entrecolonnements : ce qui fait près de vingt-trois pieds pour chacun; c'est-à-dire, plus de trois diamètres, contre l'usage constant des Grecs qui n'espaçoient guères alors leurs colonnes de plus d'un diamètre ».

Les conjectures de Falconer et de Wyndham, dans l'*Archæologia*, *vol. VI et XI*, paroissent erronées et contradictoires; et celles du marquis de Poleni, de l'académie de Cortone, ne méritent guères plus de foi. Un habile critique

observe que le temple existe encore dans ses fondations, et se récrie contre les plans imaginaires qu'on en a tracés; mais il faut convenir, si l'on est de bonne foi, que, pour déterminer son site réel et sa forme, le critique le plus adroit dans ses conjectures, malgré toutes ses prétentions, n'est pas le plus en état d'en juger bien, lorsqu'il n'a pas les objets sous les yeux.

Le docteur Pococke croit que l'édifice, que je conjecture avoir été le temple, est l'ancien gymnase ou Athénée, et il appuie sa conjecture d'un plan! Les blocs de pierre en sont grossièrement taillés, et paroissent manifestement avoir été autrefois recouverts de pièces de marbre poli, d'une grandeur extraordinaire, comparées à ce que nous avions déjà vu dans le même genre, et qui excitoient toute notre admiration pour la perfection à laquelle ces monuments montrent que les anciens ont porté tant la théorie que la pratique des mécaniques. Cependant on s'indigne, en pensant au nombre d'esclaves dont la vie a dû être dévouée à ces grands ouvrages et à la dureté des travaux auxquels ils ont été condamnés. On y voit tout ce que peut produire de grands

effets, la réunion des forces physiques de l'homme et de son ingénieuse adresse. Le projet de transporter de si grandes masses et d'en former de tels édifices, a donné naissance aux admirables moyens de la mécanique chez les anciens. Nous regrettons que leurs écrivains ne nous aient transmis sur ce sujet que des renseignements incomplets.

Nous portâmes ensuite nos pas vers le village d'Aiasolùk, consistant en une douzaine d'édifices quarrés en brique, qu'on peut croire avoir été des chapelles ou des bains. Quelques-uns sont habités par des Turcs qui n'ont pas même en propre une maison de torchis, tant ils sont misérables. En montant un peu, on trouve une grande porte conduisant autrefois à la citadelle ou palais. Les murs en sont faits de tuiles et de ciment, et recouverts de marbre poli; ils enferment un espace de plus d'un acre, et on voit dans le milieu des fragments de ruines encore debout. Les princes Sarrazins de Carie tenoient leur Cour à Aiasolùk dans le quatorzième siècle. Sur la porte d'entrée, on voit une frise très-riche, prise de quelque ancien édifice public à Éphèse, et qui paroit avoir été employée ainsi, bien après

l'établissement du christianisme ; et, au-dessus, trois morceaux d'une excellente sculpture en bas-relief : celui du milieu représentant Achille à qui on rapporte le corps de Patrocle ; celui de la droite, la suite de la même histoire ; et le troisième, des enfants et des guirlandes de pampres et de raisins. On voit celles-ci, gravées en deux vignettes, dans l'*Essai de Wood sur Homère ;* et la première se trouve parfaitement bien rendue dans le *Voyage pittoresque de la Grèce.*

Les gens du peuple, parmi les Grecs, appellent cette porte la Porte de la Persécution, et croient que le bas-relief représente le martyre de quelque chrétien de la primitive église. C'est une remarque judicieuse de Sandys que ce sont-là les seuls restes de tant d'admirables édifices dont cette grande ville étoit ornée, et dont la mémoire même a péri : car il n'y a pas, dit-il, un Grec qui puisse donner le moindre renseignement sur l'histoire des malheurs de son pays ; et, soit négligence, soit sagesse, ils ont oublié toutes leurs calamités passées. Ils appellent toutes les ruines, sans distinction, du nom générique de τα Καστρα ou τα Παλᾶια (antiquités), et ils les croient toutes l'ouvrage

des Génois, avant lesquels ils ne pensent pas qu'il ait existé aucune nation ; et cette extrême ignorance n'est pas même bornée au plus petit peuple; il y a peu de papas ou prêtres qui aient plus d'instruction. Gyllius se plaint aussi de cette ignorance, commé d'un grand obstacle au succès de toute recherche : on n'ose, dit-il, ni mesurer aucun monument, ni faire aucune question non-seulement aux Turcs, mais aux Grecs qui sont absolument étrangers à toute connoissance historique et littéraire.

Le château qui est à peu de distance delà, est une forteresse du moyen âge, élevée, selon Tournefort, par Jean Ducas Vatacès, empereur de Nicée. Elle ressemble à celle de Smyrne; elle est garnie de tourelles, les unes quarrées, les autres rondes. Les murailles en sont basses du côté de l'est, et la partie du nord n'est fortifiée que par sa situation. Au-dessous, sur la droite, est une grande mosquée dont la couverture est tombée et dont les dômes sont dépouillés du plomb qui les revêtoit, les minarehs en ruines et les murailles seules en bon état. On y admire quatre colonnes de porphyre poli ressemblant exacte-

ment à celles d'Éphèse. Lorsque les princes ottomans s'emparoient de quelques villes, ils convertissoient ordinairement les églises grecques en mosquées, et dépensoient de grandes sommes à leur embellissement. Cet édifice présente un modèle du style asiatique dans toute sa pompe. Le portail en est revêtu de dalles de marbre de diverses couleurs et d'inscriptions arabes en relief. Les embrasures des croisées sont ornées de sculptures en compartiments creux très-bien travaillés. Tout l'édifice est partagé en deux portions inégales par une muraille qui laisse d'un côté les dômes et les minarehs à moitié tombés, et de l'autre une belle galerie et une fontaine. Comme Aiasolùk doit sa fondation à Mantakkiah et aux princes de Carie, au commencement du quatorzième siècle, il est probable que ce sont eux qui ont bâti la mosquée et la citadelle. Cet édifice présente une surface si étendue en marbre blanc, qu'elle forme une masse imposante et attire la principale attention du voyageur.

Au-delà de la montagne, qui est isolée, on voit une suite d'arches s'étendre à quelque distance dans la vallée, et qui paroissent avoir été

un aquéduc construit avec des débris des édifices d'Éphèse. Il y a trente-trois arches en briques dont plusieurs sont rompues et dont les piles détruites sont confondues avec des chapiteaux ; des colonnes, des autels dont plusieurs sont d'un beau travail et où l'on trouve encore un assez grand nombre d'inscriptions à demi-effacées. Cet aquéduc fournissoit la citadelle et la ville située plus bas ; mais la source de ses eaux, autrefois abondante et sacrée, l'Halitée, est maintenant à sec. Les aquéducs sont ordinairement les moins intéressants des restes de l'ancienne architecture, à moins qu'ils ne soient remarquables par leur hauteur et leur étendue extraordinaires ; celui-ci témoigne la dévastation totale de cette ancienne cité.

Durant les nuits que nous passâmes à Aiasolùk, notre repos fut troublé constamment par les cris des Jackals, (le *Canis aureus* de Linnæus) que les Turcs appellent Chical. Ces cris sont horribles. Ils se réunissent en troupe dans les ruines d'Éphèse. Hasselquist prouve assez bien que les renards de Samson étoient des jackals, et l'image tracée par Jérémie de la désolation future de Jérusalem, se vérifie

pour Éphèse : Sion est désolée, et les jackals habitent ses ruines. Busbecq, dans ses lettres, fait mention de ces animaux. « J'entendis, dit-il, à peu de distance, des cris et comme des voix d'hommes qui avoient l'air d'insulter et de rire. Je demandai ce que c'étoit ; on me dit que c'étoient les hurlements d'un animal que les Turcs appellent Chical. Ce sont des loups plus grands que des renards et plus petits que les loups ordinaires ». *Epist. LXXVIII.*

Après avoir terminé nos recherches, nous eûmes la satisfaction de reconnoître que nous n'avions rien oublié de ce que les voyageurs ont remarqué jusqu'à présent ; et le plaisir de penser que, relativement à quelques-uns de ces restes de l'antiquité, nous nous étions fait des opinions qui ont échappé à nos devanciers, ou qu'ils peuvent n'avoir pas regardées comme méritant d'être exposées avec de plus grands détails. Celui qui visite ces pays classiques apprend avec quelle difficulté on fait passer dans l'esprit des lecteurs qui n'ont pas eu la scène sous les yeux, les idées que le voyageur se fait en voyant les objets ; il pourra souvent rester indécis entre ceux qu'il doit choisir pour les décrire, en les tirant de ce chaos de ruines,

et pourra tomber dans quelques erreurs, tant parce qu'il ne peut gueres voir qu'en courant, que parce qu'il ne peut suivre des détails trop minutieux et par-là fort ennuyeux.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table du Tome premier.

Livres nouveaux qui se vendent chez le même Libraire.

Voyage en Portugal, à travers les provinces d'Entre-Douro et Minho, de Beira, d'Estramadure et d'Alenteju, dans les années 1789 et 1790, contenant des observations sur les mœurs, les usages, ls commerce et les antiquités de ce royaume; traduit de l'anglais de Jacques Murphy, 2 vol. *in*-8o, ornés de 23 planches, 9 francs pour Paris, et 11 francs pour les départements, *franco*.

Idem, *in*-4o, 12 fr. pour Paris, et 15 fr. pour les départements.

Relation de l'Ambassade du lord Macartney à la Chine, pendant les années 1792, 1793 et 1794; traduit de l'anglais, 2 vol. *in*-8o, ornés du portrait de l'empereur de la Chine, 5 fr. pour Paris, 7 fr pour les départements, *franco*.

Histoire de l'Amérique, contenant l'Histoire de la Virginie jusqu'à l'année 1688, et celle de la Nouvelle Angleterre jusqu'à l'année 1652, ouvrage posthume de Robertson, traduit de l'anglais par André Morellet, *in*-12, 2 fr. 50 cent. pour Paris, et 3 fr. pour les départements, *franco*.

L'Italien, ou le Confessionnal des Pénitents noirs, par Anne Radcliffe; traduit de l'anglais par André Morellet, 3 vol. *in*-12, fig., 6 fr. pour Paris, et 8 fr. pour les départements, *franco*.

Les Enfants de l'Abbaye, par madame Regina-Maria Roche; traduction de l'anglais par André Morellet, 6 vol. *in*-12, fig., édit. de Crapelet, 9 fr. pour Paris, et 12 fr. pour les départements, *franco*.

Idem, 6 vol. *in*-18, 6 fr. pour Paris, et 8 fr. pour les départements.

Clermont, par madame Regina-Maria Roche, auteur des Enfants de l'Abbaye; traduit de l'anglais par André Morellet, 3 vol. *in*-12, fig., 6 fr. pour Paris, et 8 fr. pour les départements, *franco*.

Le Château mystérieux, ou l'Héritier Orphelin, traduit de l'anglais par P. F. Henry, 2 vol. *in*-12, fig., 3 fr. pour Paris, et 4 fr. pour les départements, *franco*.

Idem, 2 vol. *in*-18, 2 f. pour Paris, et 2 f. 50 c. pour les départem.

L'Isle de Wight, ou Charles et Angelina, par C. H. Walckenaer, 2 vol. *in*-12, 3 fr. pour Paris, et 4 fr. pour les départ., *franco*.

Phédora, ou la Forêt de Minski, par Mary Charlton, traduit de l'anglais par André Morellet, 4 vol. *in*-12, 8 fr. pour Paris, et 11 fr. pour les départements *franco*.

